

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, JUIN 1927

N° 10

Si on voulait

AU cours d'une réunion nationale irlandaise, tenue il y a quelques semaines à Montréal des orateurs ont laissé entendre qu'ils ne reçoivent pas de la majorité catholique de langue française toute la justice qui leur revient. Ils ont parlé de la situation déplorable dans laquelle vivent les catholiques de langue anglaise et de la force de leur groupement de la Métropole.

L'attaque était trop directe pour rester sans revision. Aussi, Sa Grandeur Monseigneur Georges Gauthier, administrateur du diocèse de Montréal, a remis vigoureusement les choses au point.

Qu'avez-vous à vous plaindre, a-t-il dit en substance? Vous avez la situation que vous vous faites vous-mêmes. Pour notre part, nous ne vous la faisons pas aussi mauvaise, puisque vous avez votre église, vos prêtres, vos écoles et vos maîtres.

Votre nombre est sans doute imposant, mais n'oubliez pas que dans la seule ville de Montréal il y a plus de Canadiens français catholiques qu'il y a de catholiques de langue anglaise dans tous les diocèses canadiens réunis des provinces anglaises.

Et c'est là la vérité.

*
* *

Nous ne nous étonnons pas qu'il y ait eu des plaintes de formulées à Montréal. Connaisant assez la situation des nôtres dans les provinces dites anglaises, particulièrement en Ontario, nous savons qu'on nous y a accusés

même de vouloir faire perdre la langue des petits Canadiens de langue anglaise, quand nos compatriotes en plusieurs endroits s'imposent double taxe pour enseigner à leurs enfants, en même temps que l'anglais, leur langue maternelle; quand ce n'est pas la disparition de l'anglais qui est en jeu, mais bien celle du français. On a lancé cette accusation jusqu'à Ottawa, où les écoles divisent les enfants selon la langue et où les Canadiens français n'ont jamais pensé à demander que les petits Canadiens anglais apprennent le français; ils n'ont pas même souhaité que ces petits soient obligés d'entendre dans leur classe des notes françaises.

Ce que les Canadiens français des provinces anglaises et des Etats-Unis demandent ce n'est pas autre chose que ce que nos amis les catholiques de langue anglaise ont obtenu chez nous sans que, pour cela, ils soient obligés de se battre ou d'implorer à genoux: leurs églises, leurs prêtres, leurs écoles et leurs maîtres.

Le jour où nos compatriotes des autres provinces et des Etats-Unis auront obtenu cela, nous n'entendrons plus parler de question ontarienne, manitobaine ou franco-américaine.

Nous aurons ce qu'il convient d'avoir et nous serons contents. Nous n'accuserons plus personne et nous n'aurons plus à nous défendre.

*
* *

Quelle est la proportion des catholiques de langue anglaise et des catholiques de langue française en ce pays? Monseigneur Gauthier nous l'a donnée en quelques mots; il est bon de se le rappeler.

D'ailleurs au recensement de 1921, le dernier, la population catholique du Canada était de 3,383,663, et sur ce nombre il fallait compter 2,452,782 de langue française.

Il en faut donc conclure pour le moins qu'il est bien difficile que dans tous les diocèses canadiens en dehors du Québec, on prétende donner la majorité aux catholiques de langue anglaise. N'arrive-t-il pas, d'ailleurs, que dans plusieurs diocèses, où nous sommes en majorité, nous ne pouvons pas toujours dire que nous avons nos églises, nos prêtres, nos écoles et nos maîtres ?

Non, s'il y a une minorité sur terre qui n'a pas à se plaindre de la majorité c'est bien celle du Québec, qu'elle soit protestante ou catholique. Dans le domaine religieux comme dans le domaine public, les Canadiens français sont généreux. S'il en était autrement, combien de nos amis irlandais n'auraient joué aucun rôle dans la vie publique canadienne ! Et cependant nous avons eu encore récemment un M. Fitzpatrick, élu une vie durant par une population française pour la représenter, devenir ministre à la place d'un Canadien français, juge de la Cour suprême, et finalement lieutenant-gouverneur de notre province française.

S'il en était autrement, y aurait-il encore tant de députés de langue anglaise pour représenter des comtés où les électeurs sont en grande majorité ou exclusivement de langue française ?

S'il en était autrement est-ce qu'un M. Charles Murphy aurait pu représenter pendant d'aussi longues années la majorité française du comté de Russell, en Ontario ?

Non, au point de vue scolaire il n'y a pas un pays au monde pour donner comme le nôtre autant d'autonomie à une minorité. Dans son domaine la minorité est chez nous absolument chez elle. Elle conduit ses affaires comme elle l'entend, selon ses besoins et ses traditions.

Il n'en est pas ainsi dans les autres provinces canadiennes. Nulle part, la minorité, qui est française cette fois, n'obtient le dixième de ce que la minorité qui est anglaise chez nous obtient sans discussion.

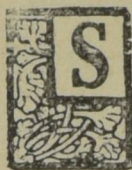
Nous sommes ainsi faits que nous aimons partager avec les autres ce que nous possédons.

Ah ! si on voulait seulement en faire autant avec nous.

Thomas POULIN.

Le meilleur trésor du ménage

(LÉGENDE ALSACIENNE.)



SUZEL, accorte et réjouie, les yeux un peu à fleur de tête, la bouche toujours entr'ouverte par le sourire, était debout sur son seuil festonné de houblon. Le vantail en était ouvert à tous, gens et bêtes ; les uns savaient y trouver l'accueil, les autres la pâture, car Suzel et son époux, maître Nicolas, bien que peu fortunés, étaient réputés pour leur bon cœur. On savait, dans le voisinage, qu'aucune querelle n'éclatait entre eux : l'homme était débonnaire et passait pour plein de sagesse ; quant à la petite femme, elle suivait fidèlement les conseils que sa mère lui avait donnés, au matin de ses noces, quand, toute rose sous le large nœud noir, elle allait échanger son toit contre celui de son époux.

— Rappelle-toi, ma belle, que la meilleure façon d'être heureuse, c'est de laisser à son mari la direction des choses du dehors, et de lui montrer toujours bon visage et belle humeur ; ainsi ai-je fait, ainsi firent, avant moi, ma mère et ma mère-grand, c'est l'habitude des femmes de chez nous.

Suzel s'était conformée sans efforts à ces sages conseils, car elle était reine en son logis, et n'avait d'autre ambition que celle de vivre en paix, entre ses marmots joufflus et l'époux qu'elle n'eût osé contredire, car il lui semblait un être supérieur, à la fois obligeant et avisé, aux actes duquel la chance finissait toujours par donner raison.

Or, un matin, maître Nicolas dit à celle de chez lui :

— Mienne, selon mon opinion, il faudrait vendre la Noiraude : nous en tirerions grand profit, et l'heure est venue de payer notre fermage.

— Mien, c'est une idée excellente, bien que la Noiraude soit brave bête, facile à traire, et remplissant exactement les devoirs de son état, car elle nous donne un veau chaque année.

Maître Nicolas revêtit sa courte veste noire, posa son chapeau bien en arrière sur ses cheveux drus, et, ayant passé un licol au coup de la vache, qui meuglait en quittant son étable, prélude au départ, en faisant de la main un adieu à ceux de sa maisonnée, deux garçons joufflus, bien à plein dans leurs culottes relevées jusqu'aux aisselles, et un poupon aux yeux mi-clos qui somnolait dans les bras de sa maman.

Le conducteur et son bétail cheminaient de concert entre les blés jaunes comme or mou-

vant, et dont les hautes tiges donnaient bon espoir pour la récolte prochaine. Or, voilà qu'une vieillotte, attirée vers la terre, comme si celle-ci voulût déjà lui donner asile, implora l'aide du fermier, qu'elle savait brave homme et secourable, pour lui aider à maintenir une chèvre, dont les babines frémissantes se tendaient vers les épis :

— Vous avez là une belle chèvre, dit maître Nicolas qui se piquait de politesse.

— Maître, vous menez au marché une vache bien avenante, répondit la vieille afin de n'être pas en retour, et si je ne craignais une rebuffade, je vous proposerais volontiers l'échange, car ma biquette est trop leste, et je ne puis la suivre en ses bonds.

Le mari de Suzel, prompt aux décisions, songea à son petit dernier, qui allait entrer dans la période du sevrage, et se rappelant que le lait de chèvre est bon aux nourrissons, mit le licol de la vache entre les mains contournées de la mère-grand, et assujettit autour de son poing la corde au bout de laquelle la bique sautillait, comme un cabri des Vosges.

L'un modérant l'autre, ils gravirent une pente, et arrivèrent sur une hauteur d'où l'on dominait la plaine d'Alsace, si bellement traversée d'eaux vives, zébrée de cultures aux nuances variées comme celles d'un tapis, festonnée de vignes, enguirlandée de houblon, que maître Nicolas, dont la pensée dépassait volontiers le regard, se dit, en son privé :

— Il faut rester fidèle à cette terre, car elle sait payer ses serviteurs et les récompenser de leurs peines.

C'était sans doute aussi l'avis d'une belle fille, si saine et si drue, avec ses yeux bleus, ses joues rouges, sa peau blanche, qu'on l'eût dite dressée là comme un vivant drapeau. Elle guidait avec un brin d'osier la marche dandinante d'une oie posant l'une devant l'autre ses pattes vernissées comme des escarpins et tendant, de gauche à droite, son col agressif au-dessus duquel se dressait un bec menaçant.

— Vous avez là une belle oie, la jolie fille, dit l'Alsacien, qui adressait volontiers la parole à quiconque et avait toujours une parole amène !

— Belle et prolifique, maître, répondit la jouvencelle, ce printemps, elle a couvé douze oisillons, duveteux comme pelote de laine, et leur vente nous fut d'un grand profit ; cependant, je l'échangerais volontiers contre votre chèvre ; la nôtre a défunté cet hiver, et ma mère lui cherche une remplaçante.

— La chose n'est pas impossible, ma belle ; ton oie me plaît, et cette sorte de volaille n'a jamais pu s'acclimater chez nous ; on pourrait essayer encore une fois.

La fillette aux yeux de bleuet prit possession de la chèvre, en caressant son front têtue, et

donna en échange à Nicolas la baguette avec laquelle elle activait la marche de la dame au plumage blanc. Poussant devant lui celle-ci, qui marchait à pas de procession, l'homme descendit la pente, et s'arrêta, à mi-hauteur, en face d'un garçon tout essoufflé, dont les bras nerveux maintenaient un coq aux plumes chatoyantes et à la crête écarlate :

— Le beau coq ! s'exclama Nicolas.

— Maître, il n'a pas son pareil dans la contrée : je viens de le gagner à la course, et les gens du village, dont c'est la fête, m'ont assuré qu'il y réveillait tout le monde en sonnant la Diane, comme un clairon de France.

— C'est besogne salubre, et tel réveil-matin serait utile chez nous, il remplacerait notre coucou, qui est détraqué depuis l'an dernier.

— Si vous me donniez votre oie, qui est grasse à souhait, je m'empresserais de vous proposer l'échange ?

Le troc fut aussitôt conclu, et le jeune champion cingla d'un coup de baguette l'oie, qui, effarée d'un tel manque d'égards, fixa de son œil rond le rustaud, son nouveau propriétaire. Quant à maître Nicolas il prit le coq, le mit sous son bras malgré la révolte du combatif personnage qui se débattait du bec et des éperons, en faisant entendre un cocorico retentissant, semblable à celui par lequel messire saint Pierre fut rappelé à son devoir à l'heure du triple renoncement.

Nanti de sa nouvelle acquisition, l'époux de Suzel activa le pas, il allait atteindre sa maison, dont un appétissant fumet de "klouguerrof" cuit à point lui annonçait l'approche.

Mais, presque à l'entrée de son clos, il fit rencontre d'un petit gars aux cheveux d'étoupe, qui tassait en une charrette basse sur patte du crottin bien frais, dont il venait de faire cueillette. Nicolas sourit au gamin et lui tapota la joue.

— Voilà un bonhomme qui promet, il ne veut rien laisser perdre, et sait déjà que le fumier de cheval est excellent pour faire pousser les tournesols.

— Prenez la charge entière, et aussi le charriot, dit aussitôt le gamin qui semblait avoir le sens avisé du commerce, donnez-moi votre coq, nous le mettrons à la casserole, on est pauvre chez nous, et il y a longtemps que nous ne nous sommes régalés de pareil fricot !

Cette fois-ci, maître Nicolas acquiesça, par bonté pure, car il avait le cœur compatissant. Le petit gars aux cheveux d'étoupe brandit le coq comme un trophée ; le grand terrien prit la lame de bois rigide qui servait de timon à la charrette, qu'il traîna comme un fétu.

En cet équipage, peu flatteur pour son amour-propre, maître Nicolas fut accosté par son voisin, réputé dans la contrée comme un matois sans cesse en quête de mauvais tours à jouer

et qu'un chacun, sa femme y compris, tenait en piètre estime.

— Hé bien, compère, vous aviez une vache à vendre, m'a-t-on dit ; l'affaire s'est-elle traitée à votre gré ?

Nicolas se gratta l'oreille, il lui en coûtait de convenir qu'il avait peut-être été dupe de son bon cœur.

— Tout autre que moi s'estimerait lésé avoua-t-il ; j'ai troqué la vache contre une chèvre, la chèvre contre une oie, l'oie contre un coq, le coq contre cette charge de fumier.

— Voici une façon de traiter les affaires qui n'avancera pas les vôtres : si je gérais ainsi les miennes, ma bourgeoise entonnerait en mon honneur une litanie qui durerait une semaine, et j'en serais réduit à dire : Ayez pitié de moi, à chaque répons ! Je parie cinq cents francs de bel argent qu'à votre retour pareille scène va se produire ? et vous ne l'aurez pas volé !

— Le pari est tenu, riposta Nicolas, en mettant, sans aucune hésitation, sa large main bien ouverte dans la patte crochue de son voisin.

Silencieux par métier, les deux hommes franchirent les quelques pas qui les séparaient de la maison.

A leur rencontre arriva Suzel, tenant en ses bras son petit dernier, tandis que les deux aînés se suspendaient à la jupe rouge de leur mère. Ayant aperçu le chariot, ils l'accaparèrent aussitôt, croyant y voir un jouet à leur taille, et contents que leur père le leur eût rapporté de la ville.

— Hé, notre homme, tu sembles content de ta journée, dit Suzel, dans un sourire, où entre ses lèvres les dents blanches luisaient comme des pépins de grenade.

Nicolas hésita à répondre : il avait fait entrer son hôte dans la maison, et, assis face l'un à l'autre sur les bancs cirés qui flanquaient les deux côtés de la table, les deux voisins se regardaient comme joueurs de cartes au moment du coup décisif. Bravement, Nicolas engagea la partie :

— Suzel, que dirais-tu si j'avais changé notre Noiraude contre une bique ?

— Dame, répondit la maman, en tapotant le triple menton de son nourrisson, cela ferait l'affaire du gourmand que voici, la chèvre me remplacerait comme nourrice !

— Et si, à la place de la chèvre, je t'avais rapporté une oie ?

— Hé bien, père, ce n'est pas si mal raisonné : quand viendra le repas des vendanges, l'oie nous fournira un régal dont on parlera aux alentours.

— Ecoute encore, si je m'étais enfié d'un coq, plus beau que celui de notre clocher ?

— Je n'y aurais pas vu d'inconvénient, notre Chanteclair est à bout de souffle, et un beau coq est l'honneur de la basse-cour !

Nicolas, malgré son assurance, eut l'hésitation du joueur qui abat la maîtresse carte.

Quant à l'autre partenaire, les coins de sa bouche, qu'il avait torve et mal meublée, se rétrécissaient, au fur et à mesure que s'abattait le jeu de son antagoniste. Mais, il restait encore une dernière levée ; et celle-ci était si hasardeuse que l'imprudent parieur ne perdait pas courage.

Nicolas ne semblait pas déconcerté, cependant sa voix fléchit tout de même un peu quand il ajouta :

— Ce n'est pas tout, en rentrant ici, je rencontre le petit de la mère Catherine ; il a pris envie de mon coq, et, ma foi, je le lui ai cédé pour la charge de fumier que nos deux moultards promènent dans la charrette.

Suzel ne put réprimer un haut-le-corps, mais elle répondit :

— Le crottin de cheval est un fameux engrais ; grâce à celui-là, nos tournesols seront aussi hauts sur tige que ceux qui fleurissent la haie de la mère Catherine.

Cette fois-ci, la partie était gagnée, et le voisin, beau joueur, s'exécuta sans trop de rancune.

— Je vous l'avais bien dit, conclut Nicolas, en palpant les belles pièces d'argent qui sonnaient clair sur la table reluisante, il n'est si piètre marché dont on ne puisse tirer parti : d'ailleurs, le meilleur trésor du ménage, c'est encore la bonne humeur de la femme, et la mienne vient de vous prouver qu'elle a su faire bon visage à mauvaise chance ; grâce à cela, je rentre en mes débours, et la Noiraude est bien payée.

Myriam THELEN.

(*Le Pèlerin*).

— — —

LA FOI DE NOS PÈRES

C'est la conviction profonde et inébranlable que notre Seigneur est réellement présent dans le saint Sacrement pour l'amour des hommes, qui a fait, comme par enchantement, jaillir du sol jusque-là sauvage des bords du Saint-Laurent, cette merveilleuse théorie de clochers catholiques que dressèrent nos pères partout où ils abordèrent.

C'est l'espérance d'un clocher nouveau qui ranimait les premiers défricheurs de ce pays, s'enfonçant dans la forêt mystérieuse et immense ; c'est la vue de ce clocher qui leur a fait oublier le beau ciel de France pour s'enraciner à jamais dans le sol canadien. C'est la certitude de la présence réelle de notre Seigneur dans le tabernacle de leur modeste église paroissiale qui leur a donné la force morale et la grandeur d'âme nécessaire pour traverser, sans sombrer, les périodes les plus tourmentées de notre histoire.

C.-J. MAGNAN.

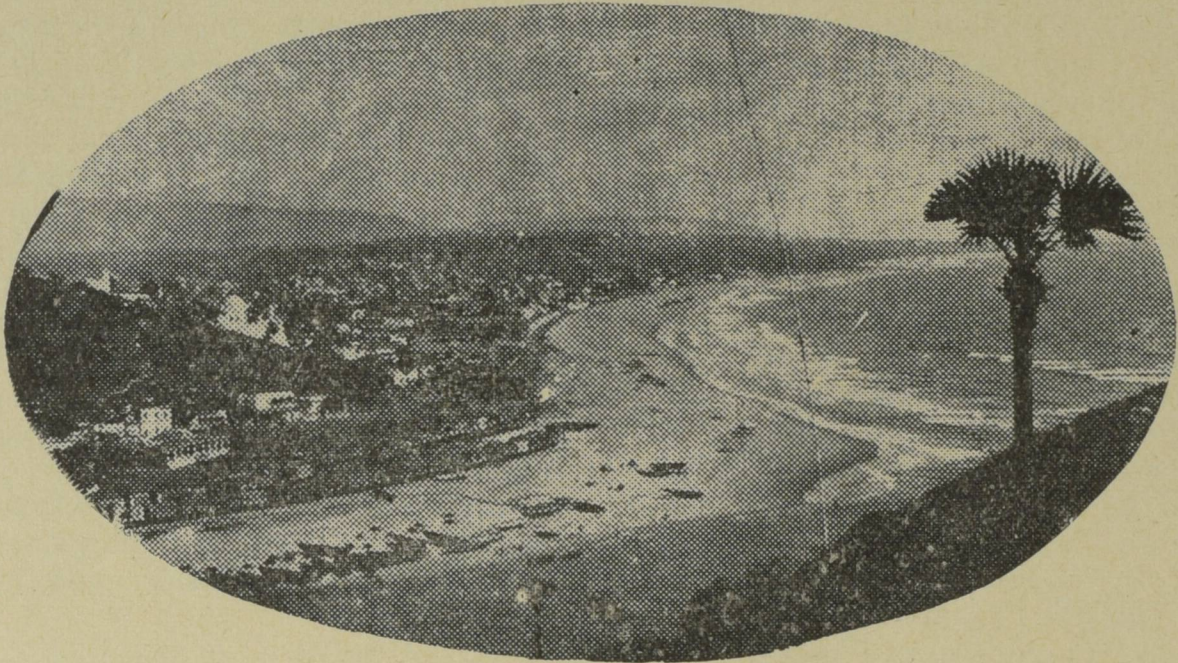
Une nuit avec le diable à Vizagapatam

CE soir-là, le Père X, s'était attardé à lire. Il avait soupé à la nuit tombée, selon la coutume indienne, et, cette corvée finie, les domestiques s'étaient retirés. Tout était rentré dans le grand silence. Vous ne pouvez vous imaginer le charme indéfinissable de ces heures-là aux Indes. Plus de bruit que le gémissement des chacals criant leur faim à tous les vents et le bruissement des cocotiers balançant leurs longues palmes.

C'était son heure favorite à lui. Quelle joie de se sentir seul après le brouhaha du minis-

de la sainteté et de la transformation des âmes. Il eut soudain l'impression qu'il était tard ; quelques coups secs frappés sur un gong voisin annoncèrent neuf heures. " C'est la règle, fit-il, fermons ! " Il s'arracha à son livre bien aimé, fit sa prière, plongea son âme dans le sujet de sa méditation et essaya de dormir, ce qui n'était pas facile, le thermomètre marquant quatre-vingt-quinze degrés depuis quatre ou cinq jours !

Et puis ce saint à la vie merveilleuse avait empoigné son esprit. Quelle vie extraordinaire ! Ses démêlés avec le démon surtout l'impressionnaient, lui aussi était seul dans cette Inde païenne. Par une nuit d'un noir d'encre, si le démon se montrait là, soudainement ? garderait-il son sang-froid ? ... Et il chassait cette idée comme impossible ; le diable ne s'acharne que contre ceux qui portent au front l'étoile



VUE GÉNÉRALE DE VIZAGAPATAM

tère ! Quel plaisir de pouvoir se retrouver seul avec Dieu et oublier les chaleurs aux caresses de la brise du soir ! Autour des fenêtres, près des portes, plus de figures importunes, criant trente-six misères. Là, tout seul à la clarté projetée par la lampe qui ronronne, oui, il pouvait alors parcourir le journal ou savourer une page de littérature.

*

* *

Ce soir-là, il lisait donc et son cœur était pris. C'était la vie d'un prêtre comme lui, fait de la même boue, mais plus humble et d'une volonté de fer : je veux être un saint et je le serai ! Tandis que les pages tournaient, il oubliait les heures, il oubliait l'Inde, il oubliait ses peines — le prêtre indien en a — il oubliait la terre ; et avec le saint prêtre dont il lisait la vie, il faisait les différentes étapes

de la sainteté ; et lui, malgré son désir d'approcher de Dieu, ne se croyait pas de ce nombre. Pourtant l'idée de ces apparitions l'obsédait et malgré lui, il fit encore un signe de croix, se serra plus près de Notre-Seigneur et ferma les yeux.

*

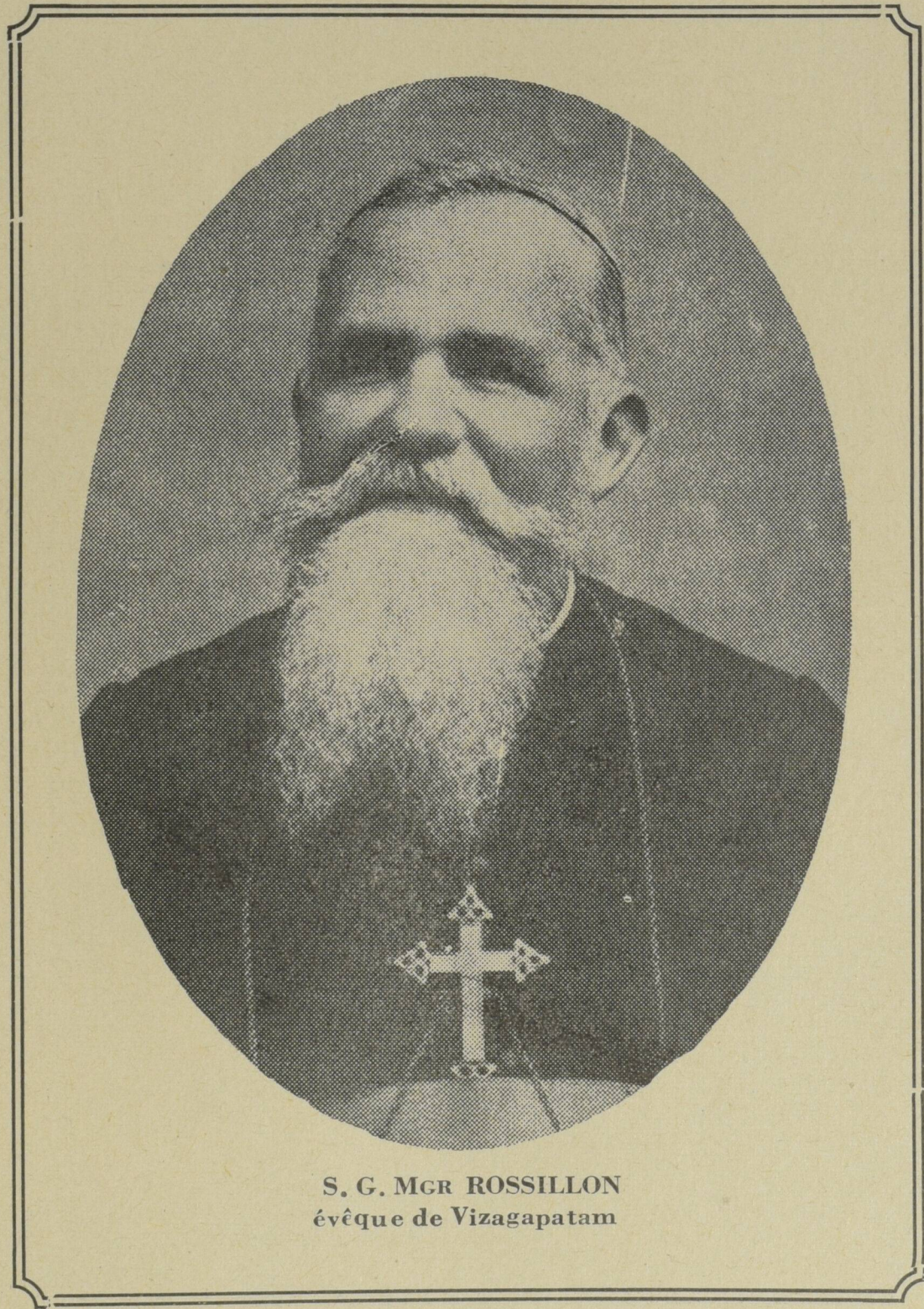
* *

Il dut s'endormir, car une heure sonnait quand il fut brutalement réveillé. Les cheveux lui dressaient sur la tête, et la sueur lui courait par tout le corps. Sur son lit il avait senti se promener un être, dont il ne pouvait s'expliquer la provenance. En passant il lui avait même frôlé la joue, et sa chambre s'était soudain remplie d'une odeur forte, à lui inconnue. Tandis que son cœur battait à se rompre, l'être mystérieux fit une seconde apparition. Pour le coup il n'y tint plus, il crut à un tour du malin ; il commença à prier ; usa de l'eau bénite,

objurga même le personnage diabolique : “ *Vade retro satana !* ” Mais Satanus n'écoutait rien, il s'amusait même comme les diables de saint Paphnuce, faisait des pirouettes, se servait des montants de la moustiquaire comme de barres fixes, et semblait vouloir donner une séance de gymnastique dont il avait l'air de connaître à fond les tours les plus déliés.

obsédé en eut quelque soulagement, car après tout, l'apparition n'était pas très grosse, et puis elle n'avait pas la forme d'un homme, ce qui effraye toujours.

Mais alors, pour une bête, c'était une drôle de bête. La fourrure grise, le corps allongé se terminant par une longue queue fourrée, les jambes courtes et le nez effilé ; ça ressemblait



S. G. MGR ROSSILLON
évêque de Vizagapatam

Mais cela n'amusait guère le pauvre Père, terré dans son lit, n'osant bouger de peur que la bête ne vint battre le tam-tam sur sa tête, et ne le rouât de coups comme elle avait fait du curé d'Ars. Jusqu'alors il pressentait plutôt la bête qu'il ne la voyait !

La nuit était noire. Tout d'un coup un rayon blafard de lune filtra à travers la fenêtre et mit l'apparition en pleine lumière. Le pauvre

à une fouine mais pas naturelle à coup sûr.

Pourtant, Père X. que la petitesse de son ennemi avait quelque peu aguerrri, commença un exercice de boxe dont il n'eut pas d'abord tout l'honneur. Le diabolin fourré était d'une agilité extrême et semblait prendre plaisir à fatiguer son adversaire. Il sautait, s'allongeait, rebondissait, se pliait, se doublait et fuyait, évitant les coups avec grâce et justesse. Sans

nul doute, il y avait là un fait diabolique ; un animal ordinaire ne se fût pas livré à de pareilles gambades. Comme toutes les tentations, celle-ci heureusement eut aussi une fin. Fatiguée, probablement ayant fini son tour de nuit et pris suffisamment d'exercice, la petite bête sauta par la fenêtre, fit un bond et psst !... le Père ne la revit plus. Après le départ du tentateur, il fallut d'abord un bon quart d'heure au tenté pour concrétiser ses idées : " Voyons ! pas de bêtises... Est-ce un rêve?... Suis-je bien éveillé?... Ai-je bien vu, bien senti, — car cela sentait aussi ! " Mais l'illusion n'était pas possible ; oui, il avait vu, même touché ! Qu'était-ce donc ? Et une frayeur mystérieuse, celle qui saisit le voyageur entrant dans une forêt inconnue, faillit s'emparer de lui ! " Mon Dieu, mon Dieu ! que voulez-vous de moi ? pensa-t-il alors. Dans quelle voie allez-vous me faire entrer ? Non, non, je ne suis pas digne de vos faveurs de choix ; donnez-les à d'autres, il est bon pour moi que je chemine dans les bas sentiers de l'humilité ! " Presque effrayé des conséquences, croyant à une série d'événements diaboliques en préparation, il se promit de garder un secret absolu en attendant... et, brisé de fatigue, il s'endormit de nouveau.

*
* *

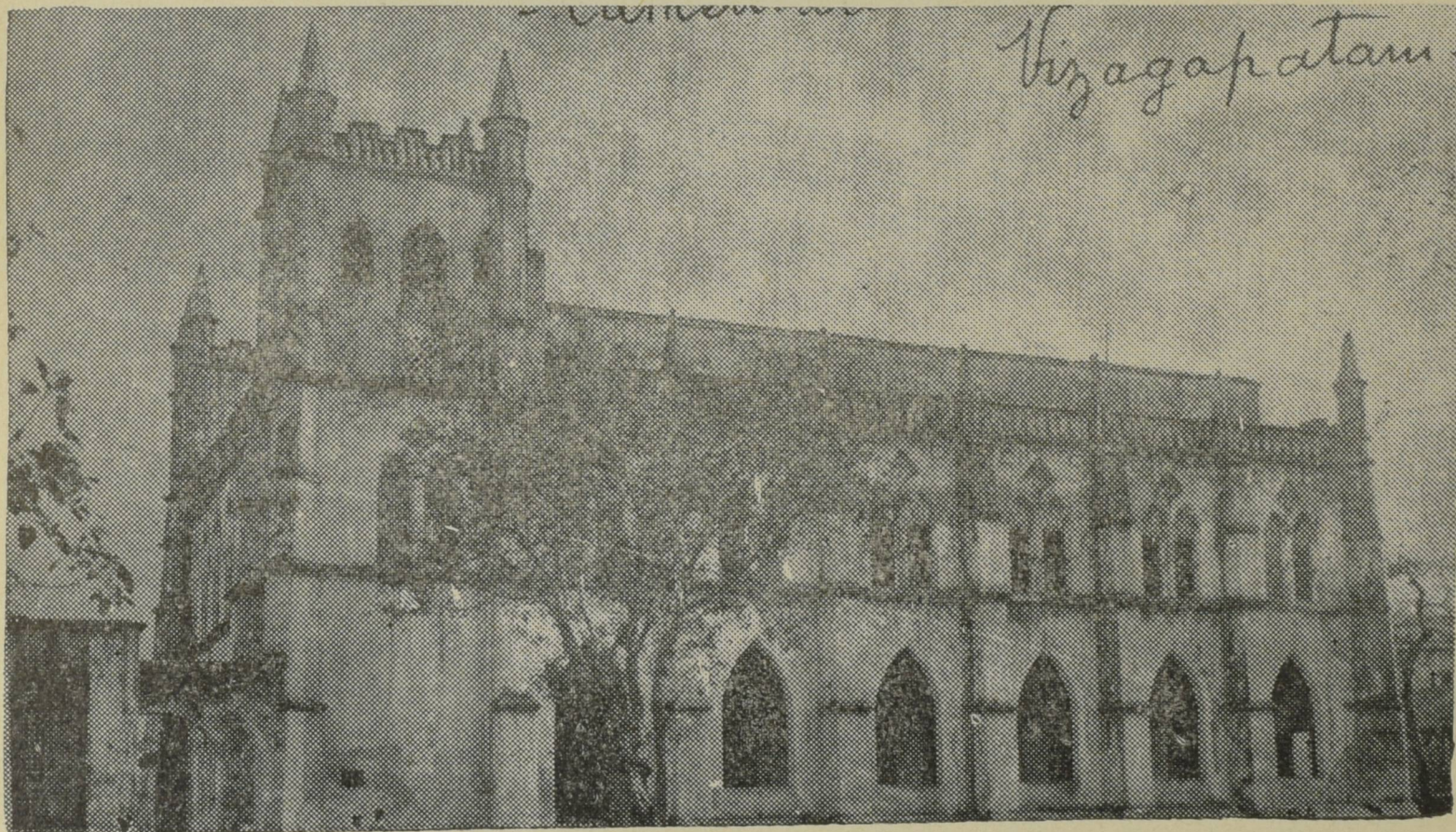
Le lendemain, il trouva ses confrères au déjeuner — où l'on se racontait les mille petits riens avec lesquels, faute de mieux, s'égayait une conversation. Au milieu du feu roulant des bons mots, les joyeux convives eurent vite fait de dévisager le Père X. " Alors, Père X, cela ne va pas, aujourd'hui ? On est bien rêveur, l'âme

est-elle en deuil ? " Il essaya de riposter, mais mollement, ce qui confirma les soupçons de quelque tracasserie intérieure. Il tint bon pourtant, et ne voulut point se trahir. La conversation, ayant repris, tomba par hasard sur une petite bête de cinq pieds de long, allongée comme une belette, à la fourrure grise, au museau effilé et excessivement agile. Trait particulier : une poche qui secrète un musc à très forte senteur. Un Père en avait nouvellement apporté une d'une station éloignée et l'on passait d'agréables moments avec elle. Elle avait dû recevoir une éducation spéciale, car elle faisait des tours merveilleux, presque diaboliques. Le Père X..., d'abord distrait, prit tout à coup un intérêt énorme à cette bête.

" Et vous l'appellez, cette bête?... fit-il entre deux phrases. — La civette des montagnes, répondit le père adoptif du gracieux animal. — Est-ce que ces bêtes-là voyagent pendant la nuit ? — Belle question ! C'est surtout pendant la nuit qu'elles courent. Ne faut-il pas qu'elles se dégèlent les jambes par cette température de quatre-vingt-quinze degrés ? Par exemple, je ne saurais vous dire où ces demoiselles vont se promener. Ainsi la mienne a quitté ma chambre, depuis deux jours, et n'a pas encore reparu. Elle aura eu maille à partir avec quelqu'un sans doute ; pourvu que ce ne soit pas avec vous, Père X ? Ce matin, vous m'avez l'air tout... chose." Le Père X. vida d'un trait sa tasse de café, et sortit pour prendre le frais et contempler la mer du Bengale...

MGR ROSSILLON

(Sous les Palmiers du Coromandel.)



LA CATHÉDRALE DE VIZAGAPATAM

Le violon du braconnier

ANDRÉ Sicart, suivi de son chien Stop, venait de s'arrêter devant un terrier. Il était en pleine forêt, et l'oreille au guet, hésitait sur le parti à prendre. Il savait que Maxime, le garde forestier, était sur ses traces et ne voulait pas se laisser prendre. C'était entre eux une lutte à mort qui durait depuis longtemps. Stop semblait inquiet et Sicart ne le quittait pas des yeux. Il n'y avait personne en vue, mais le chien sentait le péril. C'était un animal précieux pour un braconnier, et André, bien qu'il n'eût que dix-sept ans, n'avait pas son pareil pour prendre les lapins au gîte.

Il regarda prudemment autour de lui, puis, s'étant baissé, il appuya son oreille sur les aiguilles de pin qui jonchaient le sol.

Au-dessous de lui, il entendit le frottement des pattes d'un lapin contre la paroi du terrier. Nul doute que la pauvre bête ne cherchât à fuir le furet qu'il avait lancé sur ses traces. Un instant encore, et le lapin sortant par l'issue laissée libre, viendrait se prendre au collet préparé pour le recevoir.

Malheureusement, Stop continuait à donner des signes d'inquiétude et l'on distinguait au loin un bruit inquiétant.

André examina la situation.

— C'est le pas de Maxime ! murmura-t-il ; je vais perdre mon furet ! Impossible d'attendre plus longtemps sans risquer d'être pris !

A ce moment, un lapin déboucha du terrier et Sicart ne put résister au désir de s'en emparer. Il eut vite fait de lui donner le coup de grâce et de le jeter dans sa large poche, mais il perdit une ou deux minutes, et la casquette du garde se montra au-dessus des buissons.

— Tant pis pour le furet ! grommela André. je tâcherai de le reprendre plus tard, et il disparut sous le couvert des arbres.

Habitué de longue date à cette chasse, il connaissait la forêt mieux que tout autre. Aussi, tout en courant avec Stop sur ses talons, il combinait son plan.

Un rapide coup d'œil lui avait permis de constater que Maxime n'avait pas son chien. Cela le rassura et lui permit de se diriger vers l'une de ses cachettes favorites. Cette cachette n'était autre qu'un gros chêne, en apparence robuste, mais dont le tronc était creux. Un homme de taille moyenne pouvait facilement se cacher dans ce creux en grimpant jusqu'aux premières branches. André n'ignorait pas ce détail ; il avait découvert, tout à fait par hasard, ce chêne protecteur et, plus d'une fois, s'était réfugié à l'intérieur en attendant que le péril fût passé.

Ce jour-là, arrivé au pied de l'arbre, le jeune braconnier fit un signe à Stop qui, habitué à ce

manège, sauta sur son dos. André l'installa sur ses épaules, les pattes pendantes des deux côtés de son cou et grimpa le long du tronc avec l'agilité d'un singe. Un instant plus tard, l'homme et le chien se trouvaient à l'abri des regards indiscrets.

Cependant, Maxime, debout près du terrier, examinait avec attention une empreinte laissée par André.

— Il y a moins d'une heure que Sicart est passé par là ! dit-il à son fils Jacques qui l'accompagnait.

Jacques était un garçon de dix-huit ans, à la mine intelligente, au regard éveillé.

— Encore ce maudit braconnier ! murmura-t-il, je ne serais pas fâché de lui mettre la main au collet.

— Et moi donc !... Il y a assez longtemps qu'il se joue de nous !...

— Patience ! père, cela ne durera pas toujours !...

— Suivons ses traces, autant que l'herbe et les feuilles mortes nous le permettent !

Ils reprirent leur marche silencieusement et l'habileté du garde fut mise à une rude épreuve, car André Sicart, en adroit braconnier, savait s'échapper sans laisser de traces.

Aujourd'hui, pourtant, la brusque arrivée de Maxime avait contrarié ses plans. Il avait abandonné, non loin du terrier, l'un de ses collets, que le garde découvrit.

— Vois ! dit-il en le signalant à son fils.

— Ah ! le pendard !... s'exclama Jacques, mais il n'acheva pas sa phrase.

Le garde, l'oreille au guet, immobile, venait de lui faire signe de se taire.

Un lapin effrayé s'élança hors du terrier, poursuivi par un petit animal d'un brun fauve que Maxime cueillit au passage.

— Parbleu ! fit-il, c'est le furet de Sicart ! Le drôle a dû l'abandonner en nous apercevant. Il ne peut être loin !...

En prononçant ces mots, il se remit en marche, cherchant à découvrir sur le sol les pas du fugitif.

— Drôle de corps ! que cet André Sicart, murmura-t-il comme se parlant à lui-même. Garçon intelligent qui pourrait faire mieux que de braconner, mais aucun métier ne semble lui convenir ! Il a perdu ses parents trop jeune !... C'est sa seule excuse ! N'importe ! Si je le tenais je lui ferais payer cher son insouciance.

— Père ! dit Jacques, nous pourrions nous arrêter près de ce gros chêne, nous ne sommes pas loin du terrier ; si notre homme revient pour chercher son furet, nous le pincerons !

— L'idée est bonne ! répondit Maxime.

Et tous deux s'assirent, le dos appuyé au tronc de l'arbre.

Or, ce chêne singulier était précisément celui dans le creux duquel se trouvait André.

Le jeune braconnier, en entendant le frôlement des épaules du garde, ne put s'empêcher de frissonner. Ses deux poursuivants n'étaient qu'à quelques centimètres de lui, et ne soupçonnant pas sa présence, ils parlaient sans crainte. André, naturellement, entendait tout ce qu'ils disaient et se rendait compte que sa tête était mise à prix.

— Il faudra que je trouve autre chose ! songea-t-il, le métier devient dangereux.

Stop fit entendre un grognement, comme s'il se rendait compte de l'inquiétude de son maître, et celui-ci s'empessa de le faire taire. Il ne fallait pas que la voix du chien révélât sa présence. L'ennemi était trop décidé à ne pas l'épargner.

Fort heureusement, le garde se levait à ce moment, persuadé que Sicart ne reviendrait pas et qu'une plus longue attente était inutile.

André écouta les pas s'éloigner, puis, lorsqu'il jugea que tout danger avait disparu, il sortit de sa cachette avec Stop, et s'enfuit dans une direction opposée.

L'idée de Sicart, en quittant la forêt, était bien arrêtée ! Il voulait apprendre un métier. Le braconnage devenait trop dangereux. Jusqu'ici il avait pu échapper à ses poursuivants, mais les mailles du filet se resserraient. Plusieurs gardes étaient sur ses traces. Si leur nombre augmentait, toute sa science de braconnier serait vaine. Le plus triste en cette affaire, c'est qu'aucun métier ne lui plaisait !. Il avait un tel besoin de liberté qu'il lui semblait impossible de se donner un maître.

En dehors du braconnage il n'avait qu'une passion : la musique !. Mais il lui manquait les principes de cet art. Il jouait quelquefois pour lui seul, d'instinct, mais personne ne l'avait encore entendu. Ah ! s'il avait pu trouver un maître, sa situation eût été changée. A quoi bon songer à cela ?.

Tandis que ces réflexions s'agitaient dans sa tête, André Sicart continuait à courir, avec Stop sur ses talons, si bien qu'en moins d'une demi-heure il atteignit la lisière de la forêt.

Au lieu de se diriger vers son modeste logis il gagna la ville et s'arrêta devant la boutique, de Romier, le luthier.

Romier, qui venait d'achever son dîner, était assis en face d'une petite table sur laquelle divers instruments de musique étaient posés.

André connaissait le luthier de longue date. Il poussa la porte, souhaita le bonsoir, et dit brusquement :

— Monsieur Romier, je désirerais apprendre un métier ! Le vôtre me plaît, voulez-vous de moi pour commis ?

— C'est à voir ! fit Romier qui avait des doutes.

— Je ne suis pas exigeant ! reprit Sicart devinant l'hésitation du luthier ; je demande la nourriture et l'entretien.

— En ce cas...

— Seulement, il me faut un peu de liberté ! Un jour par semaine, et puis... voilà le point délicat... Je voudrais que vous m'appreniez la musique...

— Ceci est une autre affaire !... Je donne bien des leçons à quelques jeunes gens ; ils me les payent !...

— Je vous les payerai aussi !... mais... pas en argent comptant, car je n'en ai guère !... Si je vous apportais un lapin par semaine... comme celui-ci !... qu'en diriez-vous ?

En prononçant ces mots, le braconnier tirait de sa large poche le lapin pris quelques heures plus tôt et le déposait sur la table.

— Je dirais... fit Romier perplexe... hem ! je dirais... évidemment tes lapins sont beaux et tu les vends à des prix défiant toute concurrence, mais comment te les procures-tu ? Je te soupçonne fort... d'être quelque peu braconnier ?...

— Bah !... Et quand cela serait ?...

— Cela est !... j'en mettrais ma main au feu ! Aussi... vois-tu, j'aime mieux me passer de tes services !...

— Vous avez peut-être tort, Monsieur Romier ! Réfléchissez, ce n'est pas votre dernier mot ?...

— C'est mon dernier mot !...

— Tant pis !... J'ai idée que vous le regretterez !

— Tu me fais perdre mon temps avec tes histoires ! Tu devrais, pour la peine, me laisser ton lapin à bas prix !... Allons !... Combien en veux-tu ?

— Je vous répète, Monsieur Romier, qu'il n'est pas à vendre ! Si mes conditions ne vous plaisent pas, je le remporte... Toutefois... je puis vous dire où on en trouve de pareils !... et gratis, encore !

— Voyons cela ?

— Vous ne me trahirez pas ?...

— Sois tranquille !

— Eh bien ! voilà : pour vous montrer que je n'ai pas de rancune, je vous dirai ceci : j'ai tendu deux collets près du vieux hêtre, à deux pas de l'étang Noir... Nul doute que demain il y ait du gibier là-bas !... Seulement... il sera perdu pour tout le monde, car je ne puis y aller ! Un bon conseil vaut cher ; j'espère que vous me revaudrez cela ! Faites-en votre profit si vous voulez !... A 6 heures, on est tranquille, le garde est rarement levé à ce moment-là. Maintenant, nous sommes quittes !... Bonsoir !...

En parlant de la sorte, Sicart avait son idée. Il savait que Romier, malgré son apparence bourgeoise, ne dédaignait pas le fruit défendu. Il était bien sûr qu'il irait relever ses collets et il comptait lui jouer un tour de sa façon.

Ce même soir, le braconnier laissa entendre à l'aubergiste Vincent qu'il ferait le lendemain

de bonne heure une battue vers l'étang Noir. Il n'ignorait pas que Vincent était l'ami du garde et que ses paroles seraient rapportées. Pour plus de sûreté, il tint le même langage au quincailier Blaise, et, tranquille désormais, il alla se coucher.

Le lendemain, au jour levant, il était dans la forêt, à une centaine de pas du vieux hêtre, caché par d'épais buissons.

Il n'eut pas longtemps à attendre pour voir apparaître celui qu'il attendait. Le luthier, l'air inquiet, s'avavançait à pas furtifs, regardant de droite et de gauche comme un homme qui n'a pas la conscience tranquille.

André Sicart se frotta les mains. Le plan diabolique qu'il avait conçu se développait normalement. Il avait aperçu en venant, Maxime qui se dirigeait vers le chemin creux dans lequel se trouvait Romier. Il savait aussi qu'à l'autre bout s'avavançait Vincent l'aubergiste. Le luthier allait donc se trouver pris entre deux feux.

Cependant, il n'entrait pas dans les desseins de Sicart que Romier fût capturé ; il avait d'autres vues sur lui. C'est pourquoi il sortit de sa cachette au moment précis où le luthier, arrivé près du collet, mettait dans son sac un lapin pris au piège.

En voyant les buissons s'agiter, Romier se mit à trembler, et sa peur était telle que ses dents claquaient comme des castagnettes.

— Ah !... c'est toi... mauvais drôle... murmura-t-il comme André sortait de sa cachette ; tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur !

Et il essuya son front baigné de sueur.

— Chut ! fit Sicart en posant un doigt sur ses lèvres.

Et, s'approchant du luthier plus mort que vif, il chuchota à son oreille :

— Je suis venu pour vous sauver !... Je connais la forêt mieux que vous ! Suivez-moi aveuglement !... Le garde est sur nos traces... Vincent coupe la retraite. Dans cinq minutes, vous serez pris dans une souricière !...

— Fâcheuse idée que j'ai eue de relever tes collets ! grogna Romier très ennuyé de la tournure que prenaient les choses... Me voilà dans de beaux draps !... Je ne suis pas un braconnier, moi !... Pour une fois que je me mêle de prendre un lapin... Ils sont capables de me conduire chez le juge !... Quelle histoire ! Ce sera ma réputation perdue ! La ruine... Que faire ?...

— Il n'est plus temps de discourir !... Voulez-vous me suivre ? oui, ou non ?... Je ne réponds plus de votre salut dans deux minutes. Si vous ne venez pas, je vous laisse vous tirer comme vous pourrez de ce mauvais pas !...

— Ne m'abandonne pas !... André, tu es un brave garçon !... J'ai été un peu vif, hier...

Ne parlons pas de cela !... Si tu me sors du guépier... je t'apprendrai la musique...

— J'y compte bien !... Mais... assez de paroles !... Il n'y a pas un instant à perdre ! Allons !

— Où me conduis-tu ?

— Grimpez avec moi le long du talus !... Bon !... Cachez-vous derrière ces branches !... Parfait ! Maintenant, descendons l'autre versant et... entrons dans le ruisseau !

— Je vais me tremper les pieds !

— Il s'agit bien de cela !... Nous n'avons pas le choix des moyens !

Romier poussa un soupir et, les pieds dans l'eau, suivit son guide.

— Attention ! dit celui-ci en se retournant, si vous faites clapoter l'eau de cette façon, nous serons pris !

Le luthier s'efforça de marcher silencieusement, et André, se redressant un peu, jeta un regard au-dessus du talus. Il aperçut le garde qui, arrivé à la place qu'ils occupaient tout à l'heure, regardait de tous côtés. Ne voyant personne, il lança un appel auquel répondit la voix de Vincent.

— Vite ! murmura Romier au comble de la frayeur.

Mais Sicart ne changea pas son allure.

Bientôt, d'ailleurs, le ruisseau, s'élargit et déboucha dans un étang entouré de hautes falaises. Cela avait l'air d'une carrière abandonnée. Il ne semblait pas qu'on pût escalader ces murailles.

— Nous sommes dans une impasse ! soupira le luthier.

— J'aies attention ! se contenta de répondre André. Mettez vos pieds exactement où je pose les miens, c'est la seule façon de vous en tirer !

Romier n'était pas au bout de ses peines. En suivant attentivement son guide qui marchait sur de grosses pierres, il atteignait le bout de l'étang et s'aperçut que devant lui, au bas d'une muraille à pic, s'ouvrait l'entrée d'un tunnel.

— Au nom du ciel, André, s'exclama-t-il, ne me fais pas entrer dans ce couloir obscur ! Je patauge dans l'eau depuis plus de vingt minutes, j'en ai assez !... Nous allons manquer d'air ou provoquer un éboulement ! J'aime encore mieux être pris !

— Je ne veux pas que vous le soyez ! On découvrirait ma retraite ! Nous sommes trop avancés pour reculer. Venez !

En prononçant ces mots, le jeune garçon saisit le main du luthier et s'enfonça dans l'ombre.

Romier, moitié de gré, moitié de force, le suivit. Après quelques minutes d'une marche pénible, André lâcha la main de son compagnon qui fut pris d'une peur horrible.

— Que fais-tu ? bégaya-t-il. Ne me laisse pas seul dans cette obscurité ! Je ne sais pas où je suis, je t'assure que j'ai peur !

— Taisez-vous donc !... Je cherche la planche !

— La planche ?... Qu'est-ce encore que cette invention ?

— Il y a un trou à l'endroit où nous sommes. L'eau atteint plus de deux mètres ; j'y cache une planche retenue au fond par un poids et reliée à nous par une corde. Laissez-moi la chercher... Ah ! la voici.

Le luthier, dont les dents claquaient de nouveau, entendit le bruit que faisait la planche jetée d'un bord à l'autre et, sur ce pont fragile, il s'engagea derrière André.

A la pensée de l'abîme creusé sous ses pieds, son sang se glaçait dans ses veines. Il n'avait plus la force de parler. Fort heureusement, le passage périlleux s'effectua sans encombre. Le braconnier lâcha un instant encore la main de sa victime pour cacher la planche et expliqua :

— S'il prenait fantaisie à Maxime et à Vincent de nous suivre, ils s'offriraient un bain qui les guérirait pour longtemps de leur folie !

Il se mit à rire et continua son chemin.

Sicart tourna à gauche, puis à droite, parcourant de nouvelles galeries où il faisait aussi noir, mais où il n'y avait plus d'eau. Romier se demanda très sérieusement s'il verrait jamais la fin de ce cauchemar. Il marchait comme un somnambule, tiré par son guide qui se reconnaissait dans ce labyrinthe. Lorsqu'ils arrivèrent enfin dans un rond-point faiblement éclairé par une lumière diffuse, il avait perdu l'usage de la parole.

Cependant, il faisait bon dans cette pièce, et, vaincu par la fatigue, il se laissa tomber sur un lit de feuilles sèches où il s'endormit.

Combien de temps dura son sommeil ? C'est ce qu'il ne sut jamais. Lorsqu'il s'éveilla, il s'aperçut qu'il se trouvait dans une sorte de chambre sommairement meublée. Une odeur appétissante caressa ses narines, il oublia sa vision de cauchemar et constata qu'il avait faim.

André, quittant le lapin qu'il faisait sauter dans un poélon, s'approcha de son prisonnier. Romier était, en effet, en son pouvoir et ce n'était pas sans raison qu'il avait combiné son plan. En l'amenant dans sa demeure, il le tenait à sa merci !

— Déjeunons ! dit-il joyeusement, tandis que Stop, dont on ne s'expliquait pas la présence, remuait la queue en signe de contentement.

Les réfugiés, assis sur des escabeaux boiteux, mangèrent, dans des assiettes ébréchées posées sur une table grossière, un rôti délicieux. Ils burent une bouteille de bière qu'André sortit d'un coin sombre, et Romier se sentit renaître.

Le repas terminé, le braconnier se leva, gagna l'endroit d'où tombait la pâle lueur, et sortit d'une anfractuosité du roc une boîte oblongue qui contenait son violon. Avec des précautions

infinies, il tira l'instrument de sa gaine, l'accorda et prit son archet.

Ceci fait, sans mot dire, il commença à jouer.

Aux premières notes, le luthier avait relevé la tête. Il ne distinguait qu'imparfaitement son hôte à demi caché dans l'ombre, mais il l'entendait, et c'était assez ! Ce jeune musicien était réellement merveilleux ! Il lui faisait passer dans le dos un petit frisson !... Sicart joua de mémoire un chant en vogue qui l'avait frappé ; puis, cet air fini, il se lança sans transition dans une improvisation sauvage. Où avait-il pris cela ? Quelle était cette musique troublante dans laquelle se retrouvaient les mille bruits de la forêt ?

Romier ne se possédait plus. Le cou tendu, il buvait la mélodie comme une liqueur bienfaisante, se demandant s'il rêvait.

André, l'esprit ailleurs, transfiguré, continuait à jouer pour lui-même. On entendait dans son chant le murmure du ruisseau, le bruissement des feuilles et la voix du rossignol ; cela troublait l'âme et tirait les larmes des yeux.

Lorsqu'il s'arrêta. Romier était conquis.

— Il faut écrire cela !... s'exclama-t-il... C'est admirable ! Tu as une fortune sous ton archet !

— Peut-être ?... répondit Sicart d'un air distrait... Mais... comment voulez-vous que je l'écrive ?... Je joue d'inspiration, moi !... Durant mes longues stations dans la forêt... à toute heure du jour et de la nuit, j'ai écouté la grande voix de la nature !... Elle m'a parlé un langage si beau que j'ai voulu le rendre, et c'est ainsi que j'ai commencé !

— Je t'apprendrai l'harmonie !... Je ferai jouer tes œuvres !... Il ne faut pas qu'un talent pareil demeure ignoré !...

Un éclair passa dans les yeux du braconnier, mais il se ressaisit.

— Vous dites cela... aujourd'hui, fit-il, parce que vous êtes en mon pouvoir !... Mais demain ?...

— Quelles pensées me prêtes-tu ?...

— Eh !... je vous prête les pensées que vous aviez hier !... Quand je me suis présenté chez vous, comment m'avez-vous reçu ?

— Pouvais-je savoir qu'un braconnier avait une âme d'artiste ? Laissons cela !... Il ne s'agit pas d'hier... mais de demain ! Oublions le passé pour ne songer qu'à l'avenir !... Tu viendras me trouver chaque jour ! Mieux encore !... Je te prends à mon service... Je te donne des gages ! Je t'apprends la musique ! Cela te va-t-il ?

— Si cela me va ?... En doutez-vous ?... Seulement... qui me prouve que vous êtes sincère ?... J'avais pensé que vous me donneriez mes leçons ici !... pendant le temps qu'il aurait fallu... Je vous aurais nourri... c'était plus sûr... Si je vous rends votre liberté, n'aurai-je pas à m'en repentir ?

LE THÉ "SALADA"

F24

est sans égal—essayez-le.

Nos lecteurs nous
rendraient un appré-
ciable service en men-
tionnant "L'Apôtre"
lorsqu'ils s'adressent à
nos annonceurs.

— Non, André, je te le jure !... Ton art m'a conquis !... Ne gaspille pas ta jeunesse ! Le braconnage est une mauvaise chose ! Moi-même, aujourd'hui, j'en ai fait la triste expérience ! Nous écrivons ton chant !... Je veux faire de toi un homme ! Partons !

Sicart hésita un instant.

— Soit ! dit-il enfin, je vous suis.

Il mit un peu d'ordre dans la chambre, prit son étui et pénétra dans le couloir. Stop et le luthier le suivirent.

Le trajet fut plus aisé que la première fois. En moins d'un quart d'heure, on était dans la forêt.

Stop regarda son maître qui restait muet et s'enfonça avec lui dans les taillis. Romier marcha derrière eux, au mépris des branches qui lui cinglaient le visage.

Tous trois atteignirent la route sans avoir rencontré personne et rentrèrent dans la ville avant que leur absence eût été remarquée.

A dater de ce jour, une vie nouvelle commença pour André Sicart.

Autant il s'était montré insouciant jusque-là, autant il devint studieux désormais.

C'était une vraie vocation que la sienne ! Il jouait en artiste, et ses prodigieuses qualités de virtuose n'attendaient qu'une occasion pour se révéler. Maintenant qu'il pouvait s'instruire, sa voie était tracée !...

Un an après sa rencontre avec Romier, il composait des romances. Quelques mois plus tard, il écrivait une œuvre remarquable. Aujourd'hui, le voilà célèbre !

On annonce qu'il prépare pour cet hiver une opérette des plus curieuses, qui aura pour titre : *Le violon du braconnier*.

Léon LAMBRY.

(L'Etoile Noëlisme.)

UN AFFRONT BIEN MÉRITÉ

C'est le soir, dans la famille d'un artisan très honorablement connu au village. Plusieurs amis viennent y deviser, autour de la lampe, après la journée de labeur. Le père, tout en causant, fume sa pipe. Mais la mère de famille n'a pas de loisir ; quand elle peut s'asseoir, après sa rude journée, c'est pour entreprendre les raccommodages.

Elle en a un panier plein, de sa dernière lessive. C'est qu'elle dirige un ménage de sept personnes.

Il est vrai qu'elle aurait pour la soulager deux grandes filles, de 14 et 16 ans — mais ces demoiselles font leur apprentissage en suivant d'excellents cours professionnels — et leur maman, trop bonne, garde pour elle seule toute la charge.

Peut-être devraient-elles s'offrir d'elles-mêmes à l'aider ?

Elles préfèrent lire, ou se faire des colifichets.

Ce sont du moins les réflexions que se fait leur père, depuis plusieurs jours, en les observant.

Ce soir, il n'y tient plus : il a bien envie de leur faire une vive observation devant les voisins. Mais il a trouvé mieux que ça. Lentement il débouffe sa pipe et la met de côté. Il installe ses lunettes sur son nez, et, après avoir bien regardé comment s'y prend sa femme, il saisit un des bas dans le panier, enfile sa laine et se met à revauder.

(La Ligue des Femmes.)

Aimons la vérité, et la vérité nous éclairera ;
aimons la religion, et la religion nous purifiera ;
aimons l'Eglise, et l'Eglise nous sauvera.

Père GIROUARD, S. J.

Rosalinde aux cheveux d'argent

LÉGENDE



ON n'aurait pas trouvé, dans la Grande-Bretagne entière, d'un point à l'autre de l'île, dans les vallées non plus que dans les montagnes, une jeune fille plus jolie et plus charmante que Rosalinde.

Elle n'avait ni père ni mère. Des gypsies l'avaient abandonnée dans un champ, non loin de la bonne ville de Perth, au royaume d'Écosse, et depuis lors elle vivait de la charité publique, car ceci se passait il y a bien des siècles, avant les Stuarts, avant Bruce même, et, dans ce temps-là, si la charité était ordonnée comme encore aujourd'hui, la mendicité n'était pas interdite.

Rosalinde avait quinze ans tout au plus. On eût dit que les rayons du soleil d'Égypte avaient doré sa peau délicate ; deux diamants noirs scintillaient dans un globe de nacre, sous l'arc parfait de ses sourcils ; sa bouche vermeille souriait à tout venant, de ce gai et franc sourire des enfants, hardis parce qu'ils sont ignorants ; une sainte candeur brillait sur son beau front d'ivoire jauni, que couronnaient d'un diadème splendide les torsades épaisses et lourdes d'une chevelure noire comme l'aile du corbeau.

Cette petite bohémienne, mignonne à faire envie à la reine Mab, et plus belle que tout un cortège de fées, avait reçu en vérité, les plus beaux dons : l'innocence et l'intelligence, la noblesse du cœur, la grandeur des sentiments.

Satisfaite de sa condition, elle égalait dans sa sobriété les cénobites du désert, mangeait des racines, buvait de l'eau, dormait à la belle étoile, n'avait jamais ni faim, ni soif, ni fatigue, et n'enviait rien. Chaque jour elle se glissait, humble et silencieuse, sous les arceaux roman de la vieille cathédrale où prêcha naguère saint Dunstan.

Là, fixant d'ardents regards sur l'autel où flamboyaient les cierges, où les fleurs, entassées dans les vases d'or, mêlaient leurs émanations subtiles à celle de la myrrhe, elle contemplait Jésus crucifié, les bras étendus, le corps livide, sur le bois divin qui fut le théâtre de notre rédemption.

Elle écoutait les mugissements, les mélodies enchanteresses, les accords majestueux et suaves des orgues, et il lui semblait qu'elle se trouvait en paradis, ange parmi les anges, et chantant les louanges du Très-Haut.

Le soir, elle courait les vallées, récoltant des monceaux de pâquerettes, de boutons d'or et d'aubépine, et venait, émue, enguirlander un vieux chêne où, sous un rustique toit d'écorce

de bouleau, était suspendue l'image de Marie, mère de Dieu.

Elle vagabondait en liberté, ne sachant, ne désirant rien au monde, heureuse parce qu'elle était libre, et n'imaginant pas qu'on pût vivre autrement.

Rosalinde possédait ainsi le parfait bonheur, après lequel nous courons, sans nous douter qu'il est à notre portée, car il consiste à se contenter de ce que l'on a, sans éprouver aucun regret pour le passé, aucune crainte pour l'avenir.

Or il advint qu'un soir, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, entre le coucher du soleil et le lever de la lune, à l'heure où tout revêt une teinte grise, où le ciel n'est déjà plus couleur de turquoise et n'est pas encore couleur d'azur, il advint, dis-je, que Rosalinde, qui s'en allait vers le chêne de la Vierge, les mains pleines de pervenches, rencontra tout à coup, dans le sentier, un homme qui chantait.

C'était, ma foi, un beau soldat, un archer du roi, portant comme il faut le plaid et le kilt bariolés, la plume d'aigle et la branche de houx au bonnet, faisant sonner avec son poing le pommeau de fer de sa claymore.

Il s'arrêta, et Rosalinde, qui le voulut regarder, s'arrêta aussi.

L'archer demanda à la fillette où elle allait, comment on la nommait.

Elle répondit ingénument, un peu confuse, mais attirée vers cet inconnu par une inexplicable confiance.

Il lui parla avec aménité, doucement, le sourire aux lèvres, si bien que les étoiles constellaient le firmament, l'Angelus était sonné, la nuit était bien noire, qu'ils devisaient encore ensemble.

Rosalinde apprit en une heure qu'il y a ici-bas des riches et des pauvres, et connut la différence qui sépare les uns des autres. Le voile de son ignorance fut déchiré. Elle sut combien l'or est puissant, quels plaisirs il donne, quelles fautes il fait commettre.

“ Jeune fille, lui dit l'étranger, veux-tu être l'égale des plus riches et des plus belles, enrouler des pierreries autour de ton cou de cygne, diaprer de rubis les tresses opulentes de tes cheveux, t'asseoir aux tables encombrées de métaux précieux, savourer les fruits des îles lointaines et les vins généreux, habiter un palais somptueux, couvrir ton corps des étoffes merveilleuses que tissent les génies de l'air ? Veux-tu chaque jour contempler les chefs-d'œuvre de la main de l'homme, entendre les concerts qui flattent délicieusement l'oreille, ne t'éveiller que pour goûter les plaisirs, ne t'endormir que pour jouir de songes enivrants ?

— Seigneur, je le veux, répondit la fillette.

— Jette donc ces misérables fleurs dont tu voulais parer ton idole... Oublie le Supplicié que tu priais. C'est moi qui suis ton maître,

enfant ! Ton Dieu veut le sacrifice ; moi je n'exige rien... Tu souffres, tu es pauvre, tu n'as pas d'abri, pas de pain, des loques pour vêtements... Tu auras tout sans peine..."

Rosalinde jeta ses fleurs, mais en pleurant.

Elle pencha la tête et vit ses pieds nus souillés par la poussière du chemin, ses mains, hâlées, sa tunique rapiécée. Elle eut honte d'être ainsi vêtue. Néanmoins elle hésita.

"Que faut-il faire" ? murmura-t-elle.

L'inconnu se mit à rire :

"Il faut dit-il, que tu m'appartiennes, au jour de ta mort.

— Ah ! vous êtes Satan, cria Rosalinde.

— Veux-tu ? Le monde est à toi, tant que tu seras vivante. Morte, la terre aura ton corps, et j'aurai ton âme..."

Rosalinde se baissa pour recueillir ses guirlandes et ses bouquets.

"Je ne veux pas", répondit-elle.

Mais le démon sait mentir :

"Folle ! reprit-il en ricanant. Que t'importe ! Au jour de ta mort, tu appelleras le prêtre : le prêtre viendra et t'absoudra de tes fautes, et tu seras à Dieu malgré moi ! Voilà qui suffira à rompre notre pacte. Veux-tu ?"

L'enfant fut vaincue et répondit :

"Oui..."

— Eh bien ! je suis ton prince, reprit Satan. Chaque fois que tu voudras un écu d'or, arrache un de tes cheveux, il y en a des milliers sur ta tête. A la place du cheveu noir que tu auras arraché naîtra un fil d'argent. Si au jour de ta mort, comprends-moi bien, il te reste un seul de ces cheveux de jais qui s'enroulent sur ton front, je n'aurai aucun pouvoir sur toi. Si, au contraire, ils sont devenus blancs, tous sans exception, tu seras ma proie pour l'éternité.

— Oh ! je le veux, répartit la fillette en riant. Je n'aurais pas besoin, pour être heureuse de tant de milliers d'écus d'or !"

Le pacte fut conclu, et Rosalinde, arrachant de sa tresse le cheveu le plus long, vit aussitôt une pièce d'or briller dans sa main.

L'inferral menteur disparut, et Rosalinde, piétinant sur ses fleurs retourna vers la ville.

Dix ans plus tard, on ne parlait dans toute la Grande-Bretagne, que de Rosalinde aux cheveux d'argent, au teint de bohémienne, aux yeux de diamant, aux lèvres purpurines, et dont les cheveux, qui l'enveloppaient comme un manteau royal, étaient d'une blancheur de neige que faisait ressortir avec plus d'éclat une mèche plus noire que l'ébène.

Elle possédait, assurait-on, d'inépuisables trésors : deux palais à Grenade, la ville des Maures ; un palais de marbre à Londres, tout à côté de la Tour du roi, un château fort dans chacun des comtés d'Écosse ; des caves pleines d'or monnayé, des coffres regorgeant de bijoux ; cent chevaux dans ses écuries, cent valets

dans ses antichambres. Elle recevait de toutes mains, elle achetait de toutes parts ; elle ne donnait jamais rien, pas même une pièce de cuivre à un mendiant.

Le roi l'enviait ; les grands l'adulaient ; elle avait une escorte nombreuse de lords et de gentilshommes. Il fallait être comte pour lui présenter l'aiguière, et duc pour lui donner la main. Son mépris pour ses flatteurs n'avait d'égal que son insatiable cupidité.

Elle ne franchissait jamais le seuil d'une église, et vivait en païenne.

Avare, affolée de plaisirs, elle passait des nuits à écouter les hymnes des trouvères de France, mais ne permettait point qu'on dit en sa présence un seul mot d'amour.

Un de ses pages ayant blasphémé la mère de Dieu, elle le fit marquer au front avec un fer rougi au feu.

Cette Rosalinde, enfin, était une étrange créature, vicieuse et méchante, et qui pleurait souvent, clamant miséricorde et retournant ensuite, comme le chien de l'Écriture, à son vomissement.

Peu à peu, elle vieillit : sa cour devint moins nombreuse. Chaque année lui enlevait cent de ses adorateurs, et bientôt il n'en resta plus un seul auprès d'elle.

Alors, après avoir passé plusieurs heures devant son miroir, et compté mille fois les vingt cheveux qui formaient une mince tresse noire enroulée parmi les soyeuses boucles argentées qui se déroulaient sur ses épaules, alors Rosalinde vendit ses chevaux et congédia la moitié de ses serviteurs.

L'année suivante elle vendit ses bijoux, puis ses palais de Grenade, puis sa maison de Londres ; enfin, l'un après l'autre, tous ses châteaux d'Écosse.

Le jour où il ne lui resta qu'un seul écu dans son aumônière, et la robe de laine rouge qui l'enveloppait de ses plis, elle prit un bâton oublié au coin d'une borne, et se mit à marcher, s'éloignant de la ville maudite que son faste éblouissait naguère.

Au bout du faubourg, elle rencontra un moine, la besace sur l'épaule. Elle prit, au fond de son aumônière, son unique pièce d'or, la donna au moine, se mit à genoux et dit humblement :

"Mon père, je suis une grande pécheresse, et je vais faire pénitence, priez pour moi."

De Londres à la frontière d'Écosse, elle mendia son pain, le long de la route. On la rebutait parfois et, du lever au coucher du soleil, elle n'avait pour se reconforter que l'eau claire du ruisseau.

Un jour, harassée de fatigue, elle s'assit sur une pierre.

Un homme vint à elle, courbé par les ans, chauve, à demi nu.

Elle reconnut un de ses anciens courtisans.

“ Rosalinde, lui dit-il, faites-moi l'aumône, Dieu ne sait rien refuser à qui pratique la vertu de charité.”

Rosalinde soupira, mais elle arracha deux de ses cheveux noirs, et mit deux écus d'or dans la main du vieillard.

Le lendemain, une pauvre infirme, allaitant un petit enfant, l'implora d'un regard où éclatait toute sa détresse.

Elle eut un écu d'or.

Puis ce fut un enfant, qui gémissait, torturé par la faim. Rosalinde ne put résister à ses larmes.

Lorsque enfin elle arriva à Perth, la tresse noire ne comptait plus que sept cheveux, tenus qui disparaissaient sous des reflets d'argent.

“ Sept ! murmura Rosalinde, je ne puis désormais secourir aucune misère... Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi...”

Aux portes de la ville, elle vit s'approcher d'elle une vieille femme qui pleurait.

Rosalinde reconnut en elle une fermière de la vallée, qui, au temps où elle était vagabonde, sans feu ni lieu, la rudoyait, lui refusait un morceau de pain, un verre d'eau, et qui l'avait fait poursuivre, un soir, par ses chiens qui la mordirent.

Cette paysanne était la seule créature pour qui Rosalinde ressentit de la haine. Aussi éprouva-t-elle à sa vue un mouvement de répulsion.

“ Dame à la robe rouge, dit l'Écossaise à Rosalinde, j'ai deux petits-enfants à la maison, sans pain et sans feu, auprès de leur aïeul, mon mari, qui expire de vieillesse ; n'avez-vous rien à me donner ?

“ Il m'en restera cinq : Satan a dit *un seul*, et je mourrai bientôt, pensa Rosalinde.

Il lui vint deux grosses larmes aux yeux.

“ Prenez ces deux écus, dit-elle à la malheureuse, après s'être arraché deux cheveux. Je ne puis faire plus.”

Elle se souvenait que le Maître a dit : *Rendez le bien pour le mal*. Elle eut envie de se nommer, mais elle réfléchit que ce serait un péché d'orgueil que de rappeler à la fermière le mal qu'elle en avait reçu autrefois, à l'instant même où elle venait, elle, de lui faire du bien.

Comme elle voulait mourir sous le vieux chêne où l'image de Notre-Dame reposait dans le feuillage, elle continua sa route, quoiqu'elle fût bien lasse.

Près du chêne, il y avait quatre bûcherons et un archer vêtu du kilt et du plaid, la claymore au côté.

Rosalinde vit bien que le Tentateur attendait sa proie.

Elle sourit fièrement, et lui montra sa tresse mince comme un cordon.

“ J'ai encore cinq cheveux ! ” lui cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut.

Satan ricana.

“ Mais que faites-vous ici ? ” poursuivit Rosalinde, en s'adressant aux bûcherons qui s'apprêtaient à frapper de leurs haches le tronc énorme du chêne de la Vierge. Pourquoi ces fers qui brillent en vos mains ? Cet arbre, trône de Marie notre mère, devrait vous être sacré.

— Un chêne de cette force, répondit le maître bûcheron, se paie cinq écus d'or à la ville, et c'est pour le vendre que nous l'abattons.

— Et si je vous donnais cinq écus d'or, m'appartiendrait-il ?

— Sûrement, dame !

— O Marie, s'écria Rosalinde, c'est en vous que j'ai foi et c'est pour vous que je m'expose.”

Elle arracha les cinq cheveux noirs qui lui restaient ; cinq écus d'or tombèrent à terre, et Rosalinde s'affaissa, expirante.

Satan s'élança en rugissant :

“ Elle est à moi !

— Pas encore ! ”

Le démon recula.

Les quatre bûcherons avaient dépouillé leur apparence grossière.

Ils étaient maintenant beaux et resplendissant de lumière, vêtus de robes blanches ondoyantes ; à leurs épaules s'attachaient les ailes d'or des anges...

Quand on eut mis, dans la balance où Dieu pèse les péchés des hommes, tous les crimes de Rosalinde, son ange gardien apporta vingt cheveux noirs dans l'autre plateau. Ce poids léger l'emporta sur l'amoncellement des fautes.

“ Elle a aimé Dieu plus qu'elle-même, dit l'ange, et son prochain plus qu'elle-même pour l'amour de Dieu... Elle a pleuré ses fautes, elle a fait pénitence... Elle a eu foi en Marie très clément... O Seigneur, ayez pitié de son âme...”

Satan fut précipité dans l'espace et l'âme de sa victime fut sauvée.

Charles BUET.

(*L'Ami des enfants.*)

Les nations grandes et fortes sont celles qui ont pris Dieu comme base de l'édifice social et national.

Elisabeth LESEUR.

Il y aura toujours des âmes que rien de terrestre ne saurait arrêter ou effrayer, parce qu'elles ont placé leur amour au-dessus de la terre.

René BAZIN.

Ce n'est point un bâton fragile qu'il nous faut pour traverser la vie, ce sont des ailes, ces deux ailes qui portent les anges : la foi et la charité.

OZANAM.

Dans les missions des Oblats

CENTENAIRE CONVERTIE PAR LE R. PÈRE BONALD, ALORS MISSIONNAIRE DE LA SASKATCHEWAN, AMÉRIQUE DU NORD.

DANS une baie du lac Pélican, voisine de notre résidence, une centenaire se mourait. De sorcière qu'elle avait été jadis, elle était devenue une soi-disant chrétienne de la secte des méthodistes, tout en conservant ses anciennes superstitions.

Une de ses nièces, excellente catholique, étant allée la voir, fut touchée de son triste état et effrayée surtout de son malheureux avenir. Elle engagea fortement toute la parenté protestante à faire appeler le prêtre catholique pour procurer à la pauvre vieille une bonne mort.

— Volontiers, lui fut-il répondu. Nous serions bien contents s'il voulait venir.

Dès que j'en fus averti, je me hâtai de traverser la baie en canot et je me rendis à la loge. Quel spectacle ! Étendue par terre sous de misérables haillons, une femme à peine humaine, des cheveux blancs qui couvraient une vieille figure de parchemin où je distinguai deux yeux fermés : elle était aveugle. Ses enfants, petits-enfants, et arrière-petits-enfants, protestants presque tous, étaient là. Je m'agenouillai auprès de ce demi-cadavre.

— Nokkoum, ma grand-mère, lui dis-je (il faut savoir que pour aller au cœur de l'Indien, le Blanc, prêtre ou non, doit lui donner un nom de parenté, nokkoum, lui dis-je, c'est moi l'homme de la prière catholique ; je viens te voir parce que tu es malade et que j'ai pitié de toi. Je voudrais te préparer à paraître devant le Grand Esprit qui va t'appeler bientôt.

— Laisse-moi donc tranquille.

— Mais tu vas mourir, et si je ne pris pas pour toi tu vas aller dans le feu de l'enfer.

— Je n'ai pas besoin de ta prière. L'Anglais m'a baptisée, cela me suffit.

Cette fois, c'est son fils, protestant, qui lui répond :

— Mais, pauvre mère, tu sais bien que tu n'as pas suivi comme il faut la religion et celui-ci a une meilleure religion que la nôtre. Sa prière va effacer tes péchés.

— Taisez-vous, laissez-moi tranquille.

Je voulus alors poser furtivement mon chapelet béni sur sa tête. A l'instant, comme une possédée, cette vieille Indienne, d'une main nerveuse, enlève lestement le chapelet et le jette au loin.

— Laissez-la, leur dis-je, pour le moment, il n'y a rien à faire. Le démon règne en maître

dans son cœur ; mais espérons en la divine miséricorde. Jésus est puissant ; voici une image du Sacré-Cœur que vous mettrez sur la tête de la malade : peut-être demain son idée mauvaise aura disparu. Le bon Dieu seul peut la convertir. Si elle me demande, vous me ferez appeler.

Je sortis, j'allais m'embarquer dans mon canot, quand, tout à coup, un jeune homme sort à la hâte de la loge et me crie :

— Reviens, ma grand-mère te demande.

Je regagne la loge.

— Eh bien, nokkoum, tu me demandes ?

— Oui, c'est vrai, je suis méchante, j'ai fait du mal, beaucoup. Je fais pitié, lave-moi de mes péchés ; je hais le mauvais Esprit. Place-moi dans le chemin qui conduit à Jésus.

J'admire la grande miséricorde du Cœur de Jésus, dont les promesses de Notre Seigneur à sainte Marguerite-Marie se réalisaient ce soir-là, dans ce petit coin inconnu du monde, en faveur de la plus misérable et de la plus abandonnée des créatures humaines. Après le baptême et l'absolution, sous condition, je lui administrai les derniers sacrements et je quittai, le cœur content, cette pauvre créature régénérée. Elle garda son chapelet béni au cou et l'image du Cœur de Jésus sur la poitrine.

Le dimanche suivant, quand tous les canots protestants de la grosse île passèrent devant la Mission pour aller au prêche de leur ministre, un groupe débarqua à notre quai. C'étaient les enfants de la vieille grand-mère amenant dans un canot leur pauvre malade couchée comme dans un cercueil. Elle avait à peine un souffle de vie. Ces bonnes gens se privèrent d'aller au temple, se croyant obligés d'amener leur mère, au moins pour que je la fassé prier le dimanche.

Ils se contentèrent de tirer à terre sur le gazon, le canot de la malade.

Appelé, j'allai la voir, et toute la population se mit à me suivre.

Du fond de son canot, les mains jointes, la croix de son chapelet entre les deux pouces :

— N'ossisim, mon petit-fils, me dit-elle, fais-moi prier encore une fois avant que je meure.

Et de sa main décharnée et tremblante, elle fit le signe de la croix. Elle répéta avec moi le *Pater* et l'*Ave* dans sa langue.

— Merci, dit-elle ; maintenant, je partirai pour aller voir Jésus.

Le lendemain, elle rendait doucement son âme à Dieu.

BONALD, O.M.I.

Que de malades, parfois, sont abandonnés ! Soyez apôtres auprès d'eux ; préparez avec bonté, patience, sans jamais vous décourager, la venue du prêtre. N'oubliez pas que votre force est en Jésus, en Marie, qui seuls peuvent toucher les âmes.

(*Le Messager*).

LE BÉNÉDICTÉ

Le roi d'Aragon, qui était un vrai chrétien, avait appris avec peine que ses pages négligeaient de prier avant et après le repas. Il voulut leur donner une royale leçon. Il les invita à sa table. Selon leur habitude, ces gentils éphèbes oublièrent le signe de croix et le Bénédicité, et se mirent à table comme d'autres se mettent à l'auge.

Le roi avait aussi invité un mendiant auquel il avait prescrit un cérémonial à observer. L'homme obéit ponctuellement. Il entra avec ses haillons, le repas déjà commencé ; sans saluer personne, sans regarder le roi, il se mit à table avec désinvolture, mangea et but à satiété, gardant toujours un profond silence. Puis il se leva, et, sans remercier le roi, s'en alla comme il était venu.

Les pages étaient stupéfaits et n'en croyaient pas leurs yeux. Ils s'étaient attendus à voir chasser cet intrus, ce malappris. Mais Alphonse était resté calme et ne disait rien. Pourquoi ce silence du monarque, qui les étonnait encore plus que la conduite du mendiant ? Ils brûlaient d'impatience. L'un d'eux s'écria :

— Qu'est-ce que ce goujat, cet ours mal léché ? Je ne sais ce qui m'a retenu de lui couper

les oreilles. Comment se fait-il que les iaquais ne l'ont pas jeté dehors ?...

Mais le roi se leva solennellement. Et, fixant d'un regard sévère ses jeunes convives, il martela ces mots :

— Ce mendiant, ce lourdeau, cet ours mal léché, c'est vous, Messieurs, mes pages. Vous êtes plus ingrats et plus malappris que lui. Chaque jour, un roi plus grand que le roi d'Aragon vous offre deux ou trois repas : vous les commencez sans le saluer ; vous les finissez sans le remercier. Vous mériteriez qu'il vous fît mettre à la porte par ses serviteurs, c'est-à-dire par ses anges.

Les pages baissèrent la tête et promirent de se corriger.

ABONNEZ-VOUS A
L'ACTION CATHOLIQUE

le journal des familles

recommandé par l'autorité

diocésaine.



UN GROUPE DE PÈLERINS DE LA RÉGION DE QUÉBEC QUI SONT PARTIS LE 28 MAI
À BORD DU "DORIC" POUR L'EUROPE

CHRONIQUE
LITTÉRAIRE

“Miscellanées”

Par
HENRI
D'ARLES

HENRI d'Arles est un artiste. On l'aperçoit à la seule parure typographique de ses ouvrages. Et notez qu'il est l'auteur canadien dont l'encre choisit le plus volontiers les papiers de choix : des manufactures impériales du Japon, Van Gelder de Hollande, vélin du Marais ou grand vélin de Rives.

Miscellanées, le dernier ouvrage d'Henri d'Arles, nous est présenté par M. Louis Carrier, aux éditions du Mercure, à Montréal. Ces éditions sont récentes. Je crois qu'elles n'ont donné encore, au public canadien-français, que six ou sept volumes. Mais les éditions du Mercure ont une toilette soignée assez rare chez nous ; une allure distinguée, par l'aspect extérieur du volume, le choix des caractères, la disposition des matières. A peine si quelques fautes — ainsi page 42, ligne 22, la manière de couper une syllabe entre une consonne et sa voyelle : *imposs-*, au lieu de *impos-* qu'il faut avoir en français — indiquent que le *typo* est de langue anglaise et les éditions du Mercure préparées au Mercury Press.

“ Rien n'est négligeable dans un ouvrage de pensée pas même l'apparence extérieure. L'enveloppe de l'œuvre d'art, ou son cadre, a son importance. Ce qui compte surtout, c'est sa substance, certes, et aussi la forme sous laquelle elle nous est présentée. L'écrivain doit avoir souci de lui-même et de son public, et se souvenir que la simplicité de ton ne veut pas dire oubli des règles de la syntaxe. Mais j'estime que le fruit de son labeur plaît davantage, s'il s'entoure d'une exécution typographique conforme aux lois du genre, élégante et correcte.”

*

* *

Henri d'Arles s'exprime de cette sorte et fort justement, dans *Miscellanées*. Il écrit encore, dans ce même ouvrage : “ En art rien n'est indifférent. Ce n'est pas se montrer superficiel que d'attacher de la valeur à un titre.

Mistral et d'autres en ont dit la vertu. Quand il sort du banal, quand il est approprié, l'on s'arrête en le lisant ou en l'entendant. S'il a un charme réel, il dispose l'esprit en faveur de ce qu'il annonce. L'imagination travaille dessus, elle se sent inclinée vers une œuvre parée d'un nom de grâce... ”

Or, précisément, je veux chicaner Henri d'Arles sur son titre. *Miscellanées*, vocable savant est trop près de sembler vocable pédant, à tout le moins vocable précieux, lorsqu'il s'agit de désigner des études historiques ou autres.

Certes, il s'agit d'études, de mélanges, pour le dire simplement, qui ne sont pas vulgaires. Loin de là.

La prose de notre auteur, avec celle de Buies peut-être, est la plus vraiment française, la plus pure que nous ayons.

Mais ce *miscellanées* sent un peu la recherche ; ne trouvez-vous pas ?

*

* *

Et ceci frappe d'autant que tout le volume est écrit avec un grand naturel.

Ce style, outre sa correction, se distingue même par sa fermeté et son naturel.

Au long de plus de deux cents pages, je n'y découvre que cette phrase un peu en mauvais équilibre :

“ Autant d'éléments qui contribuent à enfoncer dans les cœurs l'attachement au pays d'origine, et qui sont restés trop longtemps en puissance, et qu'il aurait fallu voir éclore plus tôt, et qui s'imposaient plus impérieusement qu'ailleurs dans ce Canada français, aux frontières mal définies, mal fermées, par conséquent faciles à franchir, pour peu qu'une attraction éblouissante venue du dehors, le mirage d'une vie aisée vinsent tenter des myriades de ses fils en qui l'éducation patriotique n'avait pas fait surgir ces sentiments qui ne sont guère servis et aidés chez nous, par la

conformation géographique et ce que j'appellerai l'influence du milieu."

Il y a là des *frontières* qui traînent après elles adjectifs, participes, infinitifs, subordonnées auxquels s'ajoutent, du reste, des *files* qui amènent eux aussi leur subordonnée, laquelle s'adjoint à son tour des *sentiments* avec relative et incidente.

De toute évidence, neuf lignes un peu négligées, en deux cents pages : un auteur ne peut se permettre une moindre faiblesse.

*
* *
*

Dans *Miscellanées*, Henri d'Arles a groupé des études historiques et littéraires, des fragments d'un journal intime, quelques conférences, un panégyrique.

Ce dernier est de Saint Jean-Baptiste. Il m'a paru remarquable. Simple et tout rempli de doctrine ; sur des textes et un enseignement vieux de dix-neuf siècles une tournure neuve et bien française.

Les études littéraires traitent parfois d'auteurs français, plus souvent de nos auteurs

canadiens et ne sont pas les moins intéressants chapitres de notre critique, si tant est que nous ayons une critique, ce que je veux bien croire, pour ma part.

Quand il touche aux œuvres de nos poètes ou de nos prosateurs, Henri d'Arles le fait avec indépendance, avec un goût sévère peut-être mais sûr. Il rend service de méditer ses conseils.

Vous savez que cet auteur est un patriote convaincu et qui aime faire causer les archives et les vieux papiers. *Miscellanées* fournit une belle étude sur Ferdinand Gagnon, journaliste franco-américain et patriote de marque ; une conférence sur un aspect de l'histoire acadienne, — lequel je n'avais personnellement jamais considéré.

Enfin, je vous affirme que l'on ne perd son temps ni sa peine à lire Henri d'Arles de quelque sujet qu'il vous entretienne.

Et *Miscellanées*, malgré leur titre, feront la joie de vos heures de loisir.

Ferdinand BÉLANGER.

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE DE MARS

- 1 — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU
COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.
- 111 — PROGRAMME MENSUEL :
- | | |
|---|-------------------|
| RELIGION..... | Eugène Achard |
| FRANÇAIS : | |
| Cours préparatoire et inférieur..... | Eugène Achard |
| Cours moyen..... | Émile Girardin |
| Cours supérieur..... | A. Thibault |
| Cours complémentaire..... | Wilfrid DuCap |
| LA REDACTION par l'image..... | Eugène Achard |
| UNE CHANSON par mois (<i>L'amitié</i>). | |
| LA LEÇON D'ANGLAIS. | |
| ARITHMÉTIQUE : | |
| Cours préparatoire, inférieur et moyen..... | Eugène Achard |
| Cours supérieur..... | Roch Pinsonneault |
| Cours complémentaire..... | Jules Chrusten |
| LE CALCUL RAPIDE..... | Eugène Achard |

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

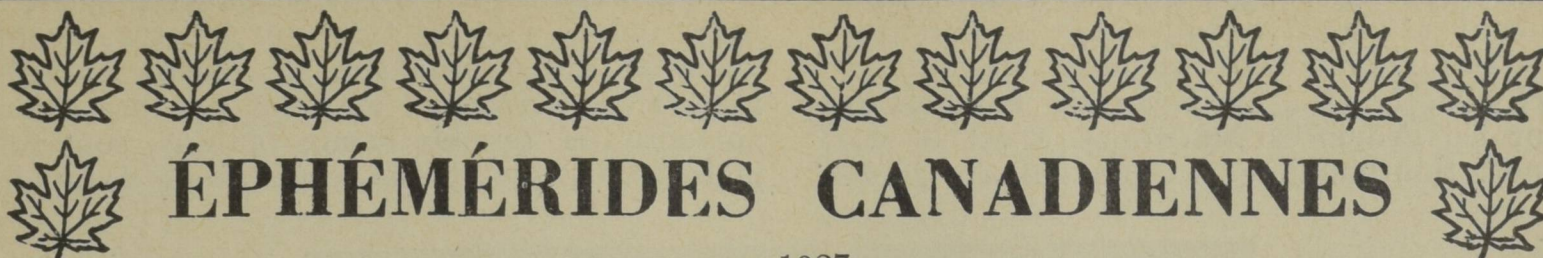
Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD,
143, Villeneuve-Ouest, Montréal

Abonnez-vous à

L'ACTION CATHOLIQUE

Si vous ne l'êtes pas encore, abonnez-vous dès maintenant. L'autorité diocésaine désire que L'ACTION CATHOLIQUE pénètre dans tous les foyers catholiques de son diocèse. Ce journal peut sans crainte être laissé entre les mains de votre femme et de vos enfants. C'est le journal des familles chrétiennes.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MAI 1927

2.— A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, décède Mgr C.-A. Marois, P. A., doyen du chapitre de Québec et vicaire-général honoraire, à l'âge de 78 ans. Le défunt a été trente-cinq ans vicaire général du diocèse de Québec.

— Au Collège de l'Assomption, décède M. l'abbé J.-T. Lafortune, ancien curé de St-Édouard de Napierville, à l'âge de 69 ans.

3.— Quatre missionnaires des Pères Blancs arrivent à Québec pour un séjour de quelques mois au pays nata'. Ce sont les RR. Pères Édouard Michaud, qui a passé une vingtaine d'années dans l'Ouganda; W. Sarrazin, qui a fait un séjour de quinze ans au Nyassa, et Edmond Bélisle, qui revient des missions du Soudan, et le R. Frère Honoré qui a été assigné par ses supérieurs à la maison de Saint-Mathias, sur Richelieu.



MLLE SIMONNE LANDRY
du couvent de St-Adolphe

— Mlle Simonne Landry, du couvent de Saint-Adolphe, au Manitoba, se classe première de la section française dans un concours organisé par le journal *Free Press* sur le 60ème anniversaire de la Confédération.

— Au Séminaire des Eudistes de Charlesbourg, près Québec, a lieu la clôture solennelle d'un triduum en l'honneur des Bienheureux Martyrs eudistes, béatifiés par S. S. Pie XI, le 17 octobre 1926. S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, célèbre pontificalement, et S. G. Mgr Boudrillart, Evêque titulaire d'Himéria et recteur de l'Institut Catholique de Paris, prononce le panégyrique des quatre nouveaux bienheureux.

6.— Les États-Unis suppriment l'embargo sur la crème et le lait provenant de la province de Québec, sauf pour le lait expédié de la ville de Montréal. Cet embargo avait été mis le

mois dernier sur nos produits laitiers à la suite de l'épidémie de typhoïde qu'a éprouvée la grande Métropole.



Feu le chanoine J.-A. MOREAULT

— Au Séminaire de Rimouski, décède M. le chanoine J.-A. Moreault, supérieur de cette institution, à l'âge de 47 ans.

8.— A Limoilou, Québec, on célèbre l'arrivée des RR.PP. Capucins à la tête de cette florissante paroisse.

9.— La Commission royale sur les théâtres que préside S. Hon. le juge Louis Boyer, commence à siéger à Québec.

— M. Jean Brunhes, savant professeur de géographie humaine au Collège de France, inaugure une série de cours à l'Université Laval de Québec.

— La mise en nomination des candidats pour l'élection provinciale de Québec a lieu aujourd'hui. Les libéraux ont onze des leurs élus par acclamation.

12.— S. G. Mgr Rouleau, O. P., archevêque de Québec, part pour New-York d'où il s'embarquera pour Rome. M. l'abbé Edgar Chouinard, assistant-secrétaire de l'archevêché de Québec, accompagne Sa Grandeur pendant son voyage ad limina.

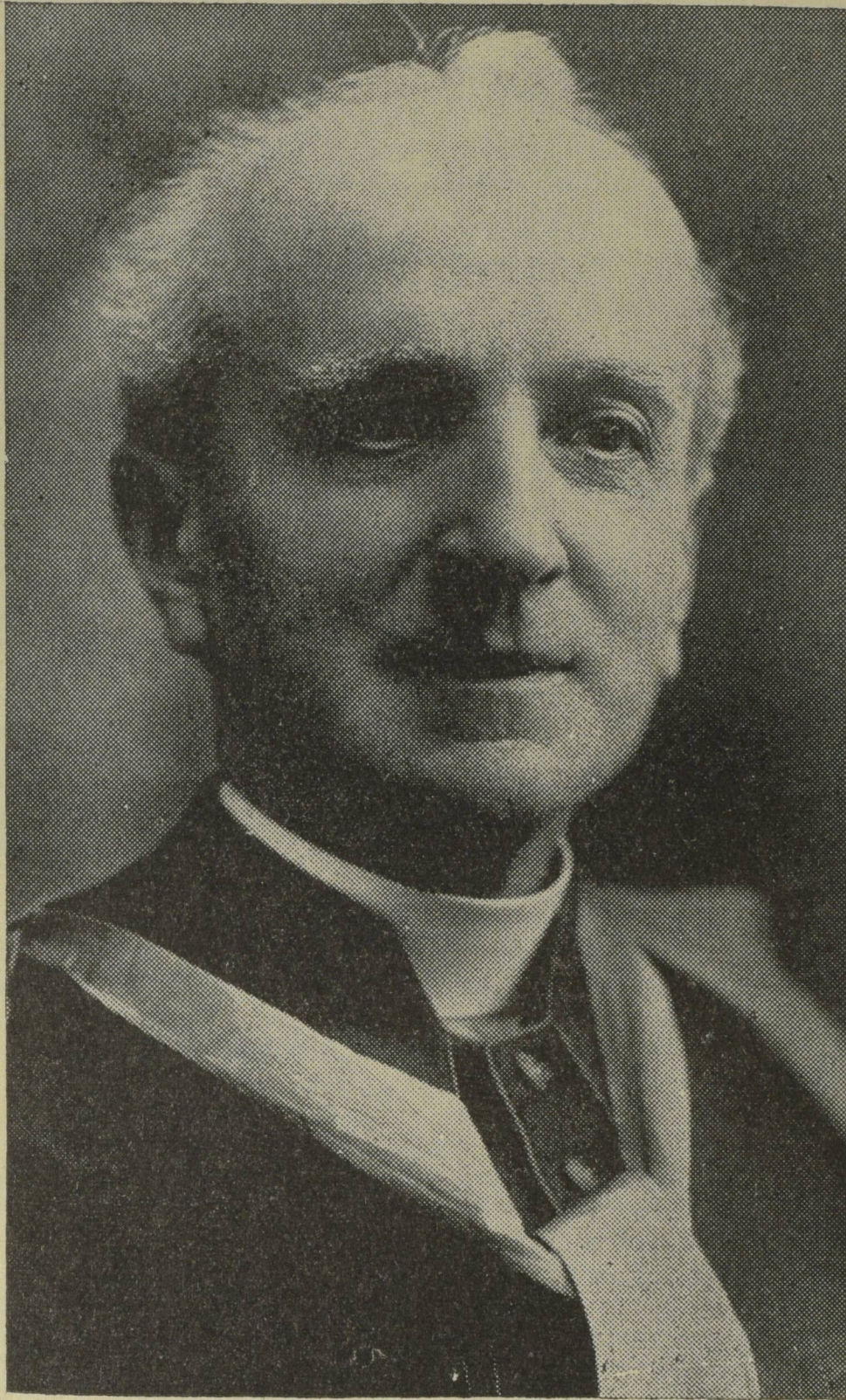
14.— Pour commémorer le 60e anniversaire de la Confédération canadienne, le ministère des Terres et Forêts de la province de Québec a résolu de faire planter de jeunes érables dans les chefs-lieux de chacun des 65 comtés dont se composait notre province, au 1er juillet 1867.

— Le T. R. P. Murray, ci-devant recteur du Collège St-Mary, dirigé par les RR. PP. Rédemptoristes, à Brockville, Ont., est élu Provincial de son Ordre, pour la province cana-

dienne de langue anglaise. Il aura sa résidence au couvent des Rédemptoristes, à Toronto.

— Les Dominicains viennent de fonder à Sackville, N. B., un poste de missionnaires pour les Provinces Maritimes. C'est le R. P. Benoît Bourbonnière, du couvent de Québec,

— A l'instar de ce qui se passa naguère à Montréal, la ville de Calgary, Alberta, semble menacée d'une épidémie de chiens enragés. Déjà trois personnes mordues par des chiens porteurs du terrible venin rabique, sont fort malades. On craint que le mal fasse de rapides



FEU MGR C.-A. MAROIS
Vicaire général honoraire de Québec

qui ira prendre la direction de cette nouvelle maison.

16. — Aux élections qui ont eu lieu aujourd'hui dans la Province de Québec, le gouvernement de l'hon. Taschereau revient au pouvoir avec une majorité accrue.

En effet 74 libéraux sont élus contre dix conservateurs seulement.

progrès, et le ministre fédéral de l'Agriculture, M. Motherwell, s'est laissé persuader qu'il devait intervenir.

17. — M. Louis-Alexandre Seers, doyen du Barreau de la province de Québec, décède à l'âge de 92 ans. Admis au Barreau en 1862, il pratiqua d'abord à Montréal, puis à Beauharnois. Le défunt fut le contemporain et l'ami

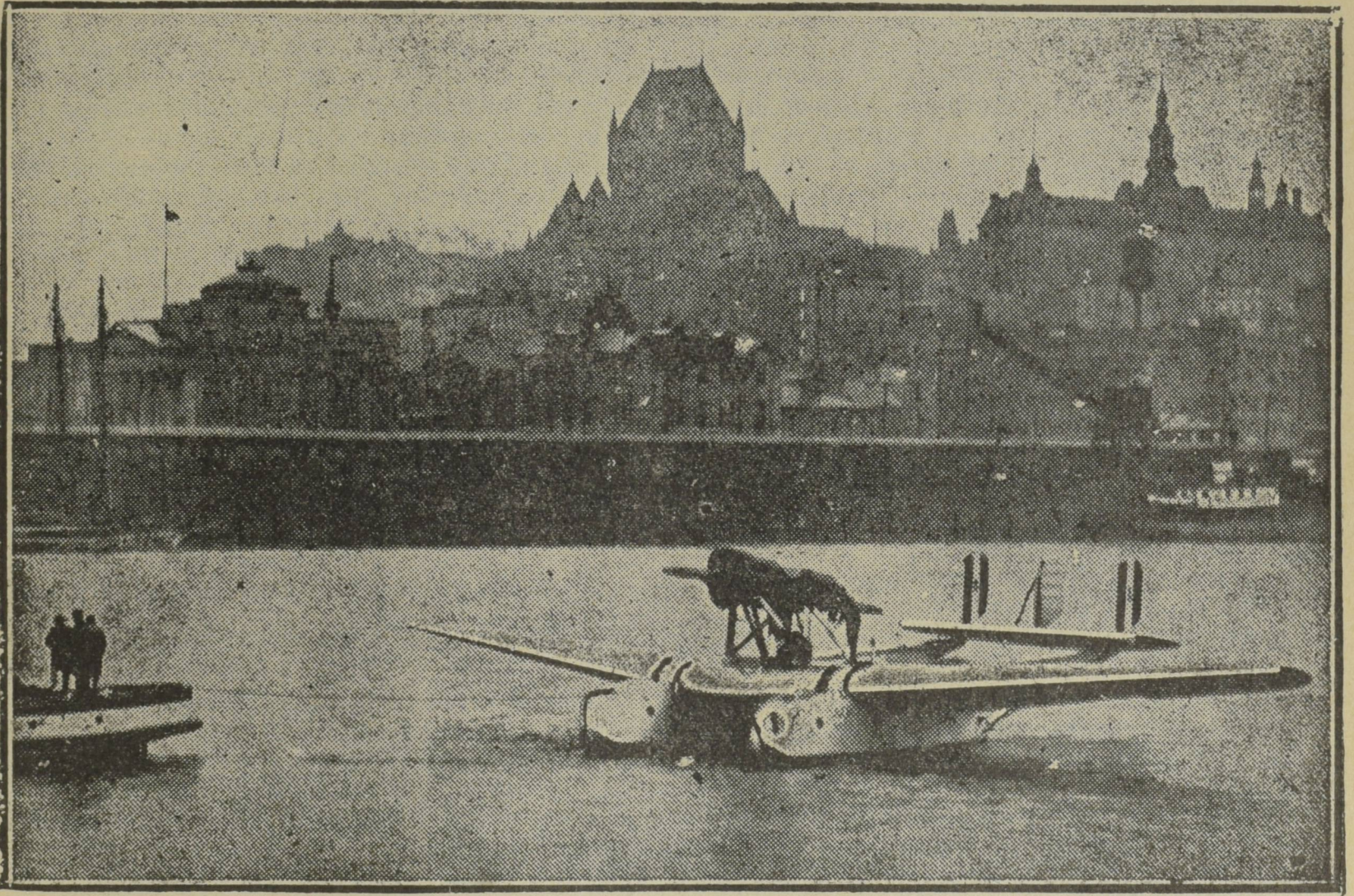
de Chapleau, David, Crémazie, Sicotte et de plusieurs autres figures bien connues. Il s'occupa activement de plusieurs campagnes politiques.

18.— Le commandant marquis de Pinedo, célèbre aviateur italien, et ses deux compagnons, quittent Montréal ce matin à destination de l'île Shippegan, N. B. Son avion, le *Santa Maria II*, passe au-dessus de Québec vers deux heures de l'après-midi. Les aviateurs se rendent jusqu'à Rivière du Loup, mais le mauvais temps les force de revenir à Québec, où ils passent la nuit. Le commandant de

succéder au juge Iddington, qui a pris sa retraite, pour cause de limite d'âge.

— Le ministre canadien à Washington, l'honorable M. Vincent Massey, poursuit une série de conférences actives avec le Secrétaire d'État yankee Kellogg. On espère qu'il en résultera bientôt un modus vivendi réciproquement acceptable, au sujet des ouvriers canadiens qui passent la frontière pour aller accomplir, chaque jour, leur besogne quotidienne, aux États-Unis.

19.— Les cadets des diverses maisons d'é-



L'AVION DU COMMANDANT DE PINEDO

Photographie prise devant Québec

Pinedo a déjà fait 20,000 milles et il lui reste près de 4,000 milles à parcourir pour se rendre à Rome où se terminera sa randonnée.

— Mlle Simone Landry, de St-Adolphe, Manitoba, obtient à Toronto, le second prix d'éloquence, dans un concours ouvert aux élèves des écoles intermédiaires du Canada. Elle a parlé en français. On se rappelle que Mlle Landry avait décroché le premier prix de la section française, le 3 mai courant.

— On annonce officiellement que l'honorable juge R.-R. Smith, de la Cour Suprême de l'Ontario, ancien député fédéral de Cornwall et Stormont, dans la même province, est promu au banc de la Cour suprême du Canada, pour

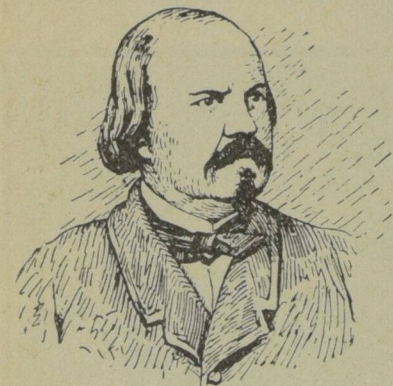
éducation de Québec et de Lévis sont passés en revue à Québec sur la place du Manège militaire, par l'hon. Ralston, ministre de la Défense Nationale, et le général MacBrien, chef de l'état-major.

20.— A Québec, au Château Frontenac, sous les auspices du Pacifique Canadien, s'ouvre le Festival de la Chanson et des Métiers du Terroir. Cette manifestation, qui durera trois jours, est organisée par le Musée national du Canada.

22.— A Ottawa, décède Mgr J.-O. Routhier, P. D., et ancien vicaire général du diocèse, à l'âge de 90 ans et cinq mois.

23. — On s'inquiète à Montréal d'une recrudescence de l'épidémie de typhoïde. Par mesure de prudence, le directeur du service provincial d'hygiène, M. le Dr Lessard, ordonne la fermeture de trois crémeries.

— Dans une lettre adressée à son collègue, le plus ancien de la députation oppositionniste à Québec, M. Renaud, député de Laval, M. Arthur Sauvé, député des Deux-Montagnes, se démet de ses fonctions de chef de l'opposition provinciale.



OCTAVE CRÉMAZIE

— La Société des Poètes et celle des Arts, Sciences et Lettres de Québec célèbrent à Québec, le centenaire de la naissance de notre poète national, Octave Crémazie.

24. — Notre compatriote, M. Raymond Denis, président général de l'Association Catholique Franco-Canadienne de la Saskatchewan,

est invité par le gouvernement de sa province à faire partie en quatrième choix, après les délégués des villes de Régina, Saskatoon et Moose Jaw, du comité provincial des fêtes du soixantenaire de la Confédération.

— Par une résolution unanime la "Jeunesse Conservatrice de Montréal" prie M. Arthur Sauvé de vouloir bien ajourner après la tenue du futur congrès provincial des conservateurs sa détermination d'abandonner la direction du parti.

— On annonce qu'à partir du premier juin, les navires ne tirant pas plus de 25½ pieds pourront suivre le chenal nord du fleuve Saint-Laurent.

25. — On célèbre avec grande solennité à Saint-Pascal de Kamouraska, aujourd'hui et demain, le centenaire de la paroisse et le jubilé sacerdotal de M. le chanoine Alph. Beaudet, ancien curé et fondateur de l'école normale classico-ménagère de St-Pascal.

— A la suite d'une séance du cabinet fédéral, le T. H. M. Mackenzie-King, premier ministre du Canada, annonce que son gouvernement va mettre fin à l'entente commerciale que notre pays avait depuis cinq ans avec la Russie. Le chef du gouvernement canadien explique que cette démarche ne fut nullement "inspirée" du dehors, mais bien toute spontanée, et résultant de la conviction acquise que la Russie des soviets, chez nous, a trahi ses engagements.

— Eugène Bigaouette, de Québec, accusé d'avoir tué sa vieille mère, est trouvé coupable à la suite d'un second procès qu'il vient de subir devant S. Hon. le juge Marchand, et il est condamné à être pendu le 19 août.

27. — Le ministère des Terres et Forêts de la province de Québec a résolu de faire planter 1,600,000 jeunes arbres, au cours de la présente année.

— Les recettes brutes du Réseau National Canadien, pour avril dernier, ont dépassé de \$1,400,000, et les recettes nettes, de \$75,219.47, ou 2.75 p. c., celles d'avril 1926.

28. — Une soixantaine de pèlerins canadiens français partent à bord du *Doric* de la ligne White Star, pour un voyage à Rome, Lourdes, etc. Ce pèlerinage a été organisé par les RR. Pères Capucins sous le patronage de l'*Action Catholique*.

29. — La crypte de la nouvelle basilique de Ste-Anne de Beaupré est ouverte au culte. Elle peut recevoir 1,500 personnes assises et autant debout dans les allées.

— Aux Trois-Rivières se tient la quatrième journée catholique" annuelle, ou congrès plénier des anciens des retraites fermées de la province de Québec. Plus d'un millier d'anciens retraitants y assistent.

30. — Par décision de S. G. Mgr Decelles, évêque de S.-Hyacinthe, une nouvelle paroisse, la troisième, est établie en sa ville épiscopale. La première au Canada, cette paroisse naissante sera dédiée au Christ-Roi.

31. — M. le commandeur Cyrille Tessier, de Québec, célèbre le 68^e anniversaire de son admission à la pratique du Notariat.

L'HOMME JUGÉ PAR LES FEMMES

Le *Daily Mirror* a proposé à ses lecteurs de répondre à cette question :

A quel âge l'homme est-il le plus prétentieux ?

Et, résumant les nombreuses réponses recueillies par lui sur cette question, il a dressé le tableau suivant :

De 14 à 16 ans : très égoïste et très vain.

De 16 à 20 : modeste, insouciant ; époque d'effacement.

De 20 à 25 ans : réapparition de la vanité, en ce qui concerne surtout les aptitudes.

De 25 à 40 : absence complète de fatuité ; l'homme est trop absorbé pour s'occuper de sa personne.

De 40 à 50 ans : période de vanité "consciente" et aiguë, se manifestant par une extrême recherche dans la toilette.

Il paraît que ce sont des femmes surtout qui ont fourni à notre confrère les éléments de son enquête.

Oh ! l'éloquence ! une foule frémissante sous la parole d'un homme, une âme sur toutes ces âmes !

Marie JENNA.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LES DENTS

COMMENT LES CONSERVER

NOUS avons vu ce que sont les dents, comment elles poussent, et comment elles s'en vont. Une chose dont tout le monde convient, c'est qu'elles s'en vont facilement, trop facilement, et tôt, beaucoup trop tôt.

Cela est dû à des causes sur lesquelles il doit être possible d'exercer des influences. Pourquoi alors ne pas le tenter.

Au vrai, on le tente beaucoup ailleurs, notamment aux Etats-Unis, le pays actuellement le plus avancé au sujet de l'hygiène dentaire, et de ce qu'on est convenu d'appeler la prophylaxie, c'est-à-dire l'art de conserver les dents.

Il ne faut pas être indifférent à cette conservation, pour cette première raison d'abord, qu'il n'y a rien d'inutile dans le corps humain ; et que l'on peut bien tenter de suppléer un organe disparu, mais c'est un pis aller ; l'état normal étant toujours préférable.

*

* *

J'ai dit le mois dernier comment les dents partent par carie.

Parmi les caries, il y en a une particulièrement rapide, et contre laquelle les moyens locaux sont impuissants ; je veux parler de la carie blanche. Pendant que la carie noire peut durer des années, la blanche évolue avec une rapidité particulière, en quelques semaines ou quelques mois, et sur plusieurs dents à la fois.

Inutile de recourir au dentiste ; il est impuissant en l'espèce ; c'est le médecin qu'il faut voir, car la carie blanche dépend d'un mauvais

état général. La preuve c'est qu'elle se développe souvent dans la convalescence des maladies graves, ou au cours de maladies longues et particulièrement débilitantes, telle la tuberculose. L'organisme, dans ces cas, est privé de plusieurs éléments essentiels, dont les sels de calcium, ou de chaux, qui rentrent pour une large part dans la composition de la dent. L'indication est de redonner à l'organisme ce qui lui manque ; c'est au médecin qu'il faut s'adresser.

*

* *

Pour la carie ordinaire, il est des moyens de la prévenir, et le premier, qui est à la portée de chacun sans qu'il soit besoin de recourir à l'homme de l'art, est la propreté de la bouche. Il repose sur ce principe général que le milieu buccal étant alcalin, et l'émail des dents étant attaqué par les acides, il importe d'empêcher que ces derniers se développent dans la bouche.

Et comment les acides se développent-ils dans la bouche ?

Le plus souvent par la fermentation des parcelles d'aliments restées entre les dents ou entre leurs cavités. De là la précaution élémentaire de se nettoyer les dents aussi souvent que nécessaire, et particulièrement après chaque repas.

En effet, chaque fois que l'on mange, les aliments, divisés en fines parcelles par la mastication, ne sont pas complètement déglutis. Une partie se fiche entre les dents ou dans leurs anfractuosités ; elle peut rester là plusieurs jours, jusqu'à ce qu'une action chimique, la fermentation, l'ait fait disparaître ; l'acide, ainsi développé par cette fermentation, est en contact plus ou moins prolongé avec l'émail de la dent et y produit son effet.

*

* *

Prenez une goutte d'acide quelconque, placez-la sur la dent et frottez légèrement avec un linge ; vous constatez que la dent blanchit immédiatement ; passez ensuite la pulpe du doigt sur la partie blanchie ; vous constaterez qu'elle est un peu plus rugueuse que la voisine ; l'émail a été attaqué, et parce qu'attaqué il subira plus facilement une nouvelle attaque de l'acide. Or, la fermentation produit de l'acide qui attaque l'émail, et d'autant plus constamment que les parcelles alimentaires sont plus nombreuses et font un séjour plus prolongé entre les dents. L'émail détruit, l'ivoire cède facilement et voilà la dent gâtée, le nerf mis à nu. Remarquez que la carie commence le plus souvent entre les dents, ou à la ligne qui précède immédiatement la gencive, c'est-à-dire aux endroits où les parcelles d'aliments séjournent le plus facilement, et donc produisent de l'acide.

*
* *

La conclusion est facile : Empêchons les parcelles d'aliments de séjourner là, c'est-à-dire nettoions soigneusement les dents à l'aide d'une brosse appropriée chaque fois que nous mangeons, et méfions-nous des pâtes ou poudres dentifrices qui *blanchissent* les dents ; elles peuvent renfermer des acides.

Une autre précaution est de faire visiter ses dents au moins une fois l'année, et mieux deux ou trois fois, par un homme de l'art. Celui-ci découvrira les caries insoupçonnées et les remplira à temps pour les empêcher de s'étendre.

Une troisième est celle-ci. Lorsqu'on a constaté soi-même une carie, il ne faut jamais négliger de la faire traiter sans retard. Autrement c'est la perte certaine de la dent atteinte, et probablement celle des autres affectées par ce mauvais voisinage.

*
* *

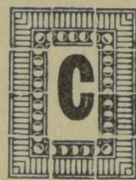
Tout le secret des Américains qui conservent remarquablement leurs dents est de les bien nettoyer, non pas par intermittences, mais constamment, puis de les faire traiter à temps.

Pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

Il n'y a là rien de difficile ; et les résultats sont si bons !

LE VIEUX DOCTEUR.

Le café



COMBIEN parmi vous, chers petits amis, savourent avec délices un bon café au lait et savent apprécier l'arôme d'un excellent moka ! Cet article vous dira l'histoire et l'origine de ce breuvage si goûté par chez nous.

Nulle part en Europe on ne fait une aussi grande consommation de café qu'en France : son usage y est devenu si commun, si fréquent, que la précieuse graine est arrivée à être un objet de première nécessité, et bien certainement sa disparition subite serait considérée comme une calamité publique. En fait, durant le blocus continental décrété par Napoléon Ier dans le but de tuer le commerce anglais, le café étant devenu fort rare, en conséquence de cette mesure, les savants durent s'ingénier à trouver un remplaçant à cette denrée que la population réclamait à grands cris ; ajoutons que la science ne sut trouver pour remplacer le café que la chicorée torréfiée, un maigre remplaçant ! Et cependant l'usage du café ne remonte pas en France au delà de deux cents ans. C'est à peine si avant le XVIIe siècle quelques savants connaissaient la graine arabe, et encore s'étaient-ils contentés de la classer parmi les drogues pharmaceutiques, au rang des excitants.

Le caféier, ou arbre à café, est indigène des hauts plateaux de l'Abyssinie, où il forme à l'état inculte de vastes fourrés ; mais c'est en Arabie qu'il a été pour la première fois cultivé et employé. C'est un élégant arbuste, dont le port et l'aspect rappellent quelque peu notre cerisier commun ; ses fruits, analogues comme forme et comme couleur à certaines cerises, renferment sous une pulpe sans saveur deux noyaux accolés et enveloppés d'une pellicule commune ; ce sont ces noyaux qui constituent les grains de café, bien connus de tous nos lecteurs. Ces grains sont recueillis, séchés, et prennent alors une consistance cornée.

Dès la plus haute antiquité, quelques tribus arabes avaient appris à griller ces grains et en les mélangeant, après les avoir broyés, avec de l'eau chaude, à fabriquer la liqueur noire que nous appelons café. Seulement ce mélange d'eau chaude et de grains torréfiés, auquel les Arabes se tiennent encore aujourd'hui, était loin de constituer une boisson très agréable, car le buveur ingurgitait à la fois et les grains en poudre et l'infusion.

Aussi l'usage du café fut-il fort long à se propager chez les peuples voisins de l'Arabie. Au XVe siècle seulement il passa en Perse, où les Persans, plus raffinés que les sauvages Arabes, en tirèrent cette infusion claire, brillante qui caractérise le café bien fait.

De la Perse, le café passa en Turquie. En 1615, le voyageur Pietro della Valle écrivait de Constantinople à un Romain, son ami, qu'avant peu il enseignerait à l'Europe comment on prenait le *cahué* ; les Turcs nommaient ainsi ce breuvage. En 1644, des négociants de Marseille introduisirent l'usage du café dans cette ville. Thévenot, de retour de ses voyages, en 1658, en usait à Paris et ne manquait pas d'en régaler ses hôtes. Mais le café ne fut mis à la mode qu'en 1669, par l'ambassadeur de Turquie, Soliman-Aga. Visité par plusieurs personnes distinguées, il leur fit servir du café suivant l'usage de son pays. "Si pour plaire aux dames, dit Le Grand d'Aussy dans sa *Vie privée des Français*, un Français leur eût présenté cette liqueur noire et amère, il se fût rendu à jamais ridicule ; mais ce breuvage était servi par un Turc, par un Turc galant ; c'en était assez pour lui donner un prix infini. D'ailleurs les yeux étaient séduits par l'appareil d'élégance et de propreté qui l'accompagnait, par ces tasses brillantes de porcelaine dans lesquelles il était versé, par ces serviettes ornées de franges d'or, que des esclaves présentaient aux dames. Joignez à cela des meubles, des habillements et des usages étrangers, la singularité de parler au maître du logis par interprète, celle d'être assises par terre sur des carreaux, etc., et vous conviendrez qu'il y avait bien là plus qu'il ne fallait pour tourner la tête à des françaises. Sorties de chez l'ambassadeur avec un enthousiasme qu'il est aisé d'imaginer, elles s'empressaient de courir chez toutes leurs connaissances pour parler de ce café qu'elles avaient pris chez lui, et Dieu sait comme l'un et l'autre étaient exaltés."

Cet engouement propagea bientôt l'usage du café, quoiqu'il fût alors bien cher. On n'en trouvait qu'à Marseille, et en très petite quantité. La livre se vendait jusqu'à quarante écus qui feraient plus de 300 francs de monnaie actuelle.

Bientôt il s'établit à Paris des maisons spéciales pour la vente de la liqueur du café.

"En 1672 dit Le Grand d'Aussy, un Arménien, nommé Pascal, ouvrit à la foire Saint-Germain et ensuite sur le quai de l'École, un café semblable à ceux qu'il avait vus à Constantinople et dans le Levant. D'autres Levantins, à l'exemple de Pascal, établirent des cafés. Quelques-uns se firent cafetiers ambulants. Ceints d'une serviette blanche, ils portaient devant eux un éventaire de fer-blanc qui contenait les ustensiles nécessaires pour faire le café. Dans la main droite ils portaient un petit réchaud avec une cafetière ; dans la gauche, une fontaine pleine d'eau pour remplir la cafetière quand il serait nécessaire. Ils allaient avec cet appareil, de rue en rue, annonçant à grands cris leur café. Quoiqu'ils ne le vendissent que deux sous la tasse, ils n'eurent aucun

succès, parce que le goût du café n'avait pas encore pénétré dans les classes inférieures. Les cafetiers qui tenaient boutique ne réussirent pas mieux, parce qu'on ne trouvait dans leurs cafés ni propreté ni commodité.

"Le premier qui comprit la nécessité d'orner son café avec goût, fut l'Italien Procope, qui s'établit d'abord rue de Tournon, et ensuite rue des *Fossés-Saint-Germain-des-Prés* (aujourd'hui, rue de l'*Ancienne-Comédie*), en face de la Comédie-Française.

"Il vendit du café, du thé, du chocolat, des glaces, et des liqueurs de toute espèce. Son succès fut rapide, et il eut un si grand nombre d'imitateurs que, dès 1676, il fallut réunir en corporation les cafetiers ou limonadiers. Ils étaient généralement désignés sous ce dernier nom."

Les cafés se multiplièrent tellement pendant le XVIIIe siècle, qu'on en comptait six cents à Paris sous Louis XV ; aujourd'hui on les compte par milliers.

Ces établissements devinrent bientôt le lieu de réunion des gens de distinction, et firent abandonner complètement les cabarets, où se rendaient encore sans honte les grands seigneurs. L'influence des premiers cafés publics fut donc profitable aux mœurs du XVIIe siècle, aussi profitable qu'elle devait devenir plus tard pernicieuse.

L'usage du *café au lait*, devenu si populaire, est presque aussi ancien que celui du café. En 1690, Mme de Sévigné écrivait de sa terre des Rochers : "Nous avons ici de bon lait. Nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer de ce bon lait et de le mêler avec du sucre et de bon café."

Ajoutons tout de suite que les effets du café mélangé au lait sont bien différents de ceux du café pur. Tandis que ce dernier est un stimulant et à un certain degré un fortifiant, le café au lait est débilitant, et son usage constant peut devenir nuisible.

Dans l'origine on tirait le café directement de l'Arabie. Il arrivait à Marseille par la Turquie ou l'Égypte. Des amateurs de Saint-Malo furent les premiers qui allèrent directement le chercher à Moka. En 1709, ils équipèrent deux vaisseaux qu'ils envoyèrent dans ce port, et qui en revinrent avec une cargaison considérable de café.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que l'on essaya d'introduire la culture du café dans nos colonies. Déjà, antérieurement, les Hollandais avaient transporté dans leurs colonies des caféiers qui réussirent si bien, qu'en 1690, l'île de Batavia en était presque entièrement couverte. De Batavia, ils en transportèrent à Surinam, sur la côte de la Guyane, où les caféiers eurent le même succès. Les colonies françaises restèrent bien en arrière, et Paris en eut avant elles. En 1713 ou 1714, le bourg-

estre d'Amsterdam en envoya au roi de France deux boutures, qui furent cultivées dans le Jardin des Plantes. En 1720, Jussieu, directeur de cet établissement, remit deux plants de café à Des Clieux, qui partait pour la Martinique en qualité de lieutenant du roi. On rapporte que, pendant la traversée, l'eau ayant manqué sur le vaisseau, Des Clieux se priva chaque jour d'une partie de la petite portion qu'il recevait pour arroser les arbustes qui lui étaient confiés. Son dévouement fut récompensé ; ces deux arbustes ont produit les caféiers des Antilles qui sont encore aujourd'hui la principale richesse de ces îles.

Avant cette époque, l'île Bourbon possédait des caféiers, mais sans que les habitants en connussent les propriétés. En 1716, un navire qui revenait de Moka, et qui mouillait à l'île Bourbon, y avait apporté comme curiosité une branche de caféier chargée de fleurs et de fruits ; les habitants, à qui on la montra, furent fort étonnés d'y reconnaître un arbre de leurs montagnes. Ils allèrent chercher des branches de ceux-ci, qu'ils comparèrent ensuite à l'arbre de Moka et qui se trouvèrent être parfaitement semblables.

Aujourd'hui, le caféier est cultivé dans la plupart des pays tropicaux, en Arabie, dans l'Inde, aux îles Bourbon et Maurice, aux

Antilles et dans toute l'Amérique du Sud. Il forme l'objet d'une des branches les plus importantes du commerce du monde.

H. NORVAL.

LES PETITS

Voyons, Jacquot, pourquoi refuses-tu de jouer avec ce petit garçon, il est pourtant bien gentil.

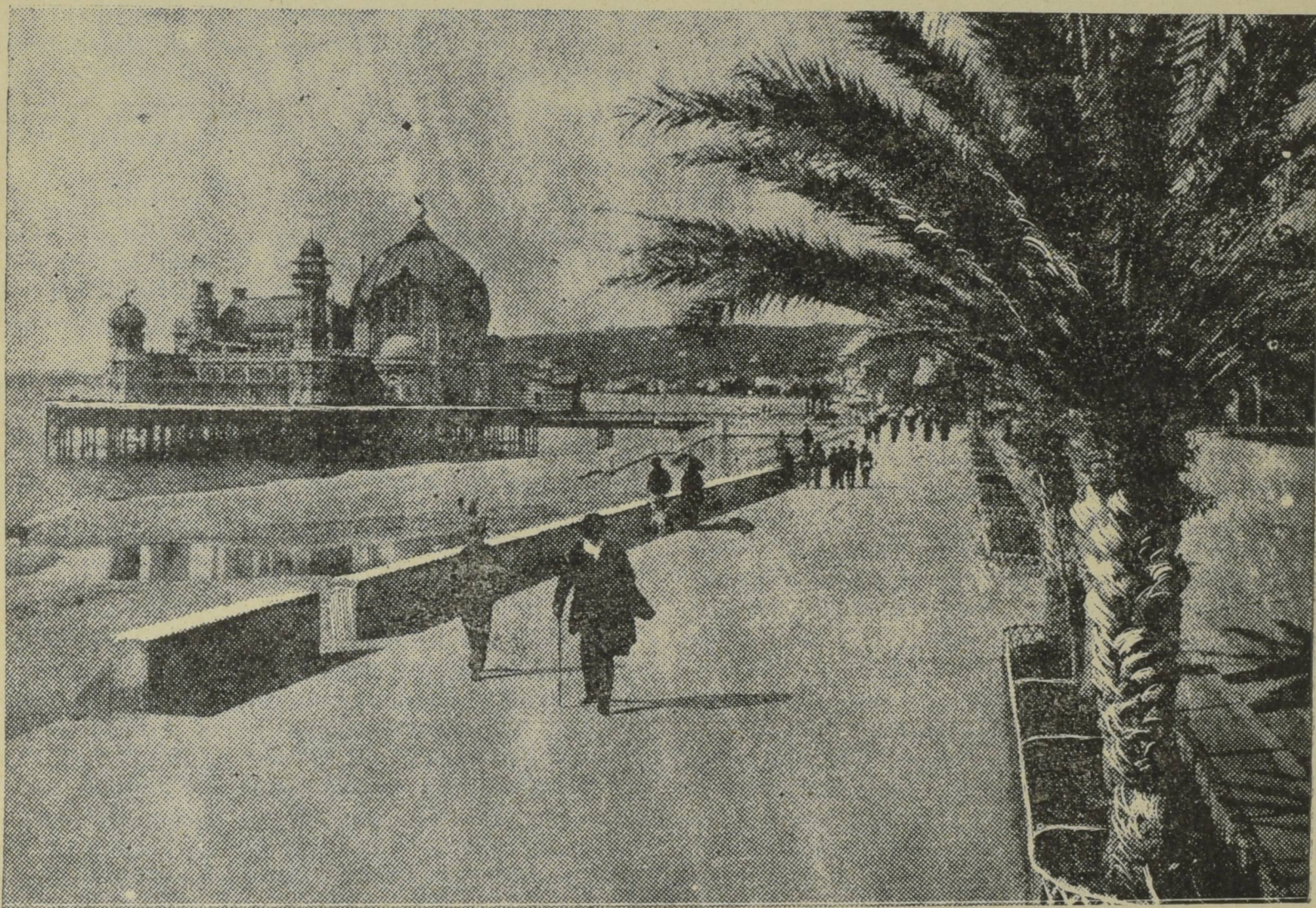
— Non, maman, c'est un menteur.

— Oh ! vraiment ?

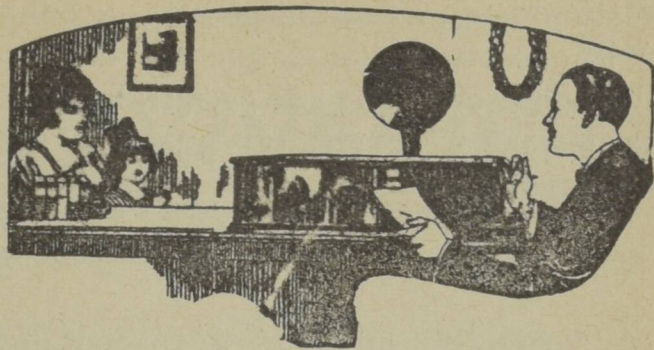
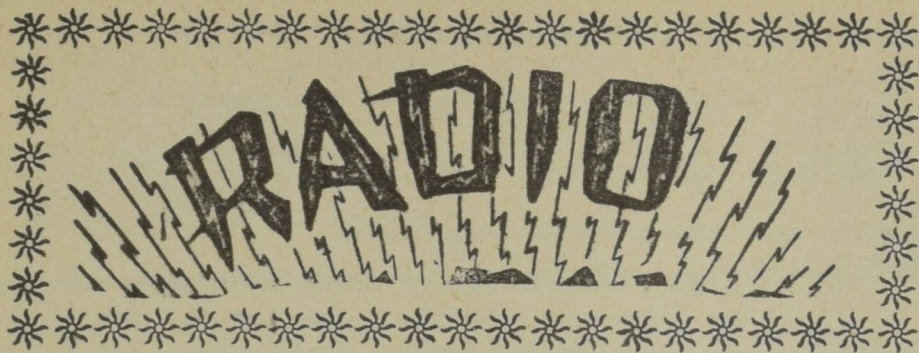
— Mais oui, je lui ai demandé combien il avait de frères, il m'a répondu : " Rien qu'un." J'ai demandé la même chose à sa petite sœur et elle m'a répondu qu'elle en avait deux. Tu vois! . . .

Trop longtemps le pouvoir des femmes s'est surtout exercé par les décrets absolus sur les choses futiles. Ce n'est pas assez de former et de déformer les modes, quand on a mission pour former ou réformer les mœurs. Ce n'est pas assez d'être le charme d'une société, quand on en peut devenir la conscience.

Etienne LAMY.



UNE PROMENADE A NICE



Les écrans métalliques dans les récepteurs

C'EST ainsi que nous croyons devoir traduire ce que les américains appellent les "shields" dans les appareils récepteurs. De plus en plus on reconnaît l'utilité et l'efficacité de ces écrans.

D'une façon générale ces écrans apportent comme avantages : 1° Economie de l'espace, en permettant de construire un récepteur à plusieurs étapes d'amplification dans un espace restreint sans interactions destructives; 2° une plus grande amplification par étapes à cause des courants relativement plus élevés que l'on peut conduire sans couplages indésirables; 3° une neutralisation plus facile et plus stable, parce que les champs magnétiques n'interfèrent pas; 4° une amplification plus uniforme sur toutes les longueurs d'ondes, sans tendance à l'oscillation sur les courtes; 5° une plus grande sélectivité résultant d'un plus grand nombre d'étapes d'amplification à haute-fréquence; 6° influence réduite de la statique et des lignes de pouvoir, qui ne peuvent agir directement sur l'appareil; 7° une plus grande solidité de l'appareil et du filage.

On entend par "écran" tout conducteur métallique installé dans un récepteur dans le but d'éliminer les réactions électro-statiques et électro-magnétiques. L'écran peut être une simple feuille métallique placée entre deux éléments d'un récepteur ou peut être une caisse métallique complète.

La théorie de l'écran est très simple. Tout circuit portant un courant de haute-fréquence est constamment entouré de champs électro-magnétiques et électro-statiques. L'étendue de ces champs est proportionnel à l'énergie de ces circuits. Plus est forte l'amplification, plus est nécessaire l'écran ou la distance entre les

étapes. Une faible amplification exige peu ou pas d'écran. Mais un récepteur à plusieurs étapes doit nécessairement posséder des écrans efficaces. Ces écrans empêchent les lignes de forces d'un champ électrique de pénétrer dans un autre.

On sait que l'on peut obtenir une réponse d'un détecteur placé à deux pieds de deux étapes d'amplification. Si le signal est fort, il y aura une interaction suffisante entre les bobines pour actionner le détecteur. On peut sans doute, diminuer cette interaction en plaçant les bobines à angles différents; mais ce moyen ne peut avoir que des résultats partiels.

Nous disions plus haut que l'écran métallique empêche les lignes de forces d'un champ de pénétrer dans un autre. Cela est exact pour ce qui concerne les courants de basse-fréquence, dans ce cas les lignes de forces suivent le chemin le plus court et le plus facile qui est le noyau de fer ou d'acier. Mais lorsqu'il s'agit des courants de haute-fréquence, les choses se passent différemment. Les lignes de forces d'un champ ne sont pas limitées par l'écran. Mais elles produisent dans cet écran des courants eddy, qui sont neutralisés par les mêmes courants produits de l'autre côté de l'écran par le champ magnétique d'une étape suivante. Il faut se baser sur ce principe pour dessiner un système d'écran pratique et effectif.

L'écran doit être fait de matériel non-magnétique: tels que le cuivre, l'aluminium ou le zinc. Un écran trop mince sert à peu de chose; moins le métal est conducteur plus l'écran doit être épais. Le cuivre doit avoir 1-32 et l'aluminium 3-64 d'épaisseur.

L'écran simplifie considérablement la neutralisation d'un récepteur. Etant donné que les interactions magnétiques sont disparus il ne

reste plus qu'à faire disparaître le couplage dû à la capacité grille-plaque des lampes. Toute méthode classique de neutralisation arrive facilement à ce résultat quand il n'y a pas d'autres couplages qui interviennent.

L.-M. BOLDOC, ptre.

Pour croître, un peuple avant tout doit croire.

Mgr GIBIER.

Les habitudes forment le caractère et le caractère forme la physionomie. Dieu fait les traits, mais chacun fait sa physionomie.

Cardinal MANNING.

Une âme est sainte dans la mesure où elle s'est renoncée. Ce n'est que sur les débris du moi que s'élève l'édifice de la sainteté.

Père de RAVIGNAN, S. J.



VUE DE MONACO



Coin de l'ouvrier

Réflexions de la Saint-Jean



maintes reprises *L'Apôtre* a prêché la nécessité de l'économie et tenté de faire comprendre que l'épargne consiste à mettre de côté une partie des fruits de son travail pour les temps moins heureux.

Nous n'ignorons pas qu'il y a, et qu'il y aura toujours, des personnes qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent réussir à mettre de l'argent de côté. A celles-là, je viens offrir un moyen infailible de s'amasser un petit pécule, et ce moyen c'est l'assurance-vie.

Le premier devoir de tout homme qui se marie, c'est sans conteste de prendre les moyens de protéger sa femme et les enfants qui naîtront de son mariage. L'ouvrier a non seulement le devoir de gagner le pain quotidien, mais il a encore le devoir de pratiquer l'économie, afin que, s'il vient à mourir prématurément, les siens ne soient pas plongés dans la misère. Il n'y a que deux moyens d'atteindre ce but que doit se proposer tout homme de cœur : 1° accumuler rapidement un petit capital pour pouvoir laisser un héritage à sa famille, ou 2° pratiquer l'économie du sou par l'assurance-vie.

Peu nombreux sont ceux qui peuvent amasser un capital, mais tout le monde, ou presque, peut prendre une assurance-vie, qui force à économiser pour rencontrer les primes quand elles deviennent dues, et à s'assurer ainsi à la longue, et presque sans s'en apercevoir, une somme rondelette.

Nous ne sommes payés par aucune compagnie pour faire de la réclame, quand nous disons à nos compatriotes : Si vous prenez une assurance-vie, pourquoi iriez-vous porter votre argent à des sociétés étrangères, quand des associations canadiennes-françaises comme les

Artisans et l'Alliance Nationale, pour ne nommer que celles-là, vous offrent tout autant de sécurité ? Voyez-vous beaucoup d'Anglais entrer dans des sociétés canadiennes-françaises ? Non, parce qu'ils comprennent que le sou capitalisé en coopération forme les millions qui donnent la puissance économique.

Serions-nous plus bêtes et moins patriotes qu'eux ?

Encourageons donc les nôtres de préférence à tout autre. Ce ne serait pas là du chauvinisme, mais bien du patriotisme, et du meilleur.

Que d'œuvres nous pourrions entreprendre et mener à bonne fin si nos sociétés nationales possédaient les capitaux de certaines compagnies américaines ou anglaises !

Le voilà le moyen d'exploiter nos pouvoirs d'eau et autres ressources naturelles avec du capital canadien !

Prenons, par exemple, l'Alliance Nationale, dont nous avons présentement le rapport annuel sous les yeux. Elle a à son actif neuf millions de piastres. C'est cent, deux cents millions qu'elle devrait avoir si nos compatriotes comprenaient mieux leurs véritables intérêts.

Sans doute, il nous faut vivre en harmonie avec nos compatriotes d'origines étrangères, mais nous avons aussi le devoir de vivre d'abord pour les nôtres. D'ailleurs, les Anglais ne pratiquent-ils pas eux-mêmes ce que nous prêchons ici ? Ne nous donnent-ils pas l'exemple de la solidarité sur tous les terrains ? Personne ne songe à leur en faire un reproche. Bien au contraire, nous admirons ce sentiment qui est la norme de leurs actions. Imitons-les donc !

Sur cent cinquante millions de piastres payées en primes en Canada en 1925, savez-vous combien sont tombées dans les coffres des compagnies ou sociétés canadiennes de langue française ? Un peu moins de deux millions, tandis que les compagnies canadiennes

de langue anglaise encaissaient cent millions, et des compagnies étrangères la balance.

Pourquoi donc accordons-nous ainsi aux institutions étrangères plus de patronage qu'aux nôtres? Manquerions-nous de confiance dans nos compatriotes? Si nous étions à ce point méfiants, ce serait un malheur, un grand malheur, car ce défaut non corrigé nous vouerait à tout jamais à un état d'infériorité.

La fête Nationale approche. Nous entendrons de beaux discours sur l'amour de Dieu, de la famille, de la patrie. C'est fort touchant, bien beau ce sentiment. Mais il ne devrait pas, bien au contraire, obnubiler chez les nôtres l'esprit de coopération qui seul donne la force et commande le respect.

Faisons donc un petit examen de conscience et demandons-nous si, sous ce rapport, nous n'avons pas péché par omission, si nous avons bien prêté toujours à nos compatriotes le généreux concours qu'ils sont en droit d'attendre de nous, si nous ne sommes pas trop enclins à un individualisme dangereux qui nous fait nous abstenir quand nous devrions agir, et porter ailleurs le fruit de notre travail et de nos économies.

Nous sommes inférieurs en nombre au Canada. Nous le serons longtemps encore, sinon toujours. Seule la coopération, dans tous les domaines mais surtout sur le terrain économique, peut nous donner la force qui nous manque, nous assurer une légitime part d'influence dans les sphères de la haute finance et de l'industrie en ce pays.

Nous nous sommes laissés devancer — nous pouvions difficilement faire autrement — mais aujourd'hui nous pourrions regagner le terrain perdu... si seulement nous savions vouloir

Pierre LÉPINE.

Le grand mal des âmes, leur grand tourment, c'est une préoccupation anxieuse qui leur ôte la paix et la liberté. Or, de même que la foi délivre les esprits, la confiance délivre les cœurs. Aussitôt qu'on s'abandonne, le cœur se décharge du poids insupportable de lui-même.

Chanoine de BELLELUNE.

Les peuples ne durent qu'autant qu'il y a des saints à tirer de leur multitude.

BOSSUET.

Vie admirable de Matthieu Talbot ⁽¹⁾

(1857-1925)

(Suite)

CHAPITRE V

JEÛNES ET PÉNITENCES

Il faut nous reporter aux grands ascètes de l'Eglise pour trouver une vie de jeûnes et de pénitences aussi austère que celle pratiquée par Matt Talbot. Il rappelle le saint Curé d'Ars.

Le dimanche en dehors du Carême, il déjeûnait vers deux heures, en rentrant de l'église. Ce repas était souvent le seul de la journée. Cependant, s'il n'avait eu qu'un repas léger il mangeait un peu de pain avec du thé, vers six heures, avant de se rendre aux réunions de sa Sodalité.

Les jours ordinaires, il déjeûnait après la Messe, de cacao, de pain et de beurre, et ces mêmes jours, il mangeait un peu de viande à son repas du soir. Jusqu'à sa maladie, il ne prit rien au milieu du jour, et, même après, il n'apporta dans sa poche qu'une tranche de pain qu'il mangeait à l'heure du dîner.

Le lundi cependant, il ne prenait autre chose qu'une tasse de thé et du pain sec; il en était de même le samedi, en l'honneur de la Sainte Vierge. Il faisait abstinence le mercredi, mais se permettait quelquefois un peu de beurre.

Matt jeûnait tout le Carême et la veille des fêtes, s'abstenant de viande, de lait et de beurre. Il s'imposait un jeûne aussi sévère pendant le mois de juin, en l'honneur du Sacré-Cœur. Il accomplissait de plus les jeûnes en usage dans l'ordre de Saint François, probablement même après que la règle des tertiaires eût été mitigée par S. S. le Pape Léon XIII.

Depuis que la règle a été révisée par S. S. Léon XIII, ces jeûnes se réduisent à deux, la veille de la fête de Saint François, et la veille de l'Immaculée Conception. Avant cette époque, les jeûnes étaient l'Avent, le Carême, tous les vendredis de l'année et les mercredis, de la Toussaint à Pâques.

Eprouvant quelques difficultés à avaler son pain sec, il priaît quelquefois sa sœur de cuire à l'eau un merlan. Il trempait son pain dans cette maigre sauce, mais refusait de toucher au poisson.

Une personne amie, connaissant la règle qu'il s'était imposée de ne jamais refuser ce

(1) *L'admirable vie d'un ouvrier docker, Matthieu Talbot*, par J.-A. Glynn, traduction de M. J. Bourel. A Paris, Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Prix : 2 francs franco chez les éditeurs.

qu'on mettrait quelque insistance à lui offrir, en profitait de temps en temps pour le retenir à l'heure du thé. Matt acceptait à regret. Manger disait-il était une vraie pénitence.

On sait que dans les habitudes d'Outre-Manche le thé de cinq heures est un repas régulier, bien que léger, où l'on sert pain, beurre gâteau.

Une autre personne, à qui Matt apportait quelquefois des livres, l'invitait aussi à partager son repas. Elle ignorait les habitudes du saint ouvrier. Matt acceptait sans rien dire et mangeait avec appétit les mets qu'on lui offrait.

Pour nous rendre compte de la vie de pénitence que ses jeûnes lui imposaient, il faut nous souvenir que Matt Talbot se livrait toute la journée à un travail fatigant d'homme de peine et de manœuvre, et cela tous les jours, excepté le dimanche.

Le jeûne et l'abstinence ne suffisaient pas à Matt ; son esprit de mortification s'étendait à tout. Il avait l'habitude de fumer dans sa jeunesse, il y renonça. Depuis de longues années il ne lisait plus aucun journal et ne regardait même pas les affiches. Il mortifiait sa curiosité à un tel point, que la campagne d'opposition à la conscription militaire battait son plein depuis plusieurs mois quand il en entendit parler un jour pour la première fois.

Les autres nouvelles, il les apprenait dans les conversations du chantier. Il en prenait note quelquefois ; mais s'il s'en entretenait avec ses amis, il leur faisait l'effet de quelqu'un répétant simplement une conversation, sans y ajouter aucune vue personnelle.

Environ quatorze ans avant sa mort, le livre de la *Vraie Dévotion envers la Sainte Vierge*, par le Bx Grignon de Montfort, lui tomba sous la main. Il lut dans ce livre que les *Esclaves de Marie* portaient des chaînes en son honneur. C'est alors qu'il se procura les chaînes dont il ne se séparera plus, sinon pendant les quelques semaines qu'il passa à l'Hôpital de la Miséricorde en 1923 et 1924. Son humilité le contraignit alors de renoncer pour un temps à ses instruments de pénitence, et à ses pénitences qu'il voulait secrètes.

Il porta d'abord la chaîne principale autour du cou, et du dos, mais il trouva bientôt que cela rendait son travail impossible. Toute la journée, en effet, Matt devait porter des planches sur ses épaules. Leur poids faisait pénétrer profondément la chaîne dans sa chair. Il l'enroula autour des reins.

C'était muni de ces instruments de torture qu'il prenait son repos. Son lit de planches, nous l'avons décrit plus haut. Le bloc de bois qui lui servait d'oreiller mesurait cinquante centimètres sur vingt-cinq, il était arrondi aux angles.

A la fin de sa vie, l'ouïe de Matt s'était affaiblie et les muscles de la face s'étaient durcis et contractés par le contact continu de cet oreiller d'un nouveau genre.

Matt demeurait à genoux à l'église, même pendant l'Évangile et le Credo. Il refusait le repos qu'eût donné à ses membres la position debout, prise au moins pendant quelques instants. Quelqu'un lui en fit un jour des remontrances et lui reprocha de ruiner sa santé et de se rendre incapable de continuer son travail. Matt lui répondit simplement qu'il ferait bien davantage pour Dieu si la chose lui était possible.

Il avait une très grande dévotion aux saints qui avaient pratiqué des pénitences extraordinaires. Il en parlait avec admiration. Sa façon familière de désigner Sainte Thérèse, Sainte Marie l'Égyptienne et autres saintes mortifiées ou pénitentes, était cette phrase caractéristique "They were great girls", "C'étaient de fameuses femmes !".

Sur le point de la mortification, Talbot est plus admirable qu'imitable. Le copier serait imprudent, l'imiter de près demande la garantie de l'ouverture et de l'obéissance à un prêtre. Tous n'ont pas, pour soutenir cette vie, la grâce qu'il a eue et qu'on va voir. Il reste, cette réserve faite, que tous peuvent et doivent s'inspirer de son exemple.

S'entretenant quelquefois avec sa sœur de la grande grâce que Dieu lui avait faite en le retirant des désordres de sa jeunesse, il ajoutait toujours : "Dieu a tout fait, sans aucun mérite de ma part" Il craignait toujours de paraître vouloir se vanter auprès d'elle, quand il lui parlait ouvertement de choses saintes.

Son amour pour Dieu était si ardent qu'il ne pouvait quelquefois cacher les sentiments qui l'animaient. Quelques-uns de ses amis craignirent qu'il ne succombât à des tentations d'orgueil. L'un d'eux l'en avertit. Il lui rappela qu'une âme élevée par Dieu à un haut degré de contemplation devait craindre de s'abandonner à des sentiments de vaine complaisance. Matt écouta en silence, puis répondit qu'il lui suffisait de penser aux grands saints pour ne pouvoir plus s'enorgueillir de ce qu'il faisait lui-même. Il fit plusieurs fois allusion à cette conversation, dans la suite, pour prouver qu'il ne l'avait pas oubliée. Cet ami pensa dès lors que si Matt parlait sans réticence des dons de Dieu, c'était qu'une rare force de caractère lui enlevait la crainte de publier les faveurs dont il était l'objet.

Un autre ami soumit le doute et la question à un prêtre. Ce dernier répondit que le plus grand hymne de louanges dans l'Évangile c'est le Magnificat, qui est composé par la plus humble d'entre toutes les femmes : la Bienheureuse Vierge Marie. Il faut qu'une âme possède une

vraie humilité pour parler sans crainte de l'action de Dieu en elle.

Quand on parle des jeûnes et des pénitences de Matthieu Talbot, on se demande naturellement : "Son Directeur les approuvait-il? — Matthieu avait-il pris conseil?"

On sait que la sainteté est d'abord faite d'obéissance et que normalement elle emploie les moyens humains de la direction par un confesseur ou un directeur de conscience.

Il était timide et réservé dans ses rapports avec le prêtre et cela à tel point que le Père Directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge, à l'église des Pères Jésuites ne pouvait, se le rappeler et ne connaissait même pas son nom. Il en était de même du Directeur des tertiaires à l'église des Pères Franciscains. D'après le témoignage d'un de ses amis, Matt dévoilait sa vie intérieure à peu de personnes et à personne entièrement.

Deux prêtres cependant le connurent intimement. Tous deux sont morts emportant leur secret. C'étaient le Révérend Père J. Walsh, S. J. et Monseigneur Hickey. Ce dernier pendant son long séjour au collège Sainte-Croix, Clonliffe, connu intimement Matt Talbot.

Le "Docteur" Hickey, comme on l'appelait alors, visitait souvent Talbot dans sa petite chambre où ils avaient de longues conversations. Tous ceux qui ont eu le privilège de connaître la simplicité et la sainteté de ce bon prêtre ne doutent point qu'il n'ait été au courant de tous les détails de la vie de Matt Tal-

bot. Il est donc à peu près certain que c'était sous sa direction et d'après ses conseils que Matt réglait sa vie spirituelle.

(A suivre)

J.-A. GLYNN.

UNE EXPOSITION MISSIONNAIRE

Pendant la semaine du 4 au 10 juillet, il y aura à Joliette une exposition missionnaire, véritable exposition universelle à laquelle prennent part quarante communautés canadiennes, dispersées dans le monde entier.

Il y aura aussi tous les soirs des instructions à la Cathédrale et des conférences-concerts à la salle académique du Séminaire. Entrées gratuites.

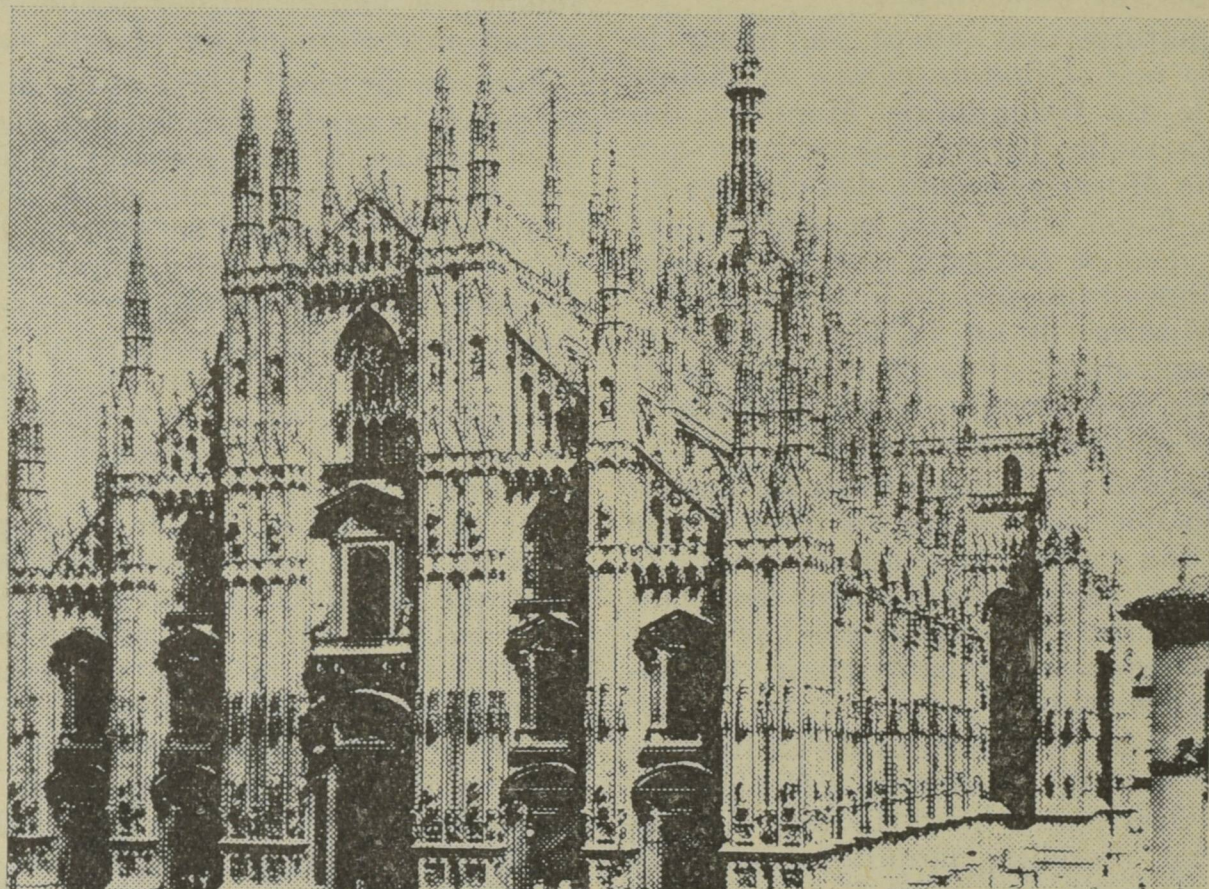
Des excursions s'organisent de Montréal, de Québec, des Trois-Rivières, de Valleyfield, etc, etc.

C'est la première grande manifestation missionnaire au pays.

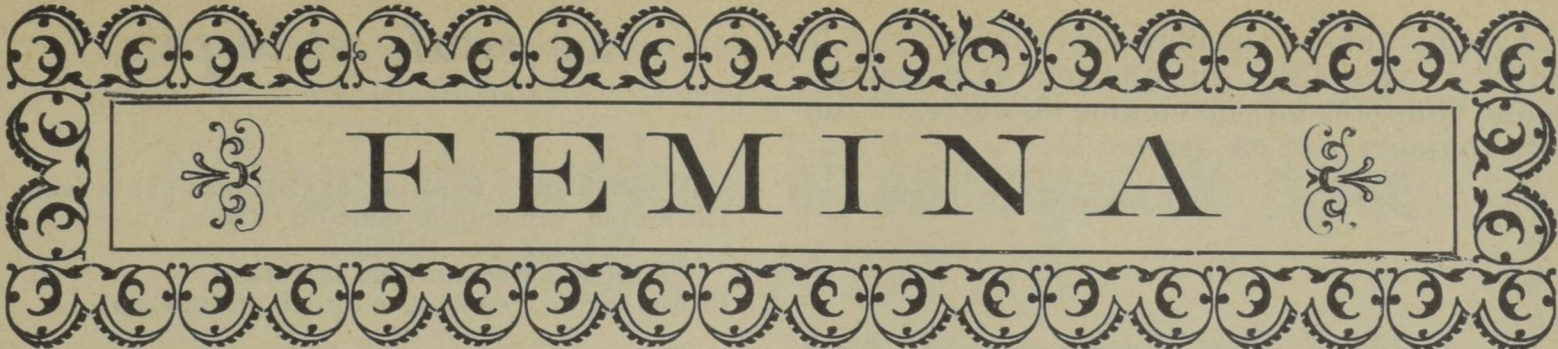
Ne manquons pas cette occasion unique.

Si vous voulez avoir un patriotisme sûr, faites qu'il jaillisse du foyer par ces deux sources qui n'en sont qu'une : du cœur du père et du cœur de la mère.

Père FÉLIX, S. J.



VUE DE LA CATHÉDRALE DE MILAN.



FEMINA

Madame moi...

PLUSIEURS parmi nos lectrices connaissent "Madame Moi"... elle est d'ailleurs bien facilement reconnue. Sa conduite parfaite lui donne le droit de conseiller à tort et à travers et même de s'offrir comme modèle.

Pourquoi les autres ne feraient-elles pas ce qu'elle, Madame Moi, accomplit avec tant de perfection? Elle a une très grande confiance en ses talents et son activité, elle s'estime beaucoup, inutile d'ajouter que personne ne sait comme elle tirer parti des moindres choses, il n'y a qu'elle pour connaître exactement la valeur et le prix des marchandises...

"Madame Moi" a beaucoup travaillé, beaucoup plus que ses voisines qui, hélas passent leur temps à bavarder ou à magasiner. Comme les gens parfaits, elle est aimable en compagnie, mais gare à vous, ne lui parlez pas de vos imperfections ou de vos tracasseries... la réplique ne tarde pas... directe et tranchante...

— "J'ai beaucoup de difficulté à faire obéir mes élèves, déclare une jeune institutrice, ils sont turbulents, et avec les petits salaires qui nous sont donnés, impossible de les récompenser et de leur donner de l'émulation..."

— Moi, j'ai fait la classe aussi, reprend aimablement Madame Moi, et cependant je n'avais qu'un mot à dire, même sur un signe, les enfants obéissaient... et les salaires, qu'auriez-vous fait de notre temps où nous n'avions que soixante piastres par année?...

Madame Moi oublie que les temps sont changés, les programmes scolaires aussi, et qu'il n'y a aucune comparaison à faire avec le coût de la vie d'il y a quarante ans et celui d'aujourd'hui.

— Vous avez un bien joli chapeau, dit-on à une jeune femme qui n'a pas la forte somme à dépenser pour ses toilettes.

— Moi, reprend encore Madame Moi, je vais toujours chez Madame X, elle a tant de goût...

En faisant cette réplique, Madame Moi a un sourire dédaigneux pour le petit chapeau sorti des mains actives de la jeune modiste improvisée dont le plaisir tombe...

Madame Moi oublie qu'elle n'a pas toujours porté des toilettes du dernier ton, elle ne voit pas que sa remarque cause du chagrin et qu'elle est bien prête à se faire détester...

Elle est une égoïste! Que lui importe les autres pourvu qu'elle domine, que lui importe la tristesse et l'amertume que ses remarques provoquent pourvu qu'elle soit certaine de faire impression...

Elle ne se doute pas que le sourire qui vient aux lèvres de ceux qui l'écoutent se teinte à la fois d'un peu d'ironie et de beaucoup de pitié!

Cette chère Madame Moi... est-elle aveugle tout de même!...

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARCELLA.— Votre billet est arrivé un peu en retard pour le dernier courrier, j'aime à croire toutefois que vous serez heureuse de trouver ici la réponse attendue.

J'attends la longue lettre promise, à présent que vous connaissez le grand secret... il vous sera plus facile de correspondre et de trouver matière à causer.

Je suis heureuse de la bonne amitié qui vous unit à notre amie et je me félicite vraiment de vous avoir aidée.

ANITA.— Le temps passe et il emporte également nos joies et nos peines, il ne faut donc pas s'étonner de voir s'atténuer un chagrin que nous avions cru éternel... ne l'oublions pas, sur la terre, il n'y a rien de durable si ce n'est ce qui a pour base : L'Eternel.

Avec les années vos illusions feront place à la réalité et vous ferez quelque jour la découverte que vous êtes un peu comme les autres... on finit toujours par en arriver là.

Jeanne LE FRANC.

La prière de Jeanne d'Arc

Pour vous seul, ô mon Dieu, je quitterai mon père,
Tous mes parents chéris et mon clocher si beau,
Pour vous, je vais partir et combattre à la guerre,
Pour vous, je vais laisser mon vallon, mon troupeau.

Au lieu de mes agneaux, je conduirai l'armée...
Je vous donne ma joie et mes dix-huit printemps !
Pour vous plaire, Seigneur, je manierai l'épée,
Au lieu de me jouer avec les fleurs des champs.

Ma voix, qui se mêlait au souffle de la brise,
Doit bientôt retentir jusqu'au sein du combat ;
Au lieu du son rêveur d'une cloche indécise,
J'entendrai le grand bruit d'un peuple qui se bat !

Je désire la croix, j'aime le sacrifice ;
Ah ! daignez m'appeler, je suis prête à souffrir.
Souffrir pour votre amour, ô Maître, c'est délice !
Jésus, mon Bien-Aimé, pour vous je veux mourir.

Sœur THÉRÈSE (1873-1897).

(Carmel de Lisieux.)

Le saule et le pin

« Tu trembles, tu te plains, et c'est bien par ta faute,
Dit au pin, son ami, le saule du vallon
Un jour que l'aquilon
Hurlait au sommet de la côte,
Et que l'arbre d'en haut se tordait en tous sens.

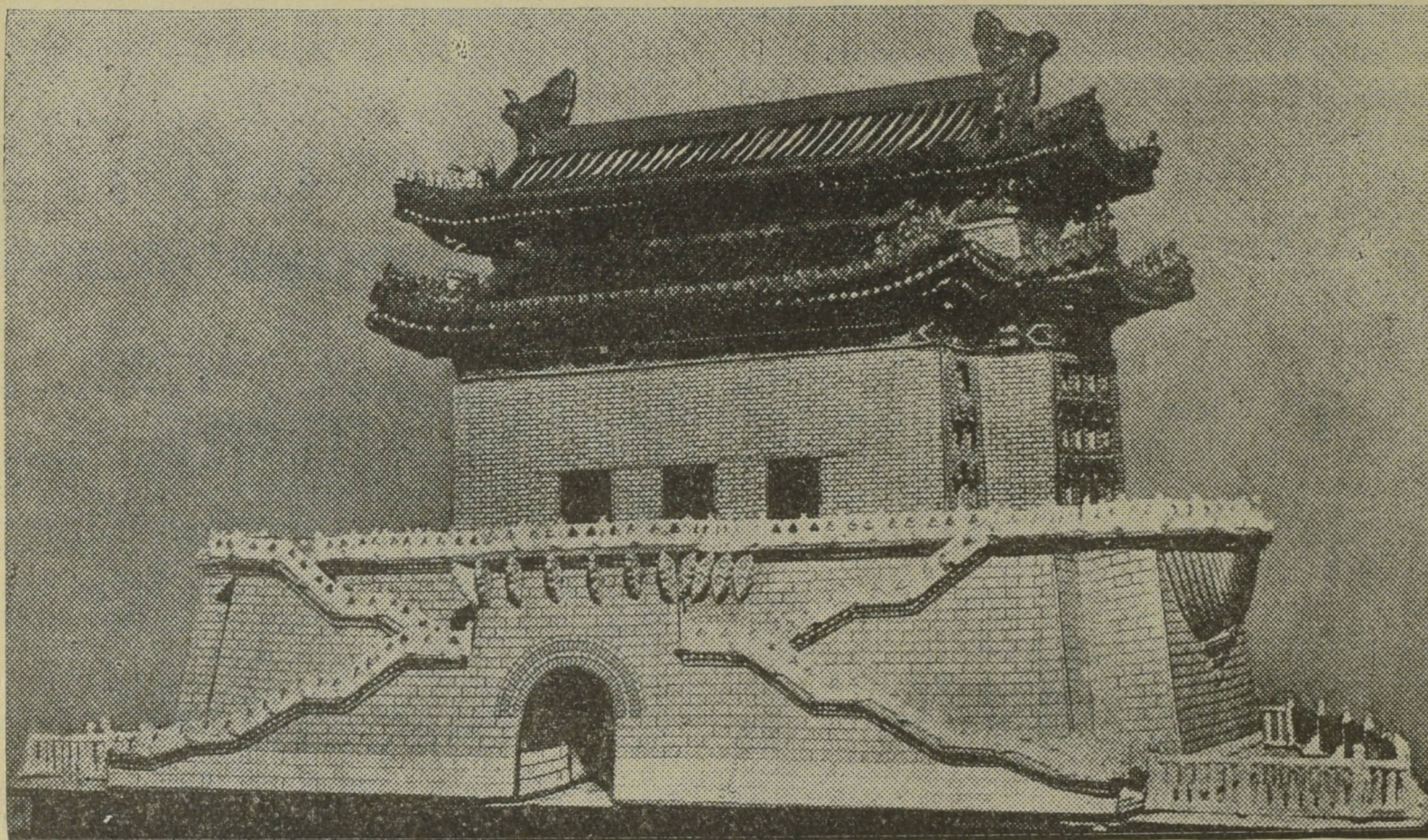
« Descends donc près de moi, pauvre insensé, descends,
Fit-il encor, dressant sa maigre silhouette ;
Ici pas d'ouragans, et le vent qui te fouette
Caresse mes rameaux. »

L'autre ferme l'oreille et n'entend pas deux mots,
Il ne perd pas une minute ;
Il se courbe et se dresse, il s'agite et frémit,
Et sa racine s'affermit
Par cette lutte.

Le vent n'en peut venir à bout.
Il reste vaillamment debout,
Pendant que la tempête ailée,
Fondant sur la vallée,
Effleure le saule en son vol
Et le renverse sur le sol.

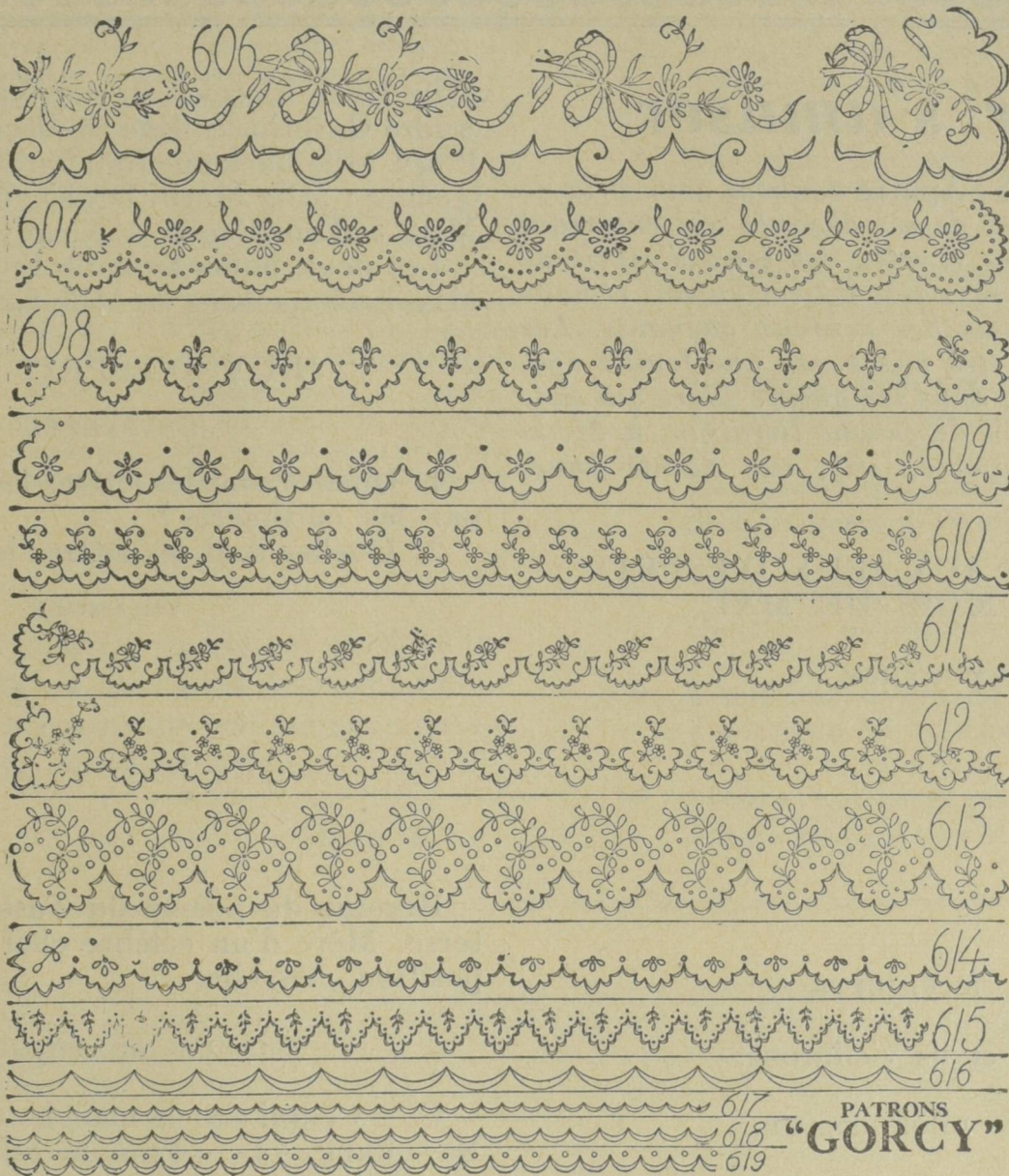
L'on ne vaincra jamais l'homme qui sut combattre
Dès le commencement contre l'adversité ;
Mais un souffle, parfois, suffira pour abattre
Celui qui n'a jamais lutté.

PAMPHILE LEMAY.



UN TEMPLE CHINOIS

Patrons de broderie et ouvrages de dame DE L'APÔTRE



- 606—Feston, 6 pcs. Au fer chaud, 3 vgs pour 30 cts.
 607—Feston, 3½ pcs. Au fer chaud, 3 vgs pour 25 cts.
 608—Feston, 2½ pcs. Au fer chaud, 3 vgs pour 25 cts.
 609-611-615—Feston, 2 pcs. Au fer chaud, 4 vgs pour 25 cts.
 610-612—Feston, 3 pcs. Au fer chaud, 4 vgs pour 25 cts.
 613—Feston, 4 pcs. Au fer chaud, 3 vgs pour 25 cts.
 614—Feston, 1½ pcs. Au fer chaud, 4 vgs pour 25 cts.
 616—Feston, 1 pce. Au fer chaud, 5 vgs pour 30 cts.
 617—Feston, ½ pce. Au fer chaud, 5 vgs pour 25 cts.
 618—Feston, ½ pce. Au fer chaud, 5 vgs pour 25 cts.
 619—Feston, ¾ pce. Au fer chaud, 4 vgs pour 25 cts.
 Feston, Patron à tracer, 15 cts chaque numéro.

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandat.

Toute commande doit être adressée comme suit : SERVICE DES PATRONS DE BRODERIE DE L'APÔTRE, 103, rue Ste-Anne, Québec.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

SYNONYMES

C ollection
O ffusquer
L ouche
B agatelle
E mpiéter
R eléguer
T ouchant
= COLBERT

DEVINETTE

Ils vieillissent et ils vieilliront.

MOT DÉCROISSANT

Lester
Leste
Lest
Les
Le
L

LOGOGRIPHE

Ours — Tours.

Ont trouvé des solutions partielles, Mlle Alice Gagné, St-Maxime, Dorchester; Mlles Joséphine, Gertrude et MM. Henri, Jean-Louis, Robert, Gabriel, Albert et Paul Chapdelaine, St-Victor de Tring.

Ont trouvé toutes les solutions exactes: Mlle M.-Jeanne Grisé, Boîte 1675, St-Césaire, Rouville; l'Hôpital Civique; Mlles Berthe Michaud, Eugénie Routhier et Yvonne Bélangier, Couvent de St-Charles, Bellechasse; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Sillery;

Mlle Irène Mercier, 9, rue Water, Ottawa; M. André Quintin, collège St-Bernardin, Waterloo, P. Q; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean Québec; Mlle Maria Drolet, inst., Champigny; Mme J.-Ern. Drolet, 125, rue St-Pierre, Québec,

Les deux noms tirés de l'urne sont ceux de Mlle Lachapelle et de Mlle Grisé.

JEUX D'ESPRIT No 97

DEVINETTES

1° Quelles sont les lettres les plus maltraitées par les cuisinières?

2° Quelles sont les lettres les moins lisibles?

TRIANGLE

```

* * * * *
* * * *
* * *
* *
*

```

Héroïne du poème du Tasse. Escarpé. Sous terre. Mère d'un célèbre chef de Croisés. Préposition. Voyelle.

RÉBUS GRAPHIQUE

C — Ce qui suit le manche d'un poignard — R — Pain — L — Pronom relatif — A — Ce que fait une poupée éventrée: elle... — Roi de Perse.

LOGOGRIPHE

Sur mes huit pieds, je figure parfois à cette place. Otez m'en un, et je me fixe à la fenêtre.

LES LIVRES

Le VIIe Centenaire de la mort de S. François.

On sait que les Frères-mineurs Capucins du Canada ont organisé dans toutes leurs maisons des fêtes grandioses à l'occasion du VIIe centenaire de la mort de Saint François d'Assise. Le compte-rendu de ces fêtes vient de paraître à l'Echo de Saint-François 1062, rue Wellington, Ottawa. C'est un beau volume in-8 de 304 pages richement illustré. Tous ceux qui ont assisté aux fêtes franciscaines dans les différentes paroisses que dirigent les RR. Pères Capucins au Canada et tous les tertiaires voudront posséder ce volume qui ne se vend que \$1.00, \$1.10 franco à l'Echo de St-François.

Manuel théorique et pratique d'Entomologie, par M. le chanoine V.-A. HUARD. Brochure in-8 de 164 pages, illustrée de 50 vignettes. Prix : \$1.00 franco, chez l'auteur, 2, rue Richelieu, Québec, et au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

S'il est une science à laquelle les Canadiens français se sont peu livrés, c'est bien l'Entomologie. Nous avons pour excuse de n'avoir pas de manuel propre à notre pays et en notre langue. Voilà que M. le chanoine Huard enlève cette excuse à notre paresse scientifique. Il vient, en effet, de publier un manuel — le premier du genre en français en notre pays — assez complet pour s'initier soi-même à la connaissance et à la pratique de l'entomologie. Anatomie, organes des insectes, détails les plus curieux sur leur mode de vie, directions pour leur faire la chasse, pour en former des collections, pour savoir dans quelle famille entomologique les ranger : l'amateur trouvera tout cela dans cet ouvrage, en termes le moins techniques qu'il se peut en pareille matière.

L'ouvrage se termine par des tableaux analytiques permettant de déterminer les familles de tous les insectes de l'Amérique du Nord et par un glossaire entomologique.

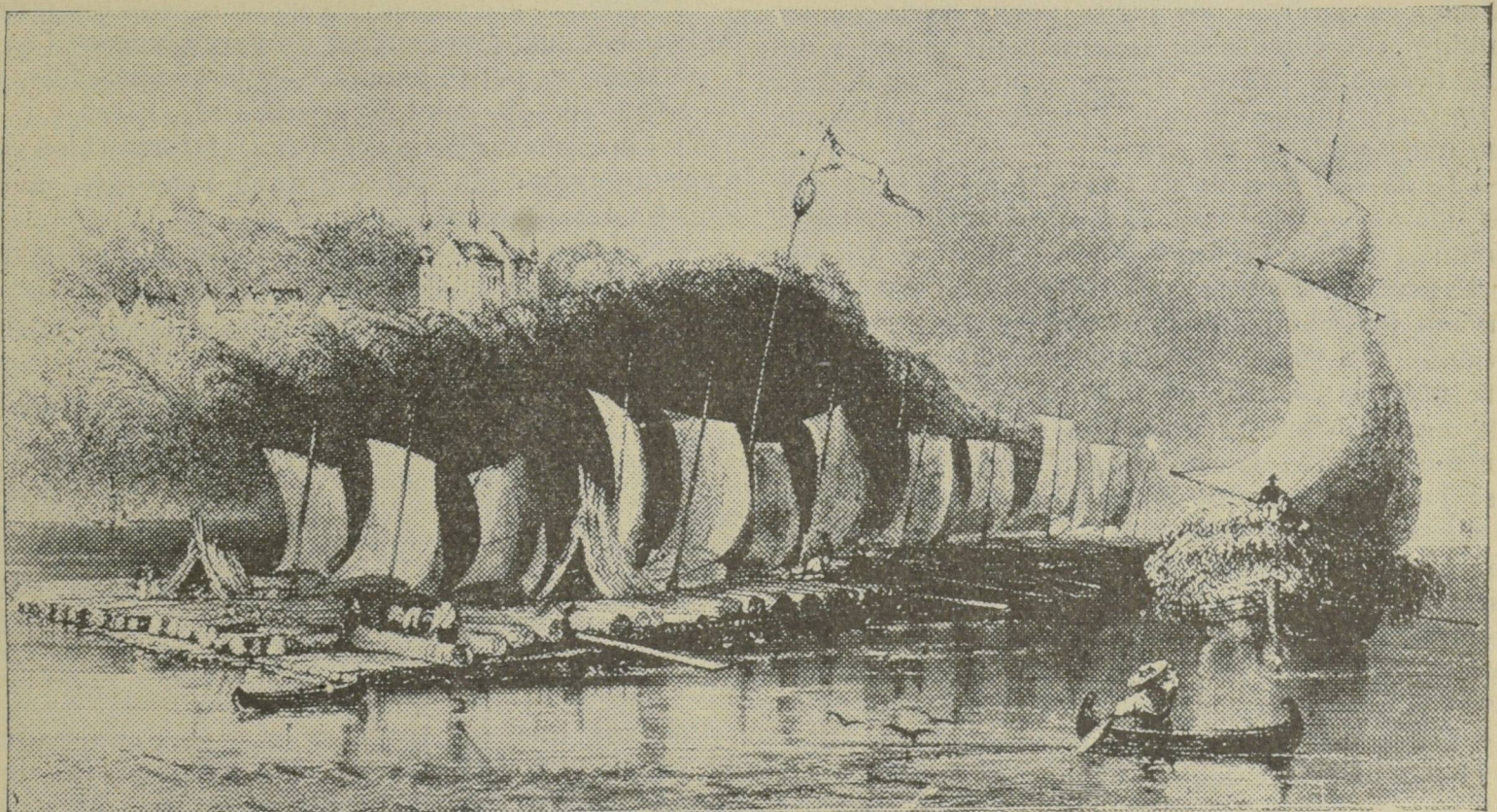
Nos lecteurs et lectrices qui veulent passer des vacances agréables et utiles devraient se procurer cet ouvrage. Les journées leur paraîtront trop courtes, tant ils éprouveront de plaisir à monter leur collection entomologique.

Dieu se plaît à bénir ce qui est petit et imperceptible : l'arbre dans sa semence, l'homme dans son berceau et les bonnes œuvres dans la timidité de leurs débuts.

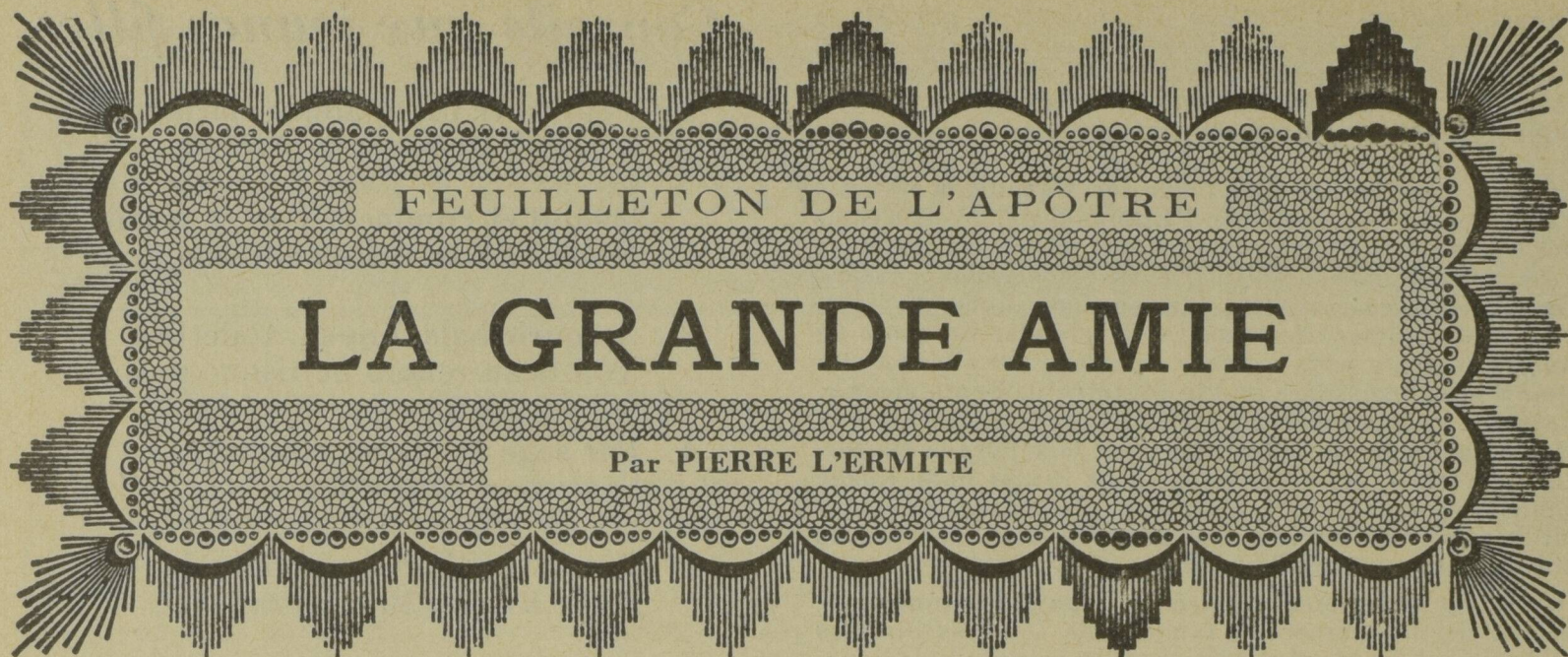
OZANAM.

Conseils aux jeunes filles

1. Pour faire un heureux mariage,
Avant le temps n'y rêve pas.
2. Quand et comment l'on se marie
Dans les romans ne cherche pas.
3. A courir bals, bijoux, toilettes,
Ton beau renom ne risque pas.
4. Par sage et pieuse conduite
Sage mari tu gagneras.
5. Pour être aimée ou demandée
Nulle avance tu ne feras.
6. Jamais à l'insu des parents
Jeune homme ne fréquenteras.
7. Des beaux discours et flatteries
Soigneusement te méfieras.
8. Mari jureur, buveur, menteur,
Pour l'or du monde ne prendras.
9. Vingt fois, avant de dire oui,
Ta langue en bouche tourneras.
10. Mais avant tout, pour être heureuse
Mari chrétien tu choisiras.



UNE "CAGE" PASSANT A TOUTES VOILES DEVANT LE CAP SANTÉ
(Gravure de R. Brandard).



No 10

CHAPITRE XVII

(suite)

Pourtant, il faut croire que la petite Sœur Bernard avait un grand crédit auprès de Dieu et de sainte Odile, car, le lendemain, le brouillard fut superbe au-dessous du couvent.

A Sainte-Odile, le brouillard est un signe de beau temps, quand il reste bas et emplît les vallées.

Ce matin-là, on eût dit une mer d'argent, au travers de laquelle on ne distinguait plus rien, ni les montagnes, ni la plaine, ni les villages.

Le soleil fouillait les nuées blanches de ses flèches ardentes, comme s'il voulait les disperser, les vaporiser, et répandre enfin sur la terre la consolation de sa chaleur et la gaieté de sa claire lumière.

Odile, en ouvrant les petits volets verts de sa chambre, fut éblouie du rayonnement superbe de cette puissante nature. Jeanne vint la rejoindre, et toutes les deux, devant l'immensité, parlèrent avec une simplicité de sœurs.

— Je ne sais pas, disait Odile, il me semble depuis hier que Dieu me dispose pour des choses inconnues ; il se produit en moi tout un travail mystérieux, irrésistible, qui s'ouvre sur des horizons qui me font peur. Ainsi, figurez-vous, Jeanne, j'avais, il y a quinze jours, l'horreur de la mort... cette nuit, je me suis surprise m'habituant à elle et la regardant presque sans frayeur... Je creuserai bien mon âme... je serai franche avec moi-même, j'irai jusqu'au bout de ce que je crois voir... il me semble que je la désire... Or, vous savez, quand Dieu efface, c'est pour écrire... quand il arrache, c'est pour semer... on dirait qu'il prépare sa venue en moi, et que, peu à peu, comme un bon père, comme un ami au tact exquis, il m'accoutume... il veut m'accoutumer à l'idée des séparations.

— Ma bonne grande, répond Jeanne, vous avez dû passer une bien mauvaise nuit... ?

— Non.

— Alors, il ne faut pas causer ainsi !..

— Pourquoi... ? demande Odile très simplement.

— Mais... et mon frère !.. s'écrie Jeanne en protestant.

— Je l'aime de plus en plus, mais aussi de mieux en mieux...

— Je ne comprends pas grand'chose à la différence.

— Parce que, Jeanne, vous êtes en belle santé de corps... et comme parfaitement installée au milieu de la vie, tandis que moi, je suis penchée sur demain ; et déjà, je sens faiblir entre mes doigts la branche fragile à laquelle je me cramponne presque sans conviction...

La sœur de Jacques se tait, et, de grosses larmes aux yeux, regarde là-bas, vers l'horizon.

— Vous ne trouvez pas... continue Odile, tout entière à sa pensée, c'est si peu de chose, la vie... un point entre deux immensités !

— Odile !.. si vous saviez comme vous me faites de la peine quand vous tenez un pareil langage !

— Mais, ma petite Jeanne, c'est la première fois...

— Que ce soit aussi la dernière ! !..

Et, lui relevant les cheveux, faisant bien sa place au milieu du front, Jeanne l'embrassa avec une tendresse émue...

— N'est-ce pas, vous ne parlerez jamais, plus jamais ainsi?... Arrière les papillons noirs !

Puis, pour couper court à un sentiment qu'elle croyait être malsain :

— Dites, Odile, savez-vous que Jacques meurt de faim au réfectoire en nous attendant... ?

Elles descendirent alors, trouvèrent la tante en grande conversation avec la Sœur Bernard, et s'assirent en compagnie de Jacques, devant un petit déjeuner démontrant, jusqu'à l'évidence, l'atmosphère de sympathie que le jeune homme avait su créer autour de ses compagnes. D'ailleurs, les jours suivants rendirent la chose indiscutable.

Pendant que les touristes et hôtes ordinaires du couvent dînent un peu pêle-mêle, et les uns sur les autres, dans le grand réfectoire commun, la Sœur Bernard a installé "ses amis", comme elle les appelle déjà, dans le petit réfectoire attenant à celui de M. l'aumônier, et où Monseigneur de

Strasbourg prend ses repas quand il monte faire ses dévotions à Sainte-Odile.

La *Frau Mutter* a un peu regimbé, car elle aime assez cacher son excellent cœur sous une certaine rugosité d'écorce, qui ne trompe pas les initiés ; mais la petite Sœur Bernard a tenu bon, elle n'est pas Alsacienne pour rien, et a représenté qu'il s'agissait ici d'une charité vis-à-vis d'une malade venant de très loin chercher, dans des circonstances particulièrement touchantes, la santé à Sainte-Odile, tandis que l'ensemble des autres pensionnaires est composé d'opulents bourgeois et de solides matrones de Strasbourg, de Colmar ou de Haguenau, dont le tempérament n'exige aucune délicatesse raffinée.

Et la *Frau Mutter* voulut bien se laisser convaincre.

La famille du Val d'Api fut donc soignée avec amour par la petite religieuse. Au lieu de la choucroute classique et de mets vulgaires nageant dans des sauces sans gloire, la Sœur Bernard, tout en donnant la nourriture du pays, la servit exquise. On allait, pour la fiancée de Jacques, chercher du lait chez le garde forestier du Hohwald, et du miel à Saint-Nabor, un petit village qui, du haut de la terrasse de Sainte-Odile, semblait un joujou d'enfant posé sur un immense tapis vert ; Sœur Bernard découvrit à la cave de vieilles bouteilles de vin rouge d'Ottrot et de Ribeauvillé, qui étaient oubliées là depuis un nombre inconnu d'années.

— ... Il faut le boire, disait-elle à Odile, avec son pittoresque accent, il est déjà beaucoup trop vieux !...

Et, dans de simples verres, elle versait un liquide tout doré, digne des hanaps des vieux burgraves d'autrefois, et qu'Odile buvait presque par complaisance.

Pourtant, dès le troisième jour, non seulement la fiancée de Jacques, mais les deux familles de l'Abbaye et de la Ferlandière sont déjà sous le charme intime qui se dégage du couvent.

Sainte-Odile réunit, en effet, tout ce qui peut captiver une âme religieuse, surtout quand elle arrive à une heure grave de son existence : milieu sympathique et discret, chapelle vieille comme les siècles, toute blottie dans la pierre dure, comme pour mieux y abriter de mystérieux souvenirs, nature sauvage et grandiose, source célèbre, situation unique au monde... Les jeunes gens passaient des heures entières, soit à la terrasse du couvent réservée aux pensionnaires, soit sur les rochers du Mennelstein, point culminant de l'Odienberg, qui s'élève à pic au-dessus de la plaine d'Alsace, et d'où l'on découvre les ruines du Landsberg, du château d'Andlau, Barr, deux cents villages éparpillés dans la plaine, la flèche de Strasbourg, et, se détachant sur la Forêt Noire, la ligne des Alpes qui, tour à tour, s'illumine ou s'assombrit, suivant le temps et l'inclinaison du soleil.

Et pas un hôtel !... presque personne !... Quelquefois, le matin, un pèlerinage local, silencieux comme sont toutes les réunions d'Alsaciens, et qui repartait, dès 10 heures, après un court arrêt pour

prendre quelque nourriture à la porterie. Comme pensionnaires, une dizaine de bonnes familles de Strasbourg et des villes voisines, donnant, avec leur costume, un caractère encore plus religieux au paysage.

Odile s'était remise à la peinture ; Jacques observait sans rien dire, et intérieurement se réjouissait de cette apparence de résurrection... Il était déjà loin, pensait-il, le soir où Odile avait, devant son fiancé, serré ses pinceaux, en disant, avec ce visage tranquillement découragé qui l'atterraait : "... J'ai fini mon dernier tableau !..."

Il faut croire que maintenant elle a changé d'avis, car, chaque matin, elle descend au petit déjeuner, sa boîte de peinture sous le bras, vérifie son contenu, change l'eau de ses godets, et aussitôt libre, part avec Jacques, en quête d'un croquis à faire.

Ils n'avaient d'ailleurs que l'embarras du choix, car tout est pittoresque dans cette nature vierge, qu'aucun hôtel n'a encore déshonorée, et que visitent seuls les vrais dévots de la nature et de la sainte patronne d'Alsace... Rochers mornes de grès rouge portant depuis les siècles lointains des noms druidiques, forêts sombres du Hohwald, châteaux démantelés depuis la guerre de Trente Ans, caverne de la Serva, grotte du Déserteur, champ du Feu, maisons forestières, scieries solitaires installées au bas de chutes d'eau... tout sollicite ici le pinceau d'Odile. Elle a d'ailleurs fait son choix, et, depuis plusieurs jours, dessine, sur la route du Mennelstein, la vue du couvent solidement assis sur sa base de rochers, et la montagne qui tombe à pic, pendant 800 mètres, sur la plaine.

Pendant qu'elle peint, Jacques va, vient, en éclaireur, cherchant de nouveaux points de vue, et quand Odile se retourne, sentant un regard se poser sur elle dans un sentiment de respectueuse protection, elle aperçoit debout sur un rocher, ou assis sur la bruyère chaude et craquante, son fiancé qui la contemple avec tendresse...

Elle est si exquise, sa chère petite fiancée, dans ce cadre austère !... Elle se détache plus délicate que jamais, sur le rideau sombre des sapins, dans ce décor religieux des grandes Vosges, qui semblent avoir conservé au fond de leurs tranquilles vallées quelque chose de la simplicité de l'humanité naissante. Souvent, avec sollicitude, Jacques intervient afin qu'Odile ne s'énerve pas trop sur son tableau ; pour faire diversion, assis, à côté d'elle, il lui explique l'histoire, sur l'immense carte, en relief qui se déroule à leurs pieds jusqu'à l'infini de l'horizon, dans une profusion de montagnes, de forêts, de vallées, de vieux châteaux en ruines, de villages, de cours d'eaux... C'est l'histoire vivante, évoquée dans son vrai cadre, et à laquelle tout le paysage prend part... Quand, le soir, les jeunes gens reviennent vers le couvent et que brusquement les arbres bruissent sous le vent, Odile se retourne et sourit à Jacques...

— Il me semble que les âmes de tous les vieux Mérovingiens sont là autour de nous et qu'elles nous écoutent !...

— Peut-être !... répond Jacques ; pourquoi la pensée... l'âme de votre patronne ne serait-elle pas ici, avec nous qui l'aimons et qui sommes venus pour la prier... ?

Des évocations, des souvenirs... il y en avait à chaque lacet de la route, sur tous les sommets, à toutes les roches... souvenirs personnels de Jacques, ou souvenirs propres à l'histoire du pays : ici, à gauche, au fond de l'horizon, ces deux masses rouges démolies par les siècles, c'est le château "des Deux-Frères", deux seigneurs, dont l'un, chaque matin, éveillait l'autre en lançant une flèche dans les lourds volets de chêne qui fermaient sa chambre. Un jour, le second s'éveilla tout seul ; et croyant n'avoir pas entendu le bruit du signal matutinal, ouvrit sa fenêtre ; mais, au même instant, une flèche lancée par son frère passait à travers l'ouverture inattendue, clouait le visage du seigneur au mur et le tuait...

Plus loin, c'est Andlau, dont la descendance seigneuriale existe encore de nos jours...

Au fond de l'horizon, à droite, c'est le Hohkœnigsbourg, un château fort terrible, situé tout au-dessus de Schletstadt ; son origine remonte dans la nuit des siècles ; rarement on s'est autant battu autour d'une forteresse humaine : il appartient successivement aux ducs de Lorraine, aux landgraves de Basse-Alsace, aux évêques de Strasbourg, à une bande de brigands qui, du haut de ce repaire, commandaient deux grandes routes et terrorisaient toute la vallée depuis Cherweiler jusqu'à Sainte-Marie. Des contingents fournis par Strasbourg, Colmar, Schletstadt reprennent le château, qui est furieusement enlevé et occupé à nouveau par les bandits ; il faut que l'évêque de Strasbourg, le seigneur de Ribeaupierre, et l'archiduc Sigismond d'Autriche se réunissent pour enlever de vive force, après des assauts terribles, une forteresse presque imprenable. Elle devient alors un fief de la maison d'Autriche et soutient, en 1633, un siège épouvantable contre les Suédois qui s'en emparent malgré la défense héroïque de Philippe de Lichtenau.

Depuis ce jour, le Hohkœnigsbourg est devenu une ruine grandiose, impressionnante, a plus belle de l'Alsace ; des arbres superbes poussent sur les tours, écartèlent les créneaux, et, comme jadis les hommes d'armes, semblent veiller encore sur la plaine immense qui se déroule à leurs pieds.

— Si vous saviez, Odile, ce château est étrange, plein de souvenirs... On dirait une demeure de géants...

— Nous irons le voir.. !

— Oui... après le Hagelschloss, que je veux vous montrer avant.

Et, dans toute cette floraison du passé, ils paraissaient oublier les appréhensions de l'avenir... Odile semblait gaie et se bien porter : Jacques s'était interdit de penser aux usines, aux machinations possibles d'Alberte, à Soupot, aux Harmmster : ils

étaient cette fois bien seuls dans une nature amie, et ils se laissaient pénétrer d'elle, tout reconnaissants de l'oubli du monde qu'elle leur versait.

*

* *

Pourtant, tout au fond de lui-même, Jacques n'est pas sans inquiétude. Par-ci, par-là, il entre dans la conversation d'Odile des mots jetés comme au hasard et qui ouvrent des horizons sur un état d'esprit dont Jacques plaisante, mais presque toujours sans conviction, un peu comme ceux qui rient des choses pour n'avoir pas à en pleurer.

Un matin, sa fiancée arriva en retard au petit déjeuner ; Jacques, qui s'était mis à sa recherche, la trouva priant ardemment au pied du tombeau de sa patronne, le front sur les rudes sculptures de pierre. Sans savoir pourquoi, il eut une vague inquiétude... le sentiment que cette prière allait contre ses espérances.

Il y a des moments dans la vie où certaines personnes sentent le malheur menacer autour d'elles... D'où vient-il et pourquoi vient-il ? Quelle partie de notre cœur va-t-il atteindre et briser... ! On ne pourrait le dire... mais, une chose certaine, c'est que le malheur est là, tout près, qu'on le toucherait presque en étendant la main, et qu'il nous guette, invisible, au coin de quelque chose. Et, comme au début des orages un vent froid s'élève et semble annoncer la foudre, il passe sur notre âme une sorte de frisson avant-coureur des catastrophes... Jacques, à l'entrée de la petite chapelle, ressentit une appréhension analogue : pourtant, il ne laissa rien voir, et posant doucement la main sur l'épaule de sa fiancée, comme pour la rappeler à la réalité des choses terrestres :

— J'espère, Odile, murmure-t-il tout bas... vous priez bien aujourd'hui !...

La jeune fille tressaille et se retourne :

— Bonjour, Jacques !...

— Priait-on aussi un peu pour moi... ?

— Je ne priais *que pour vous*, répond Odile d'une voix grave, comme quelqu'un qui s'arrache à une conversation impressionnante.

— Allons... avouez-le, vous avez bien prié un peu pour vous aussi ?...

— Non !...

— Cependant, c'est pour cela que nous sommes ici... Il est vrai que maintenant nos vies sont tellement confondues, que prier pour l'un, c'est prier pour l'autre...

— Figurez-vous, Jacques, que pas une seule fois, depuis que nous sommes à Sainte-Odile, je n'ai demandé la santé...

— Pourquoi... ? interroge Jacques... car nous ne sommes venus ici que dans ce but... Je ne comprends plus... ?

— Parce que toutes mes révoltes se sont évaporées... Peu à peu, je pressens... je vois que l'abbé Hans avait raison... Dieu fait bien ce qu'il fait... mais on ne comprend qu'à la fin les détours

de la route mystérieuse par laquelle il nous conduit... Vous ne croyez pas... ?

Jacques, adossé à la petite porte toute basse qui conduit à la chapelle, regarda la jeune fille fixement ; elle soutint son regard avec une fermeté douce, estimant qu'entre son fiancé et elle aucun mystère, aucune réticence ne devait plus exister. M. de la Ferlandière reçut le coup en plein cœur ; c'était le commencement de la déroute, la fuite de ses espérances !...

Si Odile elle-même ne désirait plus guérir, alors c'était la fin de tout... Lui, l'homme courageux, pâlit, et, tout d'une pièce, tomba à genoux, comme si Dieu venait de jeter sur ses épaules un poids inattendu qu'elles n'étaient pas préparées à porter.

Ils étaient seuls tous deux dans la petite chapelle intime, Odile s'approcha de son fiancé :

— Jacques, dit-elle, comprenez-moi bien : si Dieu veut... moi aussi, je veux bien ; mais s'il refuse, aujourd'hui je ne murmure plus, je dis du plus profond de mon âme et en toute sincérité : "Seigneur, je ne comprends pas bien encore, mais j'entrevois... Que votre sainte volonté s'accomplisse !..." Jacques, voulez-vous la faire avec moi, cette prière... ? Dites, mon Jacques aimé... ? car vous restez mon fiancé devant Dieu : je suis "vôtre" quand Dieu voudra ; mais s'il ne voulait pas que nos noces se célébrent dans cette vallée de misère... répondez : vous vous inclinerez avec moi devant sa très sainte volonté... ?

— Je veux, répond Jacques d'une voix brisée, je veux... ce que vous voulez... tout ce que Dieu ordonne...

— Je veux vous conduire à Lui !...

— Mais vous m'abandonnez ici-bas !

— Je vous abandonne... ami ? Oh ! ne prononcez pas ce mot... Rien ne peut séparer ce que Dieu a uni !... Jacques, je vous aime mieux et plus que jamais !... Jacques, je vous donne rendez-vous en Dieu qui est l'amour très pur et durable... en Dieu qui ne veut pas que nous nous arrêtions sur la route, et qui élève notre amour à la hauteur d'une surnaturelle espérance... Nos noces sont peut-être reculées, mais c'est pour la beauté plus grande de notre affection ; par-dessus la défection des corps et la misère des sentiments humains, c'est mon âme qui conduira la vôtre là-bas, vers le seul pays où, sans mentir, on peut dire qu'on s'aimera *toujours*... Et la mort, qui est pour tant d'autres l'heure affreuse... angoissante... horrible... sera pour nous l'heure de tous les bonheurs, le moment béni de toutes les réunions, le rêve réalisé restant un idéal, dont nous jouirons en de perpétuelles éternités... Dites, Jacques... avouez que cela est beau... ? Il faut que Dieu ait de belles espérances sur nos âmes pour les conduire à de telles hauteurs... Répondez-moi... vous ne vous révolterez pas... ?

—... Je me contenterai de souffrir...

— Souffrir en Dieu et par Dieu est, ici-bas, le plus sublime des bonheurs...

Ils parlèrent quelques instants à voix basse dans la petite chapelle déserte, agenouillés sur les stalles de bois.

— ... Au moins, dit Jacques, en s'essuyant les yeux, que cela reste bien entre nous.

— ... Mais qui donc pourrait comprendre que nous... ? Il faut avoir eu l'âme fouillée jusqu'au fond par les doigts rudes de la douleur, et avoir éclairé cette douleur à la lumière de l'Évangile, pour trouver naturelles, désirables, des choses qui pour d'autres semblent et sont en réalité effrayantes... car elles dévastent la vie et ne laissent rien debout dans le sanctuaire le plus cher de nos cœurs. Que dis-je, Jacques ? puisque je suis en voie d'aveux, j'ai presque hâte que le mauvais passage soit franchi, pour veiller ensuite sur vous ; et, toute réfugiée en Dieu, vous voir interpréter mon perpétuel amour par toutes les circonstances au milieu desquelles se déroulera votre vie... Jamais je ne serai plus réellement auprès de vous que lorsque, aux yeux du monde, j'aurai disparu tout à fait...

Et, comme ils sortaient, Odile regarda Jacques avec un sourire un peu triste :

— ... Vous êtes pâle, ami, votre figure va parler... je vous assure qu'il faut devenir plus fort !...

— Je ne suis encore qu'un novice dans la souffrance... murmure Jacques, mais Dieu va vite...

Et il mit sa main sur sa poitrine :

— J'étouffe là !... dit-il... Odile !... Je ne savais pas qu'un homme pouvait tant souffrir sans mourir !...

Ils rentrèrent, et, devant Jeanne, réussirent à se composer un visage. Odile s'affaira autour de sa boîte d'aquarelle ; Jacques alla lui chercher ses albums et revint les yeux rouges.

Ils devaient, ce matin-là, aller en excursion au Hagelschloss.

C'est un château terrible, ancien repaire de bandits, sauvagement situé dans un bas-fond à une petite lieue du couvent.

Afin d'épargner à Odile toute fatigue inutile, Jacques décida sur-le-champ qu'on attellerait la petite voiture, mise par l'aumônier, et sur la demande de Sœur Bernard, à la disposition des jeunes gens... Odile protesta un peu, prétendant qu'elle se sentait très forte ce matin, et qu'une marche dans les sapins ne pouvait que lui faire beaucoup de bien ; mais Jacques tint bon, avec une volonté plus affirmée que d'habitude, et mit dans la voiture une provision de couvertures à faire croire que l'expédition partait au pôle Nord.

Et ils partirent, bande presque joyeuse en apparence, Jeanne plaisantant son frère, qui, au lieu des rudes bêtes du Val d'Api, conduisait une brave bourrique qui avait des habitudes d'âne de Montmorency dont elle entendait bien ne jamais se départir.

D'ailleurs, Odile est parfaite : c'est elle qui entretient la conversation, la rattachant à tous les incidents de la route, la faisant dévier aussitôt qu'elle affecte de devenir un peu trop grave. Jacques ne peut prendre la même note, alors elle le stimule presque avec une sorte de fièvre, comme

si elle ne voulait pas se faire à cette pensée qu'elle devient moralement plus forte que son fiancé. Mais Jacques résiste ; il fait lourd, ce matin, et vraiment il ne se sent pas en train...

En réalité, l'atmosphère est étouffante ; heureusement le Hagelschloss est perdu tout au fond d'un ravin, et là-bas, probablement, les voyageurs trouveront un peu de fraîcheur.

Ils descendent de lacet en lacet dans la montagne, s'enfoncent au milieu des sapins : en se retournant, ils aperçoivent à peine entre les têtes des arbres se découper un peu de ciel d'un bleu noir inquiétant.

Plusieurs fois pendant la route Jacques s'est retourné, examinant quelques nuages lointains d'autant plus attentivement que l'horizon diminue sans cesse à mesure qu'ils descendent.

— Tu as l'air anxieux... ? observe Jeanne.

— Le fait est que j'éprouve des inquiétudes pour la continuation du beau temps.

— Avec une étendue de bleu pareille... ?

— Au Val d'Api, je n'aurais pas l'ombre d'un doute ; dans la montagne, c'est différent, surtout à Sainte-Odile.

— En tous cas, ce serait pour ce soir... ?

— Espérons-le.

— Aurons-nous de l'orage... ? demande Jacques à un garde forestier qui descend d'une "schlitt" la bretelle du fusil à l'épaule de son dolman gris.

— De l'orage... ? cette nuit, peut-être.

— Mais d'ici là... jusqu'à midi... ?

— Sûrement non.

Et, se fiant à cette parole rassurante, les jeunes gens continuent leur route vers le Hagelschloss.

La petite voiture cahote maintenant au flanc de la montagne ; et Jacques explique à ses compagnes, que deux fois, étant tout jeune homme, il a battu la forêt en tout sens pour trouver le mystérieux Hagelschloss ; et que, deux fois, il a fait un lamentable buisson creux. Tout dans ce château est mystérieux : son apparence sauvage, la dureté de son site, son origine, les événements dont il fut le théâtre, et la difficulté de son accès. D'ailleurs, une simple excursion d'un matin suffira, car l'endroit est plutôt lugubre. Déjà les sentiers deviennent si étroits, que la voiture trouve juste la place pour passer entre les sapins : puis, les raidillons se creusent, descendent presque à pic. Alors Jacques abandonne le véhicule et le laisse sous la garde d'un bûcheron : puis la petite caravane s'engage dans des pentes qui semblent converger vers le fond d'un immense entonnoir.

— On dirait que tu nous fais descendre en enfer ! observe Jeanne.

Tout de suite, Jacques, qui semble n'attendre que cette observation, propose de s'en tenir là ; après tout, le Hagelschloss est un château comme tous ceux qui entourent Sainte-Odile ; le site seul a une beauté plus sauvage, de laquelle on peut se rendre compte sans aller plus loin.

— Mais "plus loin" est si peu loin !... répond Odile.

— Vous le désirez... ?

— Je le veux presque.

— Eh bien ! allons !..

Maintenant, on ne voit plus de ciel... un jour neutre descend dans cette nuit, au travers des sapins superposés ; et, tout au-dessous d'eux, dans un fouillis inextricable d'herbes et de ronces, les jeunes gens perçoivent le clapotis de ruisseaux qui, en hiver, deviennent de véritables torrents.

— Pas possible, murmure Jacques, le garde s'est trompé !.. il doit monter un orage sur Sainte-Odile ; le Hagelschloss est sombre, mais je ne l'ai jamais vu noir comme aujourd'hui.

— Je ne vois rien du tout !.. répond Odile en riant.

— Là... au-dessous de vous... ?

Et, arrêtés au milieu du raidillon qui semble accrocher par mille racines tordues sa pente très raide au flanc de l'Odilienberg, la jeune fille aperçoit une masse énorme de pierres d'un rouge sombre, cachées derrière un repli de terrain. C'est la première enceinte extérieure conduisant au château ; de loin, avec ses pierres rouge sombre et ses grilles rouillées, on dirait un soupirail d'enfer. En quel siècle sauvage, et quels hommes ont pu avoir l'idée de bâtir une forteresse dans ce repaire... ?

— Si nous n'allions pas plus loin... ? répète encore Jacques.

Mais les jeunes filles protestent : la promenade n'a pas été fatigante ; elles sont venues en voiture ; et descendre dans cette atmosphère très douce, très voilée, en pensant au soleil brutal de là-haut, c'est vraiment double plaisir.

Jacques, pourtant, résiste encore au désir de ses compagnes.

— Qui sait, dit-il, si là-haut le soleil est aussi éclatant que vous le supposez... ? Voulez-vous le fond de ma pensée... ? Malgré la parole du garde forestier, j'ai peur de l'orage... et si nous étions pris par lui au fond de cet entonnoir, ce serait terrible.

Le mot n'est pas prononcé qu'un coup de tonnerre éclate, lointain d'abord, puis rebondissant de montagne en montagne, roulant de vallée en vallée, répercuté, agrandi, multiplié par mille échos.

Odile tressaille, car le premier coup s'est à peine évanoui dans les bas-fonds, qu'un second... et un troisième éclatent plus sinistres. Un vent glacé passe sur leurs visages... et un silence d'effroi s'étend sur toute la nature.

D'un coup d'œil Jacques juge la situation :

Revenir en arrière vers la voiture... ? C'est la montée pénible par les raidillons, pour ne trouver, en somme, qu'un abri précaire, une hutte dépeignée de bûcheron ; mieux vaut cent fois précipiter la descente dans le ravin, et demander asile au colosse de pierre, qui semble, dans son bas-fond regarder les jeunes gens avec les yeux grands ouverts de ses fenêtres béantes...

D'ailleurs, le temps va manquer à la réflexion, les coups de tonnerre recommencent, grandissent, se multiplient ; on dirait une armée de chariots de fer roulant à grands fracas sur un ciel de fer ;

des éclairs s'allument, aveuglants ; puis, là-haut, à deux cents pieds au-dessus de leurs têtes, ils entendent crépiter les larges gouttes de pluie que le feuillage des sapins arrête quelques instants encore ; il semble que, dans le lointain, tout un océan accourt échevelé, et roule ses vagues dans la feuillée sombre... Le vent se lève définitivement, souffle, s'acharne sur les grands bois, enserrant la montagne entière de sa sauvage étreinte, et sa puissante voix chante, pleure, se tait, éclate au-dessus des vallées.

Encore quelques instants, l'orage va battre son plein, un de ces orages subits de montagnes, qui transforment les sentiers en torrents et les ravins en fleuves...

Jacques regarde sa sœur :

— Peux-tu te tirer d'affaire toute seule... ?

— Oui... sûrement, ne t'inquiète pas... occupe-toi d'Odile...

— Alors, suis-nous ; rendez-vous en bas dans les ruines...

Odile attend les ordres, le dos à un arbre ; car, ici, les circonstances transforment Jacques en une sorte de capitaine qui, ayant toutes les responsabilités, possède aussi tous les pouvoirs. Si Odile descend seule, même aidée de Jacques, c'est, à coup sûr, la pluie d'orage tombant froide sur cette enfant déjà tout essoufflée de la course qu'elle vient de faire ; d'ailleurs, cette pluie crépite maintenant à terre, traversant les arbres, plaquant de larges gouttes sur la sol couvert d'aiguilles de sapins...

Alors, sans un mot, Jacques prend sa petite fiancée dans ses bras, et, la protégeant de son mieux, les deux bras de la chère enfant noués autour de son cou, descend au milieu de la grêle, des éclairs et du tonnerre... Mais on dirait que le ciel, en les voyant s'unir tous les deux pour résister aux éléments, décide qu'ils n'atteindront pas le Hagelschloss... Toute la nature semble se lever, se révolter contre eux et les assaillir... Le raidillon, inondé de grêle, se fait glissant comme du verre ; des sapins cassent net sous les rafales du vent et barrent le chemin ; les branches fouettent, soufflettent la figure de Jacques...

— Odile, crie-t-il, cachez-vous la tête contre moi !... Ne regardez pas !... nous arriverons !... plus que deux sentiers ! !...

Et, tout aveuglé par la pluie, la figure criblée de grêlons, Jacques cherche sa sœur au travers de l'orage... Il l'aperçoit à dix mètres devant lui, un bras enroulé autour de son front pour se protéger, et de l'autre se frayant, elle aussi, courageusement un passage vers les ruines.

Mais, à leurs pieds, il y a déjà un petit torrent qui roule, saute et bouillonne de roches en roches autour du château ; il faut entrer dans l'eau jusqu'aux genoux pour passer... Ils sont maintenant blottis, pauvres êtres perdus dans la grande tourmente, contre la vieille herse rouillée qui barre la porte... Il y a des siècles qu'elle n'a pas été levée, et, pour entrer, les visiteurs passent habituellement par les fenêtres béantes qui s'ouvrent

du côté Nord ; mais, dans ce cyclone qui semble secouer la montagne elle-même, il n'y a pas une seconde à envisager la possibilité de faire le tour des ruines au travers du fouillis de pierres et de l'enchevêtrement des herbes. Quant à remonter vingt mètres plus haut, pour chercher la longue route ordinaire des visiteurs, c'est encore plus impossible... Odile est trempée de pluie ; malgré les efforts de Jacques pour la protéger, les rafales, écoulées en tous sens par les vents, viennent la chercher jusque sous la mince épaisseur du mur, où le jeune homme essaye un instant de l'abriter...

Et penser que cette herse stupide est cause de tout le mal !... que derrière ces vieux barreaux rouillés il y a une longue voûte, toute sèche, où chacun serait parfaitement à l'abri !... Alors Jacques, pris d'une inquiétude sans nom pour le danger que court la frêle santé d'Odile, met la jeune fille contre Jeanne ; et, à deux mains, s'égratignant aux orties, s'écorchant aux rudes arêtes, il descelle les pierres branlantes qui encadrent un des côtés de la herse ; les unes après les autres, sous la poussée terrible du jeune homme, elles roulent lourdement dans le fossé, et l'orage arrive à son paroxysme, quand enfin une trouée est faite, et au travers d'une brèche à peine suffisante, les uns après les autres, passent Odile, Jeanne et son frère, tout trempé d'eau, de sueur et de sang...

Mais sa pauvre petite Odile est littéralement transpercée ; en quelques secondes, les larges gouttes ont inondé le plaid qu'elle a jeté sur sa chemisette de soie.

— Ce n'est rien, dit-elle, en s'efforçant de sourire...

Jacques la regarde, une anxiété au fond des yeux...

— Si !... c'est quelque chose !...

Un cercle de bistre souligne maintenant les yeux de la jeune fille, et, sur sa figure très pâle, les pommettes se détachent trop roses... Oh ! se sentir impuissant devant des êtres qui sont d'autres nous-mêmes !... ne pouvoir prendre de sa force surabondante, et la donner à nos chers aimés, afin qu'ils vivent dans la plénitude de ce mot, et qu'ils ne soient pas perpétuellement sur le point de mourir à nous-mêmes !... Quelle humiliation et quelle douloureuse faiblesse !

Et, pendant que Jeanne imagine toutes les précautions possibles pour empêcher Odile de prendre froid, Jacques regarde l'eau tomber droite du ciel noir ; de tous les côtés, dans la montagne, on entend des échos de dévastations ; la terre, blanche de grêle, est jonchée de branches mortes, et, vers cet entonnoir dont le Hagelschloss occupe le fond, des ruisseaux semblent accourir en toute hâte, pour jeter, eux aussi, dans une précipitation de haine, le poids de leurs flots sur le bonheur des pauvres enfants...

Ils attendirent là une heure, une longue heure. Puis les nuages devinrent moins sombres ; une éclaircie se produisit, et un soleil ironique apparut, pendant que les nuages fuyaient encore là-bas vers

le Rhin, comme de grands esquifs chavirés dans une déroute immense.

*

* *

La forêt, maintenant, se faisait calme et douce ; des rayons de lumière venaient caresser les fûts des sapins tout luisants d'eau, et, sous sa chaleur, les mousses rafraîchies brillaient d'un vert plus tendre... Au milieu du ravin silencieux, les arbres s'égouttaient lentement, et, dans leur chute, les gouttes d'eau s'irisaient de lueurs de diamant ; de tous les côtés montaient des parfums exquis, l'odeur pénétrante des grands bois après la pluie ; et cette gaieté des choses, ce cadre de rêve, semblait une ironie devant la fiancée de Jacques, qui se mordait les lèvres pour ne pas tousser, craignant à chaque instant de voir ses lèvres s'empourprer de sang, de ce sang clair, écumeux, d'une beauté sinistre, qui donne aux poitrinaires l'impression juste que c'est leur vie qui s'en va...

Ils remontèrent ; Odile, épuisée par l'orage, prit le bras de Jacques jusqu'à la voiture, et, à travers le chemin inondé et tout couvert de ruines d'arbres, revint vers le couvent.

En route, ils rencontrèrent des groupes de promeneurs, qui, eux aussi, avaient été surpris par l'orage ; une jeune fille de Mulhouse avait même reçu une commotion terrible en s'abritant sous le maigre feuillage d'un sapin. Mais la plupart riaient maintenant de leur mésaventure, et les conversations ne chômeraient certainement pas tout à l'heure au réfectoire. Seul, Jacques reste silencieux ; c'est à peine s'il trouve quelques mots pour expliquer à la tante et à Sœur Bernard les inquiétudes qui l'angoissent. Pourtant, Odile a repris des couleurs rassurantes, et la tante se tourne vers la religieuse :

— Ah ! ma Sœur ! voyez-vous, ne me parlez pas de jeunes fiancés ; on dirait qu'ils ont plaisir à se torturer eux-mêmes !...

Une demi-heure après, chacun redescend pour le déjeuner. Odile, en toilette claire, cause assez gaiement avec la petite Sœur Bernard. Jacques lui trouve presque bonne mine, et commence à penser que peut-être il s'est réellement grossi les appréhensions ; à l'écho joyeux des conversations du grand réfectoire, le déjeuner des jeunes gens allait, malgré tout, débiter, lui aussi, sur une note rassérénée, quand, tout ruisselant, le facteur entre dans la pièce.

— *Guten Tag !* s'écrie-t-il en soulevant sa casquette inondée... eh bien... pour un coquin de temps, en voilà un coquin de temps !... je compte, ma Sœur, sur une bonne soupe et un riche verre de kirsch pour me réchauffer... ?

— Cela dépend !... répond la petite Sœur Bernard.

— Comment... ?

— Oui... apportez-vous de bonnes nouvelles... ? Tout est là !

— Je l'espère, au moins...

Et le facteur pose sa canne dans un coin, puis, sur la table, devant les jeunes gens, place le courrier du Val et de l'Abbaye. Il attendait déjà le résultat de la lecture, quand, tout à coup, il se ravise :

— J'allais oublier le principal !...

Alors, du fond de sa casquette, il tire une dépêche timbrée d'Obernai.

— Voilà !... c'est pour M. de la Ferlandière...

Jacques l'ouvre et pousse un cri... Ses compagnes se penchent vers lui et lisent :

Du Val d'Api, France.

Usines en pleine faillite ; pays en révolution ; revenez ce soir. Absolument urgent.

Abbé HANS.

CHAPITRE XVIII

Pendant que l'express file à toute vapeur dans la direction de Tergnier, Jacques, enfoncé dans un coin de wagon, songe, les yeux perdus vers des paysages dont les aspects lui deviennent de plus en plus familiers.

Sa pensée devance l'allure du train : que va-t-il trouver là-bas au Val d'Api... ? Telle est la perpétuelle question qui passe et repasse, plus anxieuse à mesure que la distance diminue et que se profilent à l'horizon les lignes basses de la vallée de l'Oise.

Comme s'il devait y découvrir un sens nouveau, Jacques relit encore la dépêche laconique de l'abbé Hans, dont la concision précipitée est pleine de menaces. Il arrive évidemment à une des impasses les plus critiques de sa vie ; Odile est là, plus malade que jamais, dans le wagon-lit, voisin du sien ; et il la ramène brusquement au Val d'Api, passant, des pays du calme et de la paix, dans une contrée en pleine révolution. Qui sait... ? la Ferlandière brûle peut-être en ce moment, au son de la *Carmagnole*. De quelque côté qu'il se tourne, c'est la lutte pour le présent, l'inquiétude, l'angoisse, la séparation pour demain...

Aussitôt le départ décidé, Jacques avait conseillé à Odile et à sa tante de s'arrêter une semaine à Paris avec Jeanne. De cette façon, elles pourraient de nouveau consulter quelque grand médecin, et avoir pour cet automne un régime sérieusement documenté ; pendant ce temps, il irait seul à la Ferlandière s'inspirer de la situation et leur indiquerait ensuite avec certitude le parti à prendre. Mais, pas un instant sa fiancée n'a voulu même examiner la proposition.

D'abord, voir un médecin... ? à quoi bon... ?

Elle se rappelle trop bien l'appréciation si juste portée par Jacques sur le rôle très limité du médecin dans certains cas. Quand il s'agit d'une affection comme la sienne, ce qui doit arriver arrive !... La science n'a rien à faire, puisqu'elle ne sait rien ; et toute sa mise en scène ne constitue pour la malade qu'une souffrance de plus... Elle a bien réfléchi, bien examiné sa situation et tout ce qui l'a précédée, elle sait maintenant — détail qu'on lui a

toujours caché — qu'il y a eu dans sa famille des cas semblables au sien... Le vieux docteur Mutin suffira tout seul à soigner le dernier !...

A ces mots, Jacques l'avait interrompue.

— Odile, vous m'aimeriez un peu... vous ne parleriez pas ainsi !...

— Vous aimer, Jacques?... si vous saviez !... mais il me semble que vous presentez seulement à quel point vous êtes ici-bas, après Dieu, tout pour moi... J'ai soif de votre présence maintenant plus que jamais ; vous absent, tout est désert, vide, désenchanté ; c'est le soleil qui s'éloigne, la vie qui s'en va !...

— Mais alors, pourquoi m'enlevez-vous comme à plaisir la dernière chose que je m'obstine à vouloir garder... l'espérance !...

— L'espérance?... ami, il faudrait d'abord s'entendre sur ce mot... Toute espérance a son écho là-haut ; et si je n'ai pas voulu attendre plus longtemps pour vous livrer ma pensée tout entière maintenant qu'elle est bien précise en moi, c'est que je vous estime grand et fort entre tous les hommes, c'est que je vous crois capable de me comprendre, et qu'avec vous il me répugnerait de jouer la toute petite comédie des illusions factices : je vous le répète, je connais ma situation, il me semble que vous la savez aussi... Je partirai avant vous, bientôt peut-être ; mais nous avons la foi tous les deux, je vais vous attendre au pays des réalités définitives, c'est là que je vous donne mon rendez-vous, Après vous avoir aimé seul... vous avoir trop exclusivement aimé peut-être... après m'être révoltée contre Dieu qui vous enlevait à mon imparfait amour, je vous aime en Dieu et vous espère en lui. Comme un radieux rayon de soleil qui entre et brille tout à coup dans la pauvreté d'une mansarde, la foi sainte... la foi consolatrice est entrée dans la misère de mon cœur, et maintenant, je sais... je vois... je comprends... et même... oh ! Jacques ! pardonnez-moi... je remercie !... A Sainte-Odile, Dieu vous a accordé plus que vous ne lui demandiez : il a guéri mon âme ; elle en avait plus besoin que mon corps... mon âme aigrie, révoltée, qui écartait Dieu sans discussion, comme on écarte un bourreau en lui disant : "Fais ton œuvre, mais n'essaye pas de la justifier !..."

Comme Jacques se tait devant toutes ces révélations, Odile continue, cherchant à bien préciser sa pensée :

— Comprenez-vous, ami?... Je voudrais désormais parler avec vous de toutes ces choses comme on parle de demain ou d'un voyage tout proche...

J'aimerais, à vos côtés, pouvoir penser tout haut et regarder les pays de l'au-delà dans lesquels je dois vous précéder... Je voudrais surtout jouir en avare des dernières minutes de notre affection terrestre, et voilà pourquoi j'écarte les inutiles, les indifférents, et même ces pauvres gens qu'on ridiculise en les appelant *princes de la science* !... et qui ne sont en réalité que les rois de leur pauvreté, inconscients de la grandeur même de leur royaume. Non ! Jacques, ne me laissez pas à Paris, j'y souffri-

rais beaucoup... et Paris est un mauvais endroit pour souffrir !...

— Pourtant, si le danger était réel au Val d'Api... ! répond Jacques avec une très sincère expression d'inquiétude... ? Si un mouvement populaire se portait sur l'Abbaye ou sur la Ferlandière... ? Il faut tout attendre d'Alberte ; et rien que l'idée de vous voir, vous, ma petite Odile, au milieu de tous ces étrangers attirés par les usines, de tous ces meneurs qui s'enivrent chez Soupot... de vous sentir exposée peut-être à la brutalité de leur contact !... à la sauvage tristesse de leurs cris haineux... je sens tout se révolter en moi ! ! !

Mais Odile insiste :

— C'est surtout dans le cas où les choses iraient à cette extrémité que je veux être là... Jacques, vous savoir en danger et rester loin de vous... ? c'est impossible mille fois ! ! !

— Et les émotions... ?

— Il n'y a qu'une émotion pour moi, c'est d'être absente à ceux que j'aime ! !

Et Jacques avait cédé.

Voilà pourquoi le même train ramène aujourd'hui vers le Val M. de la Ferlandière et ses trois compagnes. Dès qu'il le peut, Jacques achète des journaux, et constate que la dépêche de l'abbé Hans relate des événements, devenus publics, préoccupant à la foi l'opinion et le gouvernement. Des dragons de Compiègne et des cuirassiers de Noyon ont été mandés par les autorités de Chauny depuis trois jours, et tout le Val d'Api, jusqu'au Bois-Roux, est en véritable état de siège. Les journaux constatent le fait, mais, subventionnés ou désirant l'être, ne s'entendent pas encore sur la nature même du conflit qui vient d'éclater entre MM. Harmmster et leurs ouvriers, et observent une attitude permettant toutes les évolutions.

Aussi Jacques, pour épargner le plus possible à la jeune malade la vue des vilaines choses qui gravitent autour d'une grève, télégraphie à son cocher d'aller l'attendre à Mennesis et non pas au Val d'Api ; ils gagneraient ainsi la Ferlandière par les bois de Frières, ne passeraient pas sur les terrains soumis à l'action des usines, et le retour précipité du jeune gentilhomme n'exciterait aucune émotion dans le pays.

La gare de Mennesis est une toute petite station perdue au milieu des champs et des pâtures. Une seule femme y fait l'office de chef de gare, distribue les billets, enregistre les bagages, ouvre et ferme la porte d'accès sur les quais gazonnés de la voie. La mère de cette jeune femme avait été employée jadis à la Ferlandière ; aussi Jacques ne pouvait choisir un meilleur point pour un retour complètement inaperçu.

Le programme fut réalisé de point en point.

Les voyageurs arrivèrent vers 5 heures du soir à Mennesis ; Baptiste les attendait sur le quai de la gare, avec une femme de chambre de l'Abbaye. Il vint au-devant de son maître, le visage triomphant.

— Eh bien ! Monsieur... ? il y en a, du nouveau ! ! .

— Quoi donc... ?

— Monsieur ne sait pas ! s'écrie Baptiste en ouvrant des yeux étonnés.

— Je sais quelque chose... et je ne sais rien...

Alors, Baptiste, dans un langage de simple, résume l'affaire :

— Les usines sont à bas, finies... perdues !... Il n'y a plus un carreau intact dans toute l'étendue des ateliers, et si les bâtiments n'ont pas flambé, avec leurs peaux et celle des Harmmster, les patrons doivent un joli cierge aux cuirassiers de Noyon, dont une demi-douzaine ont été blessés dans les bagarres qui se succèdent sans interruption depuis quatre jours.

— Mais au juste, demande Jacques, pour quel motif les ouvriers se sont-ils révoltés ?

— Voilà : les Belges ont commencé la grève à la suite d'une mesure générale, par laquelle les Harmmster supprimaient trois sous de l'heure aux anciens ; après les Belges, tous les ouvriers ont suivi comme un seul homme.

— Et pourquoi cette diminution de salaire ?

— Parbleu ! s'écria Baptiste en levant ses bras chargés de colis, ils voulaient trop gagner, et trop vite ; on aurait dit qu'ils voulaient avaler tout le pays dans trois ans !... quand on tire tant sur la corde, elle casse !...

Telle est la première version, l'appréciation superficielle des événements. Jacques pense qu'auprès de l'abbé Hans il aurait des raisons plus intimes, plus sérieuses, d'un bouleversement qu'il ne croyait pas devoir arriver avec une rapidité aussi foudroyante. Mais, dès maintenant, il est rassuré, car ce mouvement ouvrier, que la cause la plus légère aurait pu faire dévier, bornait évidemment son action au milieu même qui l'avait engendré.

A la vérité, Jacques ne comprend pas encore très bien comment Alberte, dans sa haine intelligente, n'a pas profité de cet orage pour le jeter sur la ferme, en disant aux ouvriers :

— On baisse vos tarifs !.. l'affameur s'appelle Jacques de la Ferlandière !.. c'est notre ennemi, donc c'est le vôtre, car c'est nous qui vous payons ! Sus à l'affameur de l'ouvrier !...

Certes, le temps avait dû manquer à la jeune fille, à moins qu'un autre adversaire inattendu et très fort n'eût absorbé toute son attention, ce qui était encore bien possible.

En attendant la réponse à toutes ces questions, les jeunes gens traversent un pays parfaitement calme ; rien ne peut faire supposer qu'à cinq lieues plus loin la hideuse révolution sociale secoue ses brandons... Les paysans travaillent tranquillement dans les champs tout illuminés de soleil ; les voitures chargées de foin passent, avec les fourches piquées au sommet des dernières bottes ; et les charretiers se découvrent devant Jacques dans un sentiment de sympathie évidente, respectueuse comme autrefois. C'est la nature restée la même, toujours aussi bonne, aussi accueillante, aussi fé-

conde, et mettant sur le front de ceux qui l'aiment quelque chose de son amour et de sa paix.

Les voyageurs s'en vont au pas tranquille des deux chevaux les plus calmes de la Ferlandière, Germinal et Fripon ; c'est Odile elle-même qui a réclamé cette allure, en apparence à cause de sa santé, en réalité parce qu'elle éprouve en elle comme l'intime pressentiment que c'est *la dernière fois* qu'elle voit ces bois aimés... ces prés où jadis elle avait été "reine" aux rendez-vous de chasse... ces horizons qui apparaissent tout d'un coup à la fin d'un taillis, laissant voir Saint-Gobain, Saint-Quentin et jusqu'aux tours historiques du château de Coucy.

Et comme c'est *la dernière fois*, elle regarde, s'extasie, trouve à chaque paysage un air de renouveau et pourtant comme un langage d'adieu... Les yeux tout grands ouverts de la jeune fille semblent accumuler des provisions de souvenirs, de verdure et de fraîcheur pour l'époque prochaine des mélancoliques réclusions... Voici le Pré Acre... où l'on se réunit pour la battue au sanglier ; l'arbre au pied duquel, debout aux côtés de Jacques, elle vit jadis devant elle défiler toute la chasse commençante... Et elle le montre à son fiancé, cet arbre célèbre dans la simple histoire de leur cher amour...

— Jacques... vous rappelez-vous... ?

— Si je me rappelle !...

— Vous ne regrettez pas... ?

— Amie ! !...

Après le Pré Acre, voici la ferme des Francs-Bois, les pâtures célèbres de M. de Chailuy, où les bouvillons et les génisses gambadent gaiement en suivant la voiture le long des barrières, et enfin les bois de Frières si beaux, si parcourus, où chaque arbre évoque un passé à jamais disparu...

Et ainsi, de souvenir en souvenir, ils arrivèrent jusqu'à l'Abbaye où tout les attendait ; Odile, très fatiguée, y descendit avec sa tante et Jeanne. Quant à Jacques, sans même secouer la poussière du voyage, il se rendit directement chez l'abbé Hans pour connaître enfin les événements.

(A suivre)

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats

Actions

Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à

L'ACTION SOCIALE LTÉE

QUÉBEC

Le scorpion

Sur le littoral de la Méditerranée, dans les terrains sablonneux si favorables à la culture du pin, on rencontre un animal bizarrement conformé : c'est le *scorpion*, être malfaisant, ni bien grand, ni bien gros, — deux pouces de longueur seulement. — Il a les apparences d'un crustacé ; les apparences seulement, car il appartient à la famille des *Arachnides* (araignées) pédipalpes. Son thorax, épais et lourd, se termine à la partie antérieure par deux fortes pinces ayant de l'analogie avec celles des crabes, et à la partie postérieure par une queue qui n'est en réalité que l'abdomen rétréci, puisque le tube intestinal la parcourt dans presque toute son étendue. Cette queue est formée de six anneaux, dont le dernier, muni d'un aiguillon, est l'officine où s'élabore un poison subtil. A peine l'a-t-on débusqué des pierres ombragées sous lesquelles il s'abrite, qu'il se soulève sur ses pattes, dresse ses pinces d'un air querelleur, et, relevant brusquement, jusque par-dessus sa tête, son aiguillon redoutable, il le projette à gauche, à droite, en avant, fouettant l'air, de sa queue, avec une vigueur et une rage inconcevables. Cet aiguillon blesse et tue l'homme.

Le scorpion, comme tant d'autres êtres malfaisants, fuit la lumière et reste tout le jour dans son étroite bauge, véritable charnier rempli de débris de pattes, de corselets d'insectes, d'ailes et d'élytres, restes des nombreuses victimes de sa voracité ; il ne sort qu'à la nuit tombante, pour aller à la chasse.

On a parlé du suicide des scorpions ; c'est chose réelle. Voici, à l'appui, un fait curieux, rapporté par un voyageur dans l'Inde :

Un matin, un de mes serviteurs m'apporta un très grand spécimen du scorpion noir de l'Inde du Sud. Ce scorpion, ayant prolongé trop longtemps sa promenade nocturne, s'était probablement égaré et n'avait pas su retrouver au point du jour le chemin de sa demeure. Pour conserver cet animal, on l'enferma dans une boîte entomologique vitrée. Ayant quelques moments de loisir dans l'après-midi, je voulus voir comment allait mon prisonnier, et, pour mieux l'observer, je fis placer la boîte devant une fenêtre exposée aux rayons du soleil. La lumière et la chaleur semblèrent l'irriter visiblement, et ceci me rappela ces histoires que j'avais lues quelque part, où l'on racontait que les scorpions, entourés de feu, se donnaient la mort. J'hésitai d'abord à contraindre mon prisonnier à recourir à ce cruel expédient, mais la curiosité l'emporta, et, prenant une lentille, je condensai les rayons sur son dos. Au moment où l'effet se produisit, le scorpion commença à courir dans la caisse en sifflant et en crachant d'une manière furibonde. Je recommençai à plusieurs reprises différentes en produisant toujours le même résultat, et à la

fin le scorpion releva sa queue aussi vite qu'un éclair, et enfonça son dard dans son propre dos. L'effet de la blessure fut immédiat, et un ami qui était près de moi s'écria : " Regardez, il s'est piqué lui-même, il est mort ! " Et certainement la vie s'était éteinte en moins d'une demi-minute."

Voici un autre fait raconté par un voyageur, qui en fut témoin aux environs de Constantinople :

" Ayant entendu dire que le scorpion était doué de la particularité curieuse de mettre fin à sa vie chaque fois qu'il se voyait en danger de mort, sans aucun espoir de se sauver, j'ai voulu me convaincre de mes propres yeux de la justesse de cette assertion. Je fis donc attraper une demi-douzaine de ces animaux, sur lesquels je résolus de tenter l'expérience. Je dispersai à cet effet sur le sol des charbons ardents que je disposai en cercle de façon à ce qu'il n'y eût aucune issue. Le scorpion était placé au centre de ce cercle, assez spacieux pour que l'animal pût s'y mouvoir sans trop être incommodé par la chaleur. Se voyant entouré par le feu, le scorpion commençait d'abord à se chercher une issue pour fuir. Ses mouvements, lents au début, finissaient par se changer en une course effrénée le long de la périphérie du cercle embrasé. Finalement, à bout d'efforts, le scorpion vint se réfugier au centre du cercle, et là, chose étrange, se donna la mort en s'enfonçant son dard dans le dos. L'animal, après s'être ainsi empoisonné, expirait au bout de quelques secondes de mouvements convulsifs. J'ai renouvelé l'expérience sur les cinq autres spécimens, et chaque fois j'ai vu la même chose se reproduire."

L'ABSENT

Dans le wagon, au retour de Lourdes, une dame dit pieusement son chapelet, sans s'occuper d'un *blanc-bec* qui rit *bêtement*... et qui finit par lui dire :

- Alors, Madame, vous revenez de Lourdes ?
 - Oui, Monsieur.
 - Vous avez vu la source ?
 - J'ai même bu de son eau !
 - Moi, Madame, j' préfère le *pinard*... Et des miracles, en avez-vous vu ?
 - Plusieurs, et visibles comme le soleil !
 - Et la sainte Vierge, l'avez-vous vue ?
 - Oui, . . j'ai même vu toute la Sainte Famille, comme à Bethléem. Il ne manquait qu'une chose.
 - Et quoi donc ?
 - L'âne... il ne manquait que l'âne de l'étable ; mais puisque je le vois ici, je n'ai plus rien à désirer.
- Et elle continua son chapelet...